

LOUISE A. VERNON

A woman with long dark braids, wearing a white headscarf, a white blouse with blue and red embroidery, and a red skirt, sits in a lush green field. In the background, several cows are grazing near a stone building with arched doorways.

**COMMUNAUTÉ
CLANDESTINE**

COMMUNAUTE CLANDESTINE

Photo de la couverture :

Trudy Schwartz pense à ses amis anabaptistes traqués à cause de leur foi.

© 1983 - EDITIONS «LE PHARE» (association sans but lucratif), 5531 FLORENNES-FLAVION (Belgique). Tous droits de reproduction et de traduction réservés. Ce livre a été premièrement publié en anglais sous le titre «THE SECRET CHURCH» by Louise A. VERNON, par HERALD PRESS, Division of Mennonite Publishing House, 616 Walnut Avenue, Scottsdale, Pennsylvania 15683, U.S.A., en 1967. All rights reserved. Library of Congress Catalog Card Number: 67-15988. International Standard Book Number: 0-8361-1552-250.

ONT DEJA ETE PUBLIES CHEZ LE MEME EDITEUR:

dans la collection «Le Phare-Junior»

- N° 1. L'ÉPAVE, par Robert Farelly (Existe seulement en cartonné).
- N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor (4^e éd. revue).
- N° 3. L'ÉTRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS, par Samuel Hardy.
- N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Lucie Rauzier-Fontayne.
- N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Jacqueline Dumesnil.
- N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.
- N° 7. LA CAPTIVE DE NOËL, par Dominique Floutier.
- N° 8. LA FILLE DU ROI DE LA MER, par Jacqueline Dumesnil.
- N° 9. LES TUEURS DE LA FORET VIERGE, par Jeanne Decorvet-Blocher.
- N° 10. LES BATISSEURS DE L'IMPOSSIBLE, par Lucie Rauzier-Fontayne.
- N° 11. MA EN AFRIQUE, par W.P. Livingstone.
- N° 12. PREDICATEUR DE LA NUIT, par Louise A. Vernon.
- N° 13. DANS LA RUE, par Marguerite Jacobeus.
- N° 14. DOUCHKA, par Marguerite Ilieff.
- N° 15. C'ÉTAIT LE BON TRAIN, par Andrée Dufour.
- N° 16. AU SECOURS DES INDIENS AUCAS, par Jeanne Decorvet-Blocher.
- N° 17. LE LIVRE TRAQUE, par Louise A. Vernon.

dans la collection «Le Phare»

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.
 - N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
 - N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
 - N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
 - N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT, par Madame Hélène Haluschka-Grillet.
 - N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
 - N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.
 - N° 8. APRES LA NUIT, par Andrée Dufour.
 - N° 9. QUESTION 7, par Robert A. Lee et Hans G. Noack.
 - N° 10. ON NE M'A PAS JETE LA PIERRE, par Andrée Dufour.
 - N° 11. GOSES A LA DERIVE, par David Wilkerson et Phyllis Murphy. (En vente uniquement chez l'éditeur).
 - N° 12. PASSEPORT POUR L'ESPOIR, par Andrée Dufour.
 - N° 13. OH! CETTE GABY..., par Berta Schmidt-Eller.
 - N° 14. GEORGE WILLIAMS, par H. Williams et E. Patte.
 - N° 15. ILS N'ONT PAS RESISTE, par Anni Dyck.
 - N° 16. MOODY, PECHEUR D'HOMMES, par James E. Siordet.
 - N° 17. LES PLUS BELLES PAGES DE FINNEY, choisies par Bernard de Perrot.
 - N° 18. LA FEMME DE TA JEUNESSE, par Andrée Dufour.
- Ces livres sont disponibles en édition brochée et en édition cartonnée.

LOUISE A. VERNON

COMMUNAUTE CLANDESTINE

Traduction du livre américain
«THE SECRET CHURCH»
par Claire-Lise DOS SANTOS-GRABER



COLLECTION «LE PHARE-JUNIOR», N° 18

EDITIONS «LE PHARE»
(Association sans but lucratif)
5531 - FLORENNES-FLAVION-BELGIQUE
1983

OUVRAGES DU MEME AUTEUR
(Tous ces livres sont en langue anglaise)

PETER AND THE PILGRIMS (1963).

STRANGERS IN THE LAND (1964). A story of the Huguenots.

THE SECRET CHURCH (1967). A story of the Anabaptists.

THE BIBLE SMUGGLER (1967). A story of William Tyndale.

KEY TO THE PRISON (1968). A story of George Fox and
Quakers.

NIGHT PREACHER (1969). A story of Menno Simons.

THE BEGGAR'S BIBLE (1971). A story of John Wycliffe.

INK ON HIS FINGERS (1972). The first printing of the Bible, w
Gutenberg.

DOCTOR IN RAGS (1973). A story of the Hutterites.

THUNDERSTORM IN CHURCH (1974). A story of Mar
Luther.

A HEART STRANGELY WARMED (1975). A story of Jo
Wesley.

THE MAN WHO LAID THE EGG (1977). A story of Erasmus.

THE KING'S BOOK (1980). A story of translation of the Scr
tures into what is know as the King James Bible.

Les douze derniers ouvrages ont été édités par «Herald Press
Scottsdale, Pennsylvania 15.683, Etats-Unis d'Amérique. Ils
trouvent en dépôt en Europe, à la Librairie des Eclaireurs Un
nistes - Editions «Le Phare», 5531 - Flavion-Florennes (Belgique)

Traductions en langue française

PREDICATEUR DE LA NUIT (NIGHT PREACHER)

(Editions «Le Phare», 5531 Flavion-Florennes, Belgique)

LE LIVRE TRAQUE (THE BIBLE SMUGGLER)

(Editions «Le Phare», 5531 Flavion-Florennes, Belgique)

L'association sans but lucratif «Editions Le Phare» remercie Mada
Claire-Lise DOS SANTOS-GRABER, professeur d'anglais, qui s
chargée gratuitement de la traduction de cet ouvrage de l'anglais
français. La révision a été faite par Monsieur Daniel MULL
FREIDINGER, professeur de français et président du Conseil d'
ministration des «Editions Le Phare».

La couverture de ce livre a été réalisée grâce à l'aimable collaboration
Mademoiselle Sonia LEGAT, de Rosée (Belgique), représentant Tr
Schwartz et de Monsieur Jean-Pol RAYP, photographe à Florennes (B
gique). Dessins du récit: Peintre Robert DETRIXHE. Documents histo
ques et pièces d'archives : Jules LAMBOTTE Jr.

CHAPITRE I

LE FUGITIF

Richard Janssen avait douze ans. Ce jour-là il avait gardé le bétail jusqu'au soir et maintenant, tenaillé par la faim, il courait à la maison pour prendre son souper. Son père et sa mère n'étaient pas encore revenus des champs; ils travaillaient à la réparation des clôtures. Richard alluma le feu dans la cheminée de la cuisine et posa sur la grille, la grosse bouilloire en fer pleine de soupe.

Un coup vif frappé à la porte de la ferme le fit sursauter. Qui pouvait bien rendre visite à ses parents à une heure aussi tardive?

Il ouvrit la porte et vit une fillette; elle était tournée vers la route. Des sanglots étouffés secouaient ses épaules. Richard reconnut Trudi Schwartz, orpheline de mère, et dont le père était l'homme le plus haï de la paroisse.

— Qu'est-ce qui se passe, Trudi? Tu as peur de rentrer chez toi?

Trudi s'essuya les yeux avec son petit tablier plissé.

— Ils viennent par ici. J'étais en train de rentrer et je les ai vus venir. Je ne peux pas les supporter... les pleurs des enfants.

Richard ne comprit pas tout de suite.

«Ils ont aidé leur famille à réparer les clôtures, comme tout le monde le fait à cette époque de l'année. Les enfants se chamaillent toujours quand ils sont fatigués. Une fois rentrés, ils auront tout oublié», pensa-t-il.

Trudi le regarda fixement, ses yeux bruns chargés de reproches.

— Ce n'est pas tout, Richard, tu ne comprends donc pas? Ce sont ces gens anabaptistes. On les a chassés de Münster à coups de pierres.

Et elle fondit en larmes.

Plusieurs familles passèrent près de la ferme en trébuchant. Derrière elles des hommes faisaient pleuvoir des mottes de terre et des cailloux sur les proscrits sans défense. Des mères serraient leurs bébés dans leurs bras. Des pères, les bras étendus comme des bergers, faisaient avancer les petits. Richard entendit les pleurs aigus des enfants terrifiés et les voix rudes et courroucées des persécuteurs. Il vit avec quelle violence ils bousculaient ces gens et cette vue le rendit malade. Il étouffait de compassion et surmonta une horreur nauséuse, mais il n'osa pas admettre sa sympathie. Ces anabaptistes redoutés étaient des gens qui s'étaient retournés contre l'Eglise et il fallait qu'on les punisse. Il tira Trudi à l'intérieur de la maison.

— Ne regarde plus. Tu ne dois pas écouter et tu ne dois pas te désoler pour eux. Tu le sais, n'est-ce pas Trudi?

Des larmes ruisselèrent sur le visage de Trudi. Elle les essuya d'un geste irrité.

— Richard Janssen, comment peux-tu être aussi insensible? Ces gens sont des êtres comme nous. Qui a le droit de les expulser de leurs maisons à coups de pierres? Qui? Dis-le moi!

— Voyons, Trudi, tu sais parfaitement que l'Eglise en a le droit. Ces gens sont..., ils sont...

— Oui, je sais. Dis-le. Des hérétiques. Et les hérétiques doivent être bannis, excommuniés, ou tués. Mais les anabaptistes croient en Dieu, alors qui est-

ce qui dit qu'il faut les persécuter? Est-ce Dieu?

— Je le suppose, Trudi, c'est-à-dire que je n'y ai pas réfléchi, se reprit Richard.

La question de Trudi le tourmentait. Ne sachant que dire, il remua vigoureusement la soupe à l'aide d'une cuillère au long manche.

Trudi poussa sa main et la cuillère s'écrasa par terre avec fracas.

— Il est temps que tu commences à penser à autre chose qu'à remplir ton ventre, Richard. Moi, j'ai beaucoup réfléchi depuis la mort de ma mère.

— Mais Dieu ne veut pas que tu réfléchisses. Il veut que tu obéisses.

A l'instant même où il prononçait ces paroles, Richard réalisa combien elles semblaient ridicules. Certainement Dieu avait destiné les hommes à réfléchir, sinon pourquoi les aurait-il pourvus d'intelligence? Trudi lui jeta un regard méprisant.

— Je rentre maintenant. Tu ne m'es d'aucun secours. Papa interviendrait en faveur de ces pauvres gens qu'on poursuit en lançant des pierres, mais il est sorti pour faire le recensement des paroissiens, et il rentrera tard.

En dépit de ses paroles emportées, Trudi s'attardait. Richard sentit sa crainte de traverser la ferme déserte.

— Allons, Trudi. Je t'accompagne.

— Oh, vraiment?

Un timide sourire éclairait le visage de Trudi.

Richard prit un raccourci à travers le champ que son père voulait acheter au Prince-Evêque. Le vert tendre de l'herbe printanière clairsemée lui rappelait le travail que tous avaient entrepris à la campagne aujourd'hui, à savoir le marquage des limites entre les différentes propriétés.

— Tu viendras le jour des premiers labours, n'est-ce pas Trudi?

Les lèvres de Trudi tremblèrent.

— Je ne sais pas si je pourrai le supporter. Ici chacun a sa maison, alors que ces pauvres gens que nous avons vus ont été dépouillés de leurs foyers et de leurs terres. Ce n'est pas juste. Peu m'importe ce que dit l'Eglise.

Trudi s'interrompit et saisit le bras de Richard.

— Regarde là-bas..., il y a quelque chose qui bouge derrière ce buisson.

— C'est certainement une oie qui s'est perdue. Il y en a beaucoup par ici.

— Oh non! Ce n'est pas une oie. C'est plus gros, Richard. Je suis sûre que c'est un garçon. Regarde! Il vient de se baisser. Il ne veut pas se faire voir.

Richard entrevit une casquette.

— Tu as peut-être raison Trudi. Mais pourquoi s'amuse-t-il à un jeu aussi stupide?

— Tu n'as donc aucun bon sens? C'est un anabaptiste. Il s'est échappé, j'en suis sûre. Que va-t-il faire maintenant?

Ils l'observèrent pendant quelques instants. Le fugitif se faufilait de buisson en buisson et se dirigeait vers les arbres qui bordaient le champ du Prince-Evêque. Trudi sursauta.

— Il va droit dans les bois du Prince-Evêque.

— Mais c'est impossible! s'exclama Richard. Personne ne peut y aller; il...

Richard se reprit. Il ne devait éprouver aucune sympathie pour un anabaptiste, même si celui-ci était un garçon de son âge. En quoi le sort de ce garçon, un banni de l'Eglise, devait-il l'intéresser? Pourtant il dut bien l'admettre, il désirait que le garçon prenne la fuite. Trudi lui tira le bras.

— Richard, fais quelque chose. Le Prince-Evêque pourrait chasser dans ce bois; s'il trouvait le pauvre garçon, il l'enfermerait au donjon.

Richard était paralysé par ses propres sentiments, des sentiments mélangés. Il ne bougea pas, mais les mouvements affairés du jeune fugitif soulevèrent en lui un flot de compassion.

— Arrête! cria-t-il, n'avance pas!

Mais le garçon fit un bond saisissant et plongea dans les bois épais. Trudi gémit de déception.

— Il était trop éloigné. Tu lui as fait peur.

Richard ne répondit pas. L'espace d'un instant, il éprouva un sentiment étrange. Lui, Richard, aurait très bien pu être à la place de ce garçon, essayant de sauver sa vie.

— Il est parti, Trudi. Nous ne pouvons plus rien pour lui.

Trudi croisa les bras.

— Si... le garçon aura besoin de nourriture. Demain, toi et moi, nous lui apporterons à manger.

Richard se retourna et lui fit face.

— Personne ne peut pénétrer dans les bois du Prince-Evêque. C'est interdit. A quoi penses-tu?

— Richard Janssen, si tu as peur d'aider un garçon en difficulté, seul, effaré et affamé, alors dis-le!

— Ce n'est pas que j'aie peur, mais...

Richard se tut. Jamais il ne pourrait avouer ses craintes à une fille.

— Si tu ne m'accompagnes pas, j'irai seule. Veux-tu que ce garçon continue son chemin, souffrant de faim?

— Non, mais...

Richard hésita. Le mépris de Trudi l'ennuyait. Tout comme lui, elle connaissait les raisons pour lesquelles ils ne devaient pas s'occuper du garçon.

Premièrement, il était fugitif, ce qui blâmable. Deuxièmement, le Prince-Evêque naçait d'emprisonnement quiconque s'insaisait dans ses forêts privées. Et pour cour tout, ce garçon était anabaptiste. Trudi pouvait-elle saisir l'ampleur du danger...?

— Richard, tu ne t'occupes que de ta personne, il est temps que tu penses à quelqu'un d'autre, dit Trudi.

Cette remarque acerbe le piqua au vif. Cécile, curieusement, il suivit la fillette en direction de la ferme des Schwartz.

— Ça va maintenant, Richard, dit Trudi. Merci de m'avoir accompagnée. Et n'oublie pas de venir me voir demain. Surtout ne t'avise pas d'en parler à personne. Ce soit. Ce sera notre secret. C'est promis?

Richard acquiesça d'un signe de tête et se dirigea vers le chemin de la maison; troublé et cependant enthousiasmé par l'aventure du lendemain. Quelle aventure bizarre, cette Trudi! Une maison vide et déserte, par contre elle ne craint pas de dire ce qu'elle pense, elle n'aurait certainement pas peur de se rendre dans les forêts privées du Prince-Evêque. Elle n'aurait pas peur non plus du fugitif anabaptiste. Mais les anabaptistes étaient synonymes de douleurs et d'ennuis terribles pour celui qui, les aidant, se faisait prendre. Pourquoi avait-il promis son aide?

Vint l'heure du souper. Le bon potage de la semaine avait perdu sa saveur. Richard n'osa pas parler de la lapidation. Ses parents étaient-ils au complot? Il n'en était pas sûr. Ses pensées le ramenaient à la ferme cécilienne. Cécile était au-dessus de tout. Elle cessait auprès du jeune fugitif. Qu'était-il devenu?

La mère de Richard n'avait pas touché

et les récoltes ne seront pas meilleures cette année. Pourquoi n'acceptes-tu pas la proposition de ton frère?

Le père posa sa cuillère.

— Aller à Münster? Voyons Berthe, tu sais que j'achèterai bientôt davantage de terrain. Par leurs efforts, nous avons gagné plus avec notre dernière récolte que quiconque dans la paroisse.

— Tu es un bon menuisier, Thor. Il y aurait du travail en masse pour chacun de vous dans l'atelier de ton frère.

Richard écoutait, tout excité.

— Alors je pourrai voir mon cousin Otto tous les jours, s'exclama-t-il. Ce serait épatant. Nous habiterions juste en face de la place du marché! — Père, allons à Münster!

Son père amorça une réponse, mais des coups redoublés et violents sur la porte l'interrompirent. Ce bruit inattendu terrifia Richard.

— Monsieur Janssen! cria quelqu'un.

Lorsque son père déverrouilla la porte, le froid glacial du soir s'engouffra dans la pièce comme un intrus, inquiétant et inconnu. C'est alors qu'un homme robuste, aux épaules carrées, fit son entrée, un gros livre sous le bras. C'était Hugo Schwartz, le père de Trudi. En tant que recenseur de l'Eglise, il enregistrait les péchés, les pénitences et les punitions de chaque paroissien. Ses yeux enfoncés dardaient des regards qui dissimulaient des menaces secrètes. Richard se demandait si M. Schwartz voyait réellement les gens ou s'il n'avait d'yeux que pour leurs péchés.

— Vous êtes prêt pour le recensement, Monsieur



C'était Hugo Schwartz, le père de Trudi.

M. Schwartz donnait une résonnance sinistre aux mots les plus anodins. La mère manifesta sa surprise.

— Un recensement paroissial, à l'heure qu'il est?

— Une affaire importante m'a retenu cet après-midi. Une affaire d'Eglise.

M. Schwartz s'assit et ouvrit le gros livre. Richard étouffa un soupir. Un recensement paroissial était toujours très long.

— Vous êtes la famille Janssen: Thor, Berthe et Richard, le fils?

— Oui, répondit le père.

— Vous fréquentez l'église du village de Saint-Maurice?

— Oui.

Richard écoutait avec une impatience grandissante. Jamais encore les questions familières n'avaient paru aussi fastidieuses. Il eut tout à coup très faim. Le potage semblait délicieux.

Hugo Schwartz tapota le registre.

— Je m'aperçois que Richard a été baptisé à la cathédrale de Münster. Pourquoi ne l'avez-vous pas emmené à Saint-Maurice? C'est plus près.

La question surprit Richard. Jamais encore, M. Schwartz n'avait tellement approfondi son interrogatoire. Sans hésitation, son père répondit:

— Mon frère et sa femme habitent Münster. Leur fils a quelques mois de plus que Richard. Nous voulions les faire baptiser ensemble.

— Quel est le nom de votre frère?

— Sigmund Janssen.

— Profession?

— Menuisier.

— Nombre d'enfants?

— Un seul, Otto.

— La famille assiste-t-elle régulièrement à la messe?

— Naturellement. C'est-à-dire, pour autant que je sache. Je veux dire...

M. Schwartz fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire au juste, M. Janssen?

La menace inexprimée inquiétait Richard. M. Schwartz allait-il transformer des mots insignifiants en paroles dangereuses et compromettantes?

Son père répondit paisiblement:

— Ça fait un bout de temps que nous ne les avons vus. Il y avait l'hiver et ses maladies et...

Monsieur Schwartz lui coupa brusquement la parole.

— L'un d'entre vous a-t-il manqué des messes à l'église de Saint-Maurice?

— Non.

Enfin, Richard se détendit. C'était bien la première fois depuis les coups frappés à la porte. Comment pouvait critiquer une fréquentation parfaite?

— Veuillez à continuer ainsi! Et se penchant en avant, M. Schwartz ajouta: L'excommunication est le lot de ceux qui transgressent la loi.

Richard murmura le mot que chaque catholique redoutait: excommunication. Ceux qui n'obéissaient pas aux commandements de l'Eglise perdaient éternellement la miséricorde de Dieu.

M. Schwartz se leva, mais il n'en avait pas terminé.

— Avez-vous entendu quelqu'un tenir des propos contre l'Eglise?

— Non.

— Connaissez-vous quelqu'un qui appartient à cette secte dont on dit du mal partout?

— Vous voulez parler de ceux qui baptisent de

fois? demanda le père.

— Précisément. Les anabaptistes. M. Schwartz cracha le mot.

— Non, dit le père, je ne connais personne qui ait une telle croyance.

— Vous comprenez que votre devoir consiste à saisir les rebaptisés et à les remettre à la loi?

— Oui, oui, nous comprenons.

L'impatience du père irritait M. Schwartz.

— Et vous comprenez aussi que quiconque accorde la nourriture et le logement à un anabaptiste est hérétique et passible d'excommunication?

— Oui, bien sûr, mais nous ne connaissons personne qui appartienne à cette catégorie de gens.

Après le départ de Monsieur Schwartz, la mère explosa:

— A quoi tout cela rime-t-il? Pourquoi faut-il que notre loyauté envers l'Eglise soit constamment remise en question? J'éprouve un sentiment de culpabilité tout en étant innocente!

Alors, le père prit ses deux mains dans les siennes.

— Berthe, dit-il, nous vivons des temps troublés. Des gens, qui semblaient faire preuve de loyauté sont devenus anabaptistes; mais, souviens-toi que l'Eglise protège ceux qui sont fidèles.

Richard poussa un soupir de soulagement. Le potage, à présent froid, lui semblait excellent.

Cette nuit-là, après que Richard fut couché, quelqu'un l'appela de l'extérieur.

— Richard, laisse-moi entrer. Je suis Otto. Réveille-toi Richard!

Richard sortit de son sommeil.

— Pourquoi Otto était-il ici au milieu de la nuit?

Était-il arrivé quelque chose à Oncle Sigmund Tante Frieda?

Il descendit précipitamment l'escalier raide étroit et déverrouilla la porte. Devant lui se tenait son cousin Otto. Il était plus grand que lui. Sur sa tête, à la clarté de la lune, Richard aperçut une grosse bosse. Sa casquette était tachée de sang séché.

— Mais, Otto, tu es blessé! Que s'est-il passé?

— Je ne peux pas t'expliquer maintenant. Mais j'ai faim et je souffre de la tête.

Un terrible soupçon pénétra Richard.

— Otto, il faut que je sache quelque chose. A-tu..., étais-tu...?

La voix de Richard ne fut bientôt plus qu'un murmure angoissé.

— Otto, est-ce qu'on t'a chassé de Münster ce midi après-midi?

L'expression du visage d'Otto lui donna la réponse. Des frissons d'horreur et d'incrédulité parcouraient le corps de Richard. Il fallait maintenant qu'il prenne une décision. Recueillir un anabaptiste impliquait le châtement pour toute la famille.

Mais Otto avait faim, il était blessé. Devait-il renvoyer son propre cousin? Quelle était la bonne décision à prendre?

UNE FOI INTERDITE

La question martelait sans répit l'esprit de Richard. Osera-t-il accueillir son cousin Otto, un anabaptiste fugitif? Non, il ne pouvait prendre ce risque. Il détourna son regard des yeux suppliants d'Otto. Otto s'effondra contre le mur de la maison. — Je ne te reproche pas de ne pas me laisser entrer, Richard. C'est trop dangereux pour vous tous. Mais, pourrais-tu me donner quelque chose à manger? Ensuite je partirai.

La voix humble de son cousin et sa faiblesse déclenchèrent en Richard une résolution soudaine, brûlante. Une audace téméraire le submergea comme une vague et eut raison de sa décision première.

— Otto, peu m'importe ce qui se passera. Viens, entre!

Il conduisit Otto vers la cheminée et alimenta les braises jusqu'à ce qu'un feu ardent réchauffât la pièce. Il nettoya les meurtrissures d'Otto. Il brûlait de lui poser certaines questions, mais il s'efforça de les retenir et le regarda manger.

Plus tard, Otto s'allongea.

— De toute ma vie, je n'ai rien mangé d'aussi bon!

Son soupir de satisfaction se transforma en un bâillement.

— Je vais m'en aller, avant qu'Oncle Thor et Tante Berthe ne se lèvent.

— Aller où, Otto, et pourquoi?

Otto ne répondit pas tout de suite.

— C'est une histoire bien trop longue dit-il enfin.

— Mais Otto, que s'est-il passé avec ta mère? Où iront-ils maintenant? Pourquoi n'as-tu pas resté avec les autres? Et d'abord t'es-tu trouvé mêlé à des anabaptistes?

Les questions fusaient. Otto secoua

— Je ferais mieux de m'en aller. Je ne veux pas qu'Oncle Thor et Tante Berthe aient des soucis, dit-il d'une voix obstinée.

Pourtant, il tombait de fatigue.

Richard essayait de réfléchir à ce qu'Otto avait dit. Qu'est-ce que Trudi avait dit? «Il est temps de penser à quelqu'un d'autre, tu ne peux pas rester avec cette petite personne.» Richard tressaillit à ces paroles et se compromit par une autre décision.

— Tu vas monter droit dans mon lit. Ne fais pas de bruit. Demain, nous aviserons.

Otto ne protesta pas et s'endormit aussitôt. Mais Richard eût tiré les couvertures. Mais Richard ne pouvait dormir. Avait-il bien agi? Devait-il dire à son père et à sa mère? Qu'Otto s'en aille? Qu'il avait été chassé de Münster à cause de ses idées? Qu'il fallait le remettre aux autorités ecclésiastiques?

Le lendemain matin, quand Richard se réveilla, il n'avait toujours pas trouvé de réponses à ses questions.

Quelqu'un frappa à la porte. Le lendemain matin, Richard cognait fort. Est-ce que quelque chose avait empêché Otto d'entrer chez les Janssen? Ou bien, dans son excès de zèle, avait-il

tés ecclésiastiques?

Tourmenté, nerveux, Richard attendit que son père déverrouilla la porte. Un moment après, Tante Frieda entra dans la maison en chancelant. Oncle Sigmund la suivit en clopinant. Tante Frieda serrait sur son cœur un minuscule ballot. Le visage pâle, immobile, sans cligner de ses yeux bleus, elle regardait fixement autour d'elle. La mère l'aida à rejoindre un banc près de la cheminée puis sursauta :

— Mais, Frieda Janssen, c'est un bébé! Pourquoi n'avons-nous rien su?

Des larmes apparurent dans les yeux de Frieda.

— Il est malade. Il fallait que nous venions. Nous ne savions où aller.

— Mais bien sûr.

La mère réagissait comme si des visiteurs au matiniaux n'étaient pas le moins du monde inhabituels.

— Mais où est Otto?

Tante Frieda et Oncle Sigmund échangèrent un regard. Oncle Sigmund secoua la tête, et pinça ses lèvres en signe avertisseur.

— Je suis sûre qu'il se débrouillera avec l'aide de Dieu, dit Tante Frieda. Mais le bébé est malade et je suis tellement inquiète.

Elle défit une partie du linge et en sortit le petit bébé. Richard dévisagea son nouveau cousin. Cette créature aux minuscules lèvres plissées et au front ridé apparaissait comme un étranger parmi ces sages qu'il connaissait si bien. Sa mère prit le bébé. Son visage s'éclaira d'un sourire. Richard la regarda.



Sa mère n'avait jamais paru aussi jeune.

heureuse que vous soyez venus.

La mère improvisa un lit pour le bébé dans un grand panier ovale, qui servait à faire le marché.

— Quel nom lui donnerez-vous?

— Il s'appelle Karl Josef, dit Tante Frieda.

La mère manifesta sa déception d'un claquement de langue.

— Alors, il est déjà baptisé?

— Non.

Alors elle se dérida instantanément.

— Pourrons-nous vous aider pour le baptême?

Le père intervint.

— Nous aurons une vraie fête de baptême. J'ai un bon fromage qui est en train de mûrir, nous inviterons tous les voisins.

Il s'anima à cette idée.

— Voyons, la fête sera aussi belle que lors du baptême de Richard et d'Otto.

Oncle Sigmund s'éclaircit la voix.

— Nous sommes désolés, mais ce ne sera pas possible. Voyez-vous, nous partons pour Strasbourg maintenant.

— Mais pourquoi donc? demandèrent à la fois le père et la mère.

Richard sentait l'étonnement et la désapprobation de ses parents. Pourtant il sympathisait avec son oncle et sa tante, ployés sous leur terrible fardeau. Oncle Sigmund soupira.

— Il vaut mieux ne pas expliquer.

Le père activa le feu avec une telle violence que les étincelles volèrent.

— Tu as une bonne affaire à Münster, dit-il.

Richard sentait intuitivement que son père s'efforçait de rester calme.

— Tu es plus qu'un simple maître menuisier. Tu es

un artiste. Est-ce que les gens n'apprécient pas les meubles sculptés?

Cette tentative de plaisanter échoua. On ne pouvait rien dire. Sigmund et Tante Frieda regardaient fixement Richard. Richard aurait voulu les tranquilliser, leur dire que tout s'arrangerait, que Dieu prendrait soin d'eux. Une pensée alors le frappa, comme un coup de marteau. Quel Dieu, celui des catholiques ou celui des anabaptistes? Ou y avait-il un Dieu commun aux deux? Cette question le troublait. — Mais vous pouvez au moins attendre jusqu'au baptême, dit le père. Nous avons suffisamment de place ici.

Tante Frieda se pencha sur le bébé. Sans lever la tête, elle dit d'une voix basse:

— Il n'y aura pas de baptême, ni ici, ni ailleurs.

Le père de Richard se leva d'un bond.

— Que dit-elle, Sigmund? Refuser de baptiser le bébé Janssen? Vous devez donner un nom à ce bébé, et vous devez le baptiser à l'Eglise. Et maintenant, que signifient ces sottises de ne pas vouloir de baptême?

Le visage sérieux d'Oncle Sigmund pâlit.

— Tu vois, Thor, nos convictions ont du poids. Nous pensons qu'aucun enfant ne devrait être baptisé avant d'être assez grand pour choisir lui-même Christ comme son Sauveur. Nous ne croyons que personne n'a le droit de faire ce choix à sa place.

Richard vit son père ouvrir la bouche, ses lèvres tremblaient:

— Mais l'Eglise interdit une telle croyance. Comment pouvez-vous réaliser que c'est une hérésie? Et vous n'avez pas envisagé les conséquences? Non seulement vous mettez en péril l'âme d'un bébé in-

mais vous attirez sur vous l'excommunication, la persécution et même la mort!

— Nous le savons.

— Ne vous souvenez-vous pas de ce qui s'est passé à Münster, il y a six ans à peine?

— Si.

— Voulez-vous dire que vous appartenez à cette secte dont on dit du mal partout?

Il fallait que ces paroles forcent les dents serrées du père.

Oncle Sigmund se leva et se tint devant la famille.

— Nous nous appelons les Frères. D'autres, par dérision, nous surnomment anabaptistes.

Le mot anabaptiste se déroula autour de la petite pièce comme un serpent dangereux. La mère porta ses mains à ses lèvres. Son visage exprimait la fois terreur et sollicitude.

— Pour ce qui concerne la persécution, nous avons déjà goûté, reprit Oncle Sigmund.

— Tu..., tu veux parler de la lapidation? murmura la mère. Etiez-vous avec eux?

— Oui.

— Mais le bébé était malade, ajouta Tante Frieda. Nous nous sommes cachés jusqu'à ce qu'il fasse nuit, puis nous sommes revenus pour chercher de l'aide.

Le bébé commença à pleurer. Alors que toute la famille tournait autour de lui, Richard en profita pour monter en courant chez Otto et lui faire part des nouvelles.

— Il va falloir que tu descendes maintenant, dit-il.

— Je n'en ferai rien! Je n'irai pas à Strasbourg, peu importe ce qu'on dira.

— Mais n'es-tu pas l'un des leurs?

— De qui parles-tu?

— Tu sais ce que je veux dire, dit Rich

— Comment veux-tu que je le sache?
me dises ce dont tu parles.

Otto se retourna dans son lit et
yeux.

— Bon, alors es-tu un ana..., un anaba

— Non. Pour être un anabaptiste, il
sois rebaptisé.

Richard frissonna.

— Ce serait un péché terrible. Je ne te
d'avoir peur, dit-il.

— Je ne pense pas que ce soit un péc
pas peur.

Otto se leva.

— Mes parents m'ont dit que je po
moi-même. Ils disent que je dois rece
de Dieu en moi avant de pouvoir être
tiste. Je ne sais pas exactement de que
périence il s'agit, mais j'attendrai jus
j'aie une certitude.

— Alors, tu es toujours un catholique

Otto donna des coups de poing dan

— Je suppose que oui. Mais une cho
c'est que je n'irai pas à Strasbourg.

— Pourquoi tes parents y vont-ils?

— Parce qu'il y a un conducteur spiri
tiste à Strasbourg, voilà pourquoi. Il s'
chior Hofmann et il est en prison. Ma
égal. Je veux rester à Münster. Notre l
la place. On voit les gens qui montent
les jours de marché. Il s'y passe touj

Richard s'assit sur le bord du lit.

— Mais tu ne peux pas vivre à Münster tout seul, réfléchit un instant. Pourquoi ne demandes-tu pas à tes parents la permission de rester avec moi ? Comme ça, tu n'aurais pas besoin d'aller à St. Bourg. Nous irions à l'école ensemble.

Otto fit un petit bond. Toute son agressivité s'évanouit.

— Dis donc, ça me plairait bien !

— Alors descends et discutes-en ! dit Richard, je dois conduire les vaches au pâturage.

Pendant qu'il passait par la cuisine, Richard tendit un petit coup frappé à la porte arrière. C'était si doux, si discret, que Richard pensa d'abord qu'il s'agissait d'une oie qui s'était approchée trop près de la maison. Mais le coup se fit tout à coup entendre, secret, presque implorant. Richard entr'ouvrit un peu la porte. Trudi se tenait debout, portant un panier recouvert d'une toile blanche comme la neige.

— Il faut que je te parle, Richard, murmura-t-elle. Ne parle à personne de ma présence ici. C'est très important.

Richard sortit et ferma la porte derrière lui.

— Moi aussi j'ai quelque chose à te dire, Trudi.

Il souriait par anticipation. Ses nouvelles te surpasseraient de loin tout ce que Trudi avait à dire.

Elle n'attendit pas.

— Je ne peux pas venir avec toi pour apporter la nourriture à ce garçon.

— Mais...



Trudi se tenait dehors, portant un panier.

Elle jeta un coup d'œil en arrière.

— Tu vois, j'ai découvert quelque chose d'affreux concernant mon père. Oh, Richard, mon propre père faisait partie de ceux qui lapidaient ces pauvres gens. Il les hait. Tu aurais dû l'entendre crier et pester contre eux.

Elle frissonna.

— C'est terrible. Il a fait le serment de les chasser tous du pays. Qu'allons-nous faire?

Richard maîtrisa son étonnement et ravala sa peur. Le danger se trouvait maintenant à la porte de leur maison, les paroles de Trudi le confirmaient. Richard ne savait que trop bien ce qui se passerait si M. Schwartz soupçonnait la présence d'Otto et de ses parents chez les Janssen. Non seulement, Otto et ses parents seraient expulsés pour la seconde fois d'une paroisse à coups de pierres, mais son père et sa mère subiraient le même sort. Déjà Richard sentait l'effet des pierres jetées par la haine, il entendait les cris terrifiants des hommes exaspérés.

Il désirait ardemment parler d'Otto à Trudi, mais maintenant, c'était impossible. Si M. Schwartz découvrait chez sa fille un brin de sympathie pour un anabaptiste, son tempérament violent se déchaînerait et Trudi en subirait les conséquences.

— Mais tu trouveras le garçon, n'est-ce pas? suppliait Trudi. Je me suis fait du souci pour lui pendant toute la nuit. Il est dehors, il a faim et froid.

Elle poussa le panier dans les mains de Richard.

— Voilà quelque chose à manger. Mon père m'a fait promettre de le tenir au courant si je vois quelqu'un d'étranger. Oh, il est tellement violent, j'ai peur de lui. Alors, quand tu auras retrouvé ce gar-

çon, ne m'en-parle pas. Comme ça, je n'ai pas besoin de mentir à mon père. Tu comprends-tu n'est-ce-pas?

— Bien sûr, Trudi.

Pourquoi s'était-il inquiété? Les choses ne devaient pas être beaucoup mieux que ce qu'il avait dit. Tout à coup, saisi d'horreur, il entendit une voix qui l'appelait:

— Richard, où es-tu? Ils sont d'accord de ne pas rester ici.

Otto vint vers eux. Richard s'affaissa sur le sol près de la porte arrière. Maintenant Trudi était obligée de parler à son père de cet étrange incident. Sa voix étouffée, Richard parvint à faire des excuses.

— Trudi, voici mon cousin Otto.

Trudi semblait tout d'abord effrayée. Mais, en connaissant Otto, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Voyons, je me souviens de toi. L'année dernière, à la fête des moissons, tu étais là. Sais-tu ce que j'ai dit de réponse, elle ajouta: Je suppose que tu es allé au travail pour les labours de printemps?

— Pas exactement. Mais l'idée n'est pas si mauvaise. Ça te va-t-elle? dit Otto en rougissant.

Richard se détendit, il était soulagé. Il n'y avait fait aucun rapprochement entre Otto et son père. Otto était sauf. Un cri rauque et rouillé, retentit à travers le champ. Trudi se précipita.

— C'est mon père. Il faut que je rentre.

— Trudi!

On ne pouvait pas s'y tromper. La voix de M. Schwartz vibrait de colère. Otto saisit immédiatement le bras de Richard.

— C'est l'un d'eux..., l'un des hommes que tu ne reconnaitrais sa voix n'importe où.

Richard serra la main d'Otto pour le mettre en garde, mais il était trop tard. Le visage terrifié de Trudi révélait qu'elle avait compris. Elle regarda fixement Otto.

— Alors, tu n'es pas en visite ici?

Pour la première fois, elle semblait remarquer les meurtrissures sur son visage.

— Tu es le garçon qui s'est enfui.

La voix aux accents lents et réguliers résonna aux oreilles de Richard comme le glas du clocher paroissial.

Otto essaya de sourire.

— Oui, dit-il, mais son mot resta en suspens comme une question.

Silencieusement, Richard étudiait l'expression de Trudi.

— Que vas-tu faire Trudi? Vas-tu parler d'Otto à ton père?

Et dans les yeux de Trudi, il pouvait lire le même combat que celui qui l'avait torturé lui, la nuit précédente.

Quelle sera la décision de Trudi?

LE PREDICATEUR SANS CHAIR

Richard savait que tout dépendait de la c
de Trudi. Il réprima une envie impulsive de
Trudi dévisagea d'abord Richard, puis Otto
— Vous pourriez être des frères tellement
vous ressemblez !

Ses yeux brillaient d'excitation.

— Si mon père ne vous voit pas ensemble
saura jamais qu'Otto est ici.

— Otto ! Oncle Sigmund appelait depuis
qui donnait sur la cour.

— Que fais-tu ? Reviens ici, nous avons enco
mal de choses à discuter.

— On ne dirait pas que c'est la voix de to
Richard, dit Trudi, angoissée.

Richard gémit.

— Non, c'est Oncle Sigmund, Tante Fried
sont ici... et le bébé aussi, ajouta-t-il, on les
sés de Münster hier.

Les épaules de Trudi s'affaissèrent.

— Mais c'est horrible ! Que reste-t-il à fair
tenant ? J'entends mon père ! Puis elle se r

— Oh, va leur dire de se cacher.

Elle parlait d'un ton tranchant, résolu.

— Dépêche-toi ? Dis-leur que mon père es
natique. Il ne reculera devant rien pour se
rasser des anabaptistes.

Elle poussa Otto d'un geste impatient.

— Un instant, Trudi ! dit Otto calmement.
chard aille vers mes parents à ma place et e

de voir si ton père, Trudi, me confond avec Richard.

Il poussa Richard à l'intérieur de la maison.

— Nous n'avons pas le temps de discuter. Le voici.

Richard ferma la porte derrière lui, courut à toute vitesse prévenir sa famille, puis revint pour écouter le père de Trudi. M. Schwartz se précipita dans la cour arrière comme un ouragan.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Trudi? Madame Walther est venu m'annoncer la visite du nouveau prêtre. Retourne immédiatement à la maison.

— Oui, père.

— Quant à toi, Richard, pourquoi n'es-tu pas au pré avec le bétail?

— Euh, ... père avait besoin de moi, dit Otto, il est là.

Richard entendit le grognement de M. Schwartz. Quelques instants plus tard, Otto ouvrait la porte. Un large sourire gagnait tout son visage.

— Ça a marché. Il me prend pour toi, Richard!

Les garçons étaient remplis d'une gaieté folle, ils se donnaient des coups dans le dos et revivaient chaque détail de cet incident. Alors une voix aigüe et perçante retentit dehors.

— Madame Janssen, ouvrez-moi!

Richard reconnut la voix de Madame Walther, la grosse commère de la paroisse, toujours affairée. Pourquoi faisait-elle la tournée ce matin? Avait-elle remarqué qu'il se passait quelque chose d'inhabituel? Il courut avertir les siens.

— C'est Madame Walther.

Surprise, sa mère se redressa vivement.

— Elle ne doit pas voir qui est ici et surtout, il ne faut pas qu'elle voie le bébé. La nouvelle se répandrait dans la paroisse comme une traînée de poudre.

Le père ouvrit la porte qui donnait sur le jardin.
lier.

— Sigmund et Frieda, prenez le bébé et allez dans les champs. Toi aussi, Otto. Moi je sors par derrière. Ce n'est pas la peine de déranger la vieille commère un nouveau sujet de conversation.

— Et moi, qu'est-ce que je fais? demanda Richard.

— Tu restes ici, derrière la porte, d'où tu peux voir et entendre tout ce qui se passe. Si tu vois quelque chose, tu viens me chercher. Mais nous ne pouvons empêcher les gens de voir qu'il y a quelqu'un d'autre ici, tant mieux. Nous devons nous occuper plus tard de ce qu'il faut faire.

Son père se hâta de sortir. Richard s'installa sur le pied de l'escalier, laissant la porte suffisamment ouverte pour qu'il pût voir par l'entrebâillement.

Madame Walther entra en soufflant, dans sa longue courte pélerine bleu marine et s'installa dans la chaise préférée de M. Janssen.

— Avez-vous déjà vu le nouveau prêtre? J'ai peur qu'il pourrait s'arrêter ici avant d'aller chez Schwartz. Je viens de parler avec M. Schwartz. Quel exemple! Quel chrétien zélé! Et quel scandale! Il rend-il pas à l'Eglise en traquant ces traîtres baptistes. Je suis sûre que le nouveau prêtre sera tout aussi zélé.

Mme Walther croisa ses gros bras sur sa poitrine et darda son regard sur M^{me} Janssen.

— Je crois savoir que certains de ces animaux fuyifs se cachent dans le voisinage.

La réponse de M^{me} Janssen était indistincte. Madame Walther secouait sa tête de droite à gauche, comme une chèvre affamée broutant une herbe sèche.

— Vous avez entendu parler du comité,

pas?

Elle n'attendit pas la réponse.

— L'idée vient de M. Schwartz. Mon mari en fait partie et le vôtre y sera naturellement aussi. Le comité s'est engagé à débarrasser la paroisse de tous les anabaptistes.

Richard observait et écoutait avec une impatience grandissante.

M^{me} Walther savait-elle ou non que la famille d'Oncle Sigmund avait été lapidée hier? Jouait-elle au jeu du chat et de la souris? Ou tenait-elle des propos anodins?

M^{me} Walther poursuivit.

— Le comité de M. Schwartz fait du bon travail. Ils ont déjà expulsé beaucoup de gens de Münster. Certains d'entre eux vont à Strasbourg. Il y a un grand groupe d'anabaptistes là-bas, au minimum deux mille.

M^{me} Walther se balançait au rythme de ses paroles.

— Sapristi, quels temps terribles nous vivons!

M^{me} Janssen murmura une réponse que Richard ne put entendre. Un cri de bébé venant de l'étage arrêta M^{me} Walther en plein milieu de son va-et-vient.

— Mais voyons, c'est un bébé. Est-ce pour cette raison que Trudi est venue ici ce matin?

M^{me} Janssen soupira, mais ne dit rien.

M^{me} Walther attendit un moment, puis continua sur sa lancée.

— J'aime beaucoup les bébés. Je ne savais pas que vous en aviez un. Il n'est pas encore baptisé, n'est-ce pas? Pourquoi ne pas le baptiser à la cathédrale de Münster? C'est un endroit magnifique. Les jours de marché, j'installe toujours notre stand

aussi près que possible de la cathédrale, afin
puis y entrer pour me rafraîchir spirituellement.

Elle ferma les yeux et pencha la tête pendant
quelques instants. Puis elle lança :

— Peut-être envisagez-vous de le faire baptiser
le nouveau prêtre?

— Non, pas exactement... balbutia M^{me} Janssen.
C'est-à-dire que...

Richard compatissait. Il savait que sa mère
pouvait pas mentir. Allait-elle en dire trop?
Walther continuait à bavarder.

— Pourquoi ne l'emmenez-vous pas à l'église
main, pour le faire baptiser? On n'est jamais
prudent ces temps-ci. Les anabaptistes pourraient
enlever un bébé et l'empêcher d'être baptisé
qu'à l'âge de onze ou douze ans. Pouvez-vous
gagner une croyance aussi diabolique?

Pendant que M^{me} Walther parlait, Richard
essayait de trouver un moyen de lui faire quitter
sa maison. Chaque instant de sa présence ici res-
sentait un danger pour la famille toute entière.
Mais M^{me} Walther semblait bien décidée à rester
pour toujours.

— Ces anabaptistes mettent immédiatement
main sur tout; l'un d'entre eux pourrait même
venir s'installer dans le voisinage, vous rendez-
vous compte? Pourriez-vous vivre à côté d'un ana-
baptiste ou voir votre fils, épouser une anabap-
tiste? N'est-ce pas épouvantable?

— M^{me} Walther, les gens devraient pouvoir
vivre en paix les uns avec les autres quelles que soient
leurs croyances, répondit M^{me} Janssen. Admettez
quand même que ces anabaptistes ont le courage
de souffrir pour leurs convictions.

— Comment, Madame Janssen! Je n'aurais ja-

pensé que vous seriez capable de tenir un tel langage !

M^{me} Walther se leva péniblement, les joues enflammées. Elle atteignit la porte à reculons, comme si elle avait craint que M^{me} Janssen ne s'attaque à elle.

— Il faut que je m'en aille.

— Vous êtes venue en vain, j'en suis désolée, dit M^{me} Janssen.

— Oh ! cela en valait la peine.

En jetant un coup d'œil significatif vers l'escalier, M^{me} Walther disparut.

Plus tard, lorsque la famille se trouva réunie, Oncle Sigmund annonça qu'ils partiraient immédiatement. Otto pourrait rester avec Richard et s'il s'arrangeait pour ne pas se trouver nez à nez avec M. Schwartz, les deux garçons pouvaient fréquenter sans problèmes l'école dirigée par le nouveau prêtre.

Pourtant, les jours passaient et sans que Richard sache pourquoi, sa parenté ne partait pas. Le garçon avait remarqué qu'Oncle Sigmund restait caché pendant la journée mais qu'au crépuscule, il allait se promener avec son père. Richard brûlait d'envie de savoir où ils allaient et ce dont ils s'entretenaient. Il détestait en parler à Otto. Son cousin détournait toute discussion concernant ses parents. Richard devenait de plus en plus curieux quant aux croyances anabaptistes. A la maison, sa mère et Tante Frieda conversaient longuement. Elles s'exprimaient toutes les deux à voix basse.

Un jour, alors que Richard se trouvait seul avec Tante Frieda, il laissa échapper une question qui le tracassait depuis longtemps.

— Est-ce que tu ne vis pas constamment dans la

peur, en tant qu'anabaptiste?

Le visage de Tante Friedra s'adoucit :
— Il se peut qu'extérieurement je donne l'impression d'avoir peur, mais à partir du moment où le Christ est réellement présent en nous, nous pouvons supporter n'importe quoi. Le regard de ses yeux bleus était très grave.

Nous n'allons pas faire exprès de nous exposer à la persécution, mais si nous devons souffrir pour la Vérité à laquelle nous croyons, Dieu nous donnera la force de tout supporter pour l'honneur de Lui.

Richard pensait à ce que Tante Friedra avait dit. Il fallait vraiment du courage pour être anabaptiste et croire en des principes que tout le monde réprouvait. Il sentait que ses parents avaient commencé à respecter les convictions d'Oncle Sigmund et de Tante Frieda, mais le dimanche lui faisait combien c'était différent d'être anabaptiste. Oncle Sigmund et Tante Frieda ne pouvaient pas se rendre à l'église. Il en était de même pour son père qui n'était pas anabaptiste. Sa présence à l'église soulèverait trop de questions. Les gens ne voudraient pas prendre compte de leur ressemblance et se souviendraient.

Ce dimanche-là, même à distance, Richard avait l'impression qu'il se passait quelque chose d'ancien. Les gens se massaient dans la cour de l'église. Ils ne parlaient pas, n'entraient-ils pas? Au lieu de cela, ils se tenaient debout en groupes. Les femmes penchaient leurs têtes aux coiffes serrées et chuchotaient. Elles chantaient derrière leurs mains. Les hommes se tenaient debout les jambes écartées, secouant leur tête. Tout le monde parlait en même temps. Les paroles se déversaient de toutes parts.

— Avez-vous entendu parler du nouveau prêtre? demanda le meunier de la paroisse.

— On m'a dit qu'il est un homme franc et craignant Dieu, répondit quelqu'un.

— Il va renverser l'Eglise!

— Comment! C'est impossible.

— Mais c'est la réalité. C'est M. Schwartz lui-même qui le dit.

Plusieurs personnes exprimèrent un murmure de désapprobation.

— Je crois savoir qu'il a des idées bien arrêtées, dit le forgeron.

Quelques-uns risquèrent une question.

— Mais il est sincère.

— Oh oui, très sincère! dit M^me Walther d'un ton railleur. Tous les hérétiques sont sincères. Vous savez, même les anabaptistes sont sincères, mais cette sincérité, l'Eglise la qualifie d'hérésie.

— Silence! répondit quelqu'un d'un ton d'avertissement. Ne parlez pas des anabaptistes.

De temps en temps, les gens se retournaient pour fixer du regard les portes de l'église qui étaient fermées. Richard vit qu'elles étaient clouées. Des barres de bois fermaient toute la largeur des portes sculptées. Fixé par un clou, un carré de carton blanc flottait au panneau central.

Un homme se précipita à la porte pour voir le papier, puis il recula un peu et se gratta la tête.

— Que dit-il? hurla M^me Walther.

— Aucune idée. Je ne sais pas lire.

— Qui est capable de lire? demanda M^me Walther. Il doit bien y avoir quelqu'un qui sache lire. Où sont les garçons que l'autre prêtre a enseignés?

Elle se jeta en avant et pointa son doigt sur Richard.



Fixé par un clou, un carré de carton blanc flottait au panneau central.

— Vas-y et lis le texte !

Richard se dirigea vers la porte, se dressa sur la pointe des pieds et lut d'une voix forte :

AVIS — Toute personne prendra garde au fait que cette église est fermée par ordre du conseil de la ville et qu'il est formellement interdit d'y organiser quelque réunion que ce soit ou d'en ouvrir les portes sans permis des autorités et ce jusqu'à nouvel ordre; toute personne qui ne tiendra pas compte de cet avis le fera à ses risques et périls.

Une exclamation d'effroi s'éleva de la foule atterrée.

M. Schwartz se fraya un chemin parmi les gens et dit :

— Oui, c'est bien vrai, voilà toute la vérité. Je suis au courant. N'avez-vous pas entendu la dernière nouvelle ?

— Non, Monsieur Schwartz.

M^{me} Walther s'avança et serra sa silhouette rebondie dans le premier rang des spectateurs.

— Que s'est-il passé ? Le nouveau prêtre est-il malade ?

— Pire que cela !

Un hoquet de surprise s'échappa de chaque gosier.

— Est-il mort ? murmura quelqu'un.

M. Schwartz agita ses bras en l'air jusqu'à ce que le silence règnât dans la foule.

— On lui a interdit de prêcher.

Une voix s'éleva, semblable à un sanglot :

— Voilà pourquoi les portes sont fermées.

Aussitôt les gens tendirent leur cou pour regarder les portes comme si d'une manière ou d'une autre, la force de leur regard allait les ouvrir.

— Qu'adviendra-t-il de nous ? gémit M^{me} Walther.

Des sanglots secouaient son corps. On nous envoie notre berger ! Que deviendront ses brebis ?

Elle fondit en larmes et pleura à haute voix.

A ce moment précis de nouvelles exclamations s'élevèrent : « Mais le voici ! »

Le nouveau prêtre, vêtu de son habit ecclésiastique, s'avavançait difficilement à travers la foule. Des acclamations fusaient de toute part.

— Ouvrez les portes, prêtre, cria quelqu'un.

Mais le prêtre ne se tourna pas vers l'église. Il était grand et beau. Du regard il survola l'assemblée, un léger sourire sur les lèvres. M. Schwab grognait de colère ; mais il se tut aussitôt, content au silence par les personnes qui se tenaient près de lui.

Le prêtre se mit à parler.

— Mes amis,

L'assistance se calma.

— Je me tiens aujourd'hui devant vous pour vous parler de la vraie religion. Il s'agit d'abord de l'amour au Christ et de l'exercice de l'amour fraternel. En un peu de temps, je suis revenu de la Frise où j'ai découvert une nouvelle vérité, par un homme appelé Menno Simons.

Il ne put terminer. Un groupe de soldats brandissant des piques dont les extrémités étaient en fer, plongèrent à travers la foule et empoignèrent le prêtre par le bras.

— Vous n'êtes pas autorisé à prêcher, prêtre, dit le chef. Vous viendrez avec nous.

Leurs mains s'abattirent sur les épaules du prêtre et ils le poussèrent en avant. Les hommes armés le bousculèrent ainsi jusqu'à la rue, au lieu des sanglots et des murmures de l'assemblée. Le nouveau prêtre se tordait sous leur poign

cria aux spectateurs abasourdis :

— Ne soyez pas consternés par ce que vous voyez. Seul Dieu peut m'empêcher de parler.

Aussitôt après le départ du prêtre, Hugo Schwartz reprit la situation en main.

— Notre conducteur nous a trahis. Mais notre protection sera assurée par un comité spécial qui débarrassera notre campagne de cette secte hérétique appelée anabaptiste.

A l'ouïe du mot «comité», un courant de sifflements faillit réduire M. Schwartz au silence. Il se mit alors à crier.

— Des personnes déloyales et infidèles ont donné asile à des anabaptistes, qui se réunissent sans autorisation dans des endroits secrets. J'avertis ceux d'entre vous qui ont une connaissance coupable de telles activités : l'Eglise punit ceux qui transgressent ses lois.

Les paroles de M. Schwartz transpercèrent Richard comme un vent piquant. De quel droit M. Schwartz parlait-il au nom de l'Eglise ? L'Eglise devait-elle imposer aux gens une manière de penser ? Dans son for intérieur, il connaissait la réponse. Chacun devait mener sa propre réflexion, guidé par la Parole de Dieu.

M. Schwartz se rengorgeait.

— Maintenant, mes braves gens, rentrez chez vous. Informez chaque traître de la paroisse que son heure est venue. Le comité les balaiera de chaque cachette, de chaque cave, de chaque grenier. Je vous le dis, malheur à ceux qui donnent asile à ces hérétiques et à leurs enfants. Vous voilà prévenus, car vous ne saurez pas à quel moment les maisons de la paroisse seront fouillées.

Pour combien de temps encore Oncle Sigmund,

Tante Frieda et ses cousins seront-ils en sécurité se demanda Richard. Et si le comité arrivait maison avant qu'il ait pu les mettre en garde?

Saisi de panique, il se mit à courir.

L'ÉGLISE CACHÉE

Tout en courant vers la maison, Richard se retourna plusieurs fois, s'attendant plus ou moins à voir le comité à ses trousses. Celui-ci était certainement prêt à entreprendre la fouille intégrale des maisons. Combien de temps lui faudrait-il pour passer dans chaque maison de la paroisse? Combien d'autres familles cachaient-elles des parents ou des amis anabaptistes?

Oncle Sigmund ne se trouva nullement affecté par l'avertissement de Richard et se mit à parler avec un grand enthousiasme.

— Voyez-vous, de petits groupes de frères, indépendants, naissent partout en Allemagne. Ne comprenez-vous pas le sens de ces événements? La vivante vérité de la Bible a commencé à pénétrer dans le cœur des hommes. Tu es conscient que la Bible était destinée à chaque personne et non seulement aux prêtres, n'est-ce pas? dit-il à son frère.

— Oui, j'ai toujours eu ce sentiment, répondit ce dernier.

— Alors, crois-tu que l'Église avait raison quand elle essayait d'empêcher que la Bible soit traduite en allemand?

Monsieur Janssen avait l'air pensif.

— Je dois avouer que cette restriction ne m'a jamais paru correcte.

— Tu as une Bible, n'est-ce pas? demanda Oncle Sigmund.

— Oui.

Le père retourna un tabouret recouvert d'une

dentelle, sous lequel pendait une Bible, retenu par une bandoulière.

Oncle Sigmund rit.

— Tu vois? La vérité de Dieu fait son œuvre et croît comme une semence germe dans la terre. Crois en ton cœur à son influence. Mais dis-moi une chose. Vas-tu nous remettre entre les mains du diable quand il viendra?

Son frère se couvrit le visage de ses mains.

— Tu sais que je ne pourrais le faire, bien que je sache que je ne devrais pas vous garder ici. Je ne sais comment agir.

Un sentiment d'impuissance étouffant tourmentait Richard. Que pouvait-on bien faire? avait-il une solution?

— Il y a une source de force qui ne fait jamais défaut, dit Oncle Sigmund. Prions pour que nous soyons conduits.

Dans son for intérieur, Richard savait que l'oncle Sigmund avait donné la bonne réponse. Mais à part Dieu, pouvait les aider maintenant?

Les deux hommes priaient à tour de rôle et la pièce vibrait de leurs ferventes supplications.

Bientôt le père de Richard s'écria: «Le seul conseil sage dont je suis conscient est que nous formions une famille et que nous devons faire preuve de solidarité. Je ne sais pas où cela nous mènera, mais j'assumerai la responsabilité de mes actes, quel qu'il advienne.»

Oncle Sigmund sourit.

— Dieu te conduira et il te donnera la force dont tu auras besoin, tu verras. Quant à nous, Il nous conduira hors du danger si c'est Sa volonté; et si nous devons souffrir pour Lui, Il nous donnera la force de tout supporter. Ne nous laissons pas effrayer.

par les aboiements de la meute et les rugissements des lions. Le Dieu qui est avec nous est tout-puissant et Il gardera les siens.

Ces paroles d'Oncle Sigmund restèrent gravées dans la mémoire de Richard tout au long de cet interminable après-midi. Avec Otto, il observait régulièrement la route, mais personne ne s'était approché de la maison. Le lendemain, son père et son oncle Sigmund partirent de bonne heure. Richard et Otto faisaient le guet à tour de rôle. Quand enfin Richard repéra plusieurs hommes qui s'approchaient, il se sentit presque soulagé. Il reconnut l'un des hommes comme étant M. Walther, le mari de la commère. Il courut dans la maison.

— Ils arrivent.

Les lèvres de sa mère se serrèrent de détermination. Elle jeta un coup d'œil vers la porte arrière et l'escalier. Richard connaissait la pensée qui occupait les esprits. Cacher le bébé.

— Mais où? demanda tante Frieda comme si la pensée avait été exprimée.

Dans le silence désespéré qui suivit, Richard eut une idée étrange.

— Comme Moïse, dit-il.

Ses propres paroles le surprirent. D'où lui venait cette idée? Les autres le regardaient fixement.

— Nous pourrions cacher Karl Josef comme Moïse, dehors dans les buissons, ajouta-t-il précipitamment. Il est déjà dans le panier.

— Oui, bien sûr. Voilà la réponse. Et grâce à Dieu, il dort. La mère aida tante Frieda à couvrir le bébé.

— Je m'en vais le cacher. Otto sortit en hâte avec le panier.

Tante Frieda monta l'escalier en courant, Richard se cacha derrière la porte, dans la cage d'es-

calier. Il jetait des coups d'œil furtifs par l'embrâillement. D'un pas lourd, les hommes entrèrent dans la maison. M. Walther, un homme, au visage maigre, était à la tête du groupe.

— Qu'est-ce qui vous amène ici? demanda la mère de Richard.

— Nous avons juste quelques affaires à mettre au point pour le prochain recensement de la paroisse, dit M. Walther d'un ton dolent. Je crois savoir qu'il y a dans la maison un bébé qui n'est pas baptisé.

— Comment en arrivez-vous à cette idée? demanda M^{me} Janssen. Quelqu'un vous aurait-il dit quelque chose pour nous créer des problèmes? Mon mari n'est pas un homme respecté dans cette paroisse? Y a-t-il dans le recensement quelque chose qui prouve notre déloyauté à l'égard de l'Eglise? Une accusation mensongère pourrait vous susciter des ennemis à vous et à ces autres hommes.

M. Walther toussa.

— Nous pensions que le bébé pourrait appartenir à votre parenté de Münster.

Richard entendit le rire forcé de sa mère.

— Est-il question d'un bébé dans les registres?

Après un moment de silence, M. Walther répondit.

— Eh bien, non, mais des bruits courent à son sujet. Peut-être après tout, s'agit-il d'une erreur.

— Mon mari sera bientôt de retour et je ne sais pas ce qu'il pensera de votre venue, dit M^{me} Janssen. Voulez-vous l'attendre?

— Oh non, bien sûr que non. Nous respectons la vie privée de M. Janssen. M. Walther avait parlé un peu trop vite. Richard sourit. Son père ne se mettait pas facilement en colère, mais s'il le fallait, il pouvait démontrer qu'il n'importe quel homme de la paroisse.

— Mais je comprends votre attitude, M. Walther.

Par les temps qui courent, avec ces anabaptistes se soulevant contre l'Eglise, on n'est jamais assez prudent.

— Oui, c'est cela. C'est exactement cela. Merci Madame Janssen.

Les hommes s'en allèrent d'un pas traînant.

Otto rapporta le panier. Quand tante Frieda descendit, elle pleurait de soulagement.

— Il a dormi pendant tout ce temps ! Quel miracle. C'était la main de Dieu ! dit-elle.

Otto dit en riant :

— Tout ce qui manquait à notre Moïse, c'étaient des joncs.

Durant les petites taquineries simples et spontanées qui suivirent, Richard se posait des questions. Comment avait-il pu penser à Moïse, au moment ultime, pour sauver Karl Josef, alors qu'on allait le découvrir et l'emmener pour être baptisé ?

La réponse jaillit de son for intérieur comme un éclair. C'était Dieu, évidemment, qui œuvrait dans son cœur et qui lui parlait d'une petite voix douce. L'espace d'un instant il comprit ce qui poussait les hommes à risquer leur vie pour pouvoir garder un contact intime et personnel avec Dieu.

Pendant les jours qui suivirent, les deux familles s'entretenaient beaucoup, lisaient la Bible et priaient ensemble. Parfois, lorsque Richard s'approchait, les grandes personnes parlaient à voix basse. Quels projets formaient-elles ? Un air de mystère régnait dans toute la maison.

Un jour, n'en pouvant plus, Richard emmena Otto à l'extérieur.

— Tout le monde a des secrets par ici.

Otto fit un signe de tête affirmatif.

— C'était déjà pareil à Münster. Mon père et quel-

ques autres hommes avaient l'habitude d'aller à un certain endroit et ils en revenaient tout sales. Mon père n'en parlait jamais en ma présence. Je ne savais de me demander où ils pouvaient bien se rendre. Je savais qu'il y avait un rapport avec les baptistes, naturellement.

— Comment le comité vous a-t-il découverts?

— Je n'en sais rien.

— Comment est-ce que c'était? insista Richard. Il pensait à la lapidation.

— De quoi parles-tu?

— De la lapidation.

— Cela faisait très mal. Otto toucha les contusions à sa tête.

— Est-ce que tu n'avais pas peur?

— Oh, une fois que tout avait commencé, ça avait l'air facile.

Le ton d'Otto paraissait empreint d'une nuance de suffisance.

— Je ne crois pas que moi j'aurais autant de courage, dit Richard.

— Mais, tu étais courageux l'autre nuit, quand tu m'as accueilli dans ta maison. Il n'est pas nécessaire de se battre pour prouver son courage.

— Je crois que tu as raison. J'aurais dû y penser moi-même.

— Il faut que nous soyons courageux, que nous le voulions ou non, s'écria Otto. Si ce n'est pas le conseil de la ville qui dépiste les anabaptistes, ce sera le conseil de la ville de Münster.

— Qu'est-ce que ce conseil de la ville?

— Je les regardais toujours ces hommes du conseil de la ville, quand ils allaient à l'hôtel de ville pour leurs réunions. De toute façon, ils ne sont pas les seuls à pouvoir traquer les anabaptistes. Les ordres du Prince-Evêque font tout ce que leur m...

désire et il est plus important que tous, le conseil de la ville compris. Ses soldats peuvent tuer des gens, au nom de l'Eglise.

Une indicible terreur transperça Richard jusqu'à la moëlle. Que pouvait-on faire en face de tels ennemis? Qui, sinon Dieu, protégerait sa famille? Mais Dieu, quel camp choisirait-Il?

— Otto, à ton avis, combien de temps mettra ce comité-ci pour découvrir la présence de tes parents?

— Qui peut le dire? Otto haussa les épaules et se détourna.

— Je pensais à une chose, encore que...

— De quoi s'agit-il? Dis-le moi.

— Nous devrions arranger quelque part un lieu de retraite secret.

Otto cueillit un brin d'herbe et se mit à le mâcher.

— Oui, cela fait longtemps que j'y pense.

— Est-ce que tu penses à une cachette pour les tiens uniquement ou pour d'autres personnes aussi?

— Pour tous ceux qui comme nous, sont chassés de leur foyer.

L'idée d'Otto éveillait l'imagination de Richard.

— Tu veux parler d'un endroit où les gens amasseraient de la nourriture et des vêtements et où ils pourraient s'entraider pour échapper aux poursuites?

— Exactement!

— C'est une idée fantastique. Mais où trouveras-tu un tel endroit?

Otto sourit à belles dents.

— Que dirais-tu des bois du Prince-Evêque?

— Mais personne ne peut y aller !

— Tant mieux. Comme ça personne ne vi
y fouiner.

Richard avait du mal à réprimer son agitat

— Allons-y tout de suite. Personne ne s'aper
de notre absence.

Otto n'avait pas besoin d'être stimulé. Les
garçons traversèrent le champ du Prince-Ev
Arrivés à la lisière de la forêt, Otto s'ouvrit un
min dans le sous-bois, sans la moindre hésit
Des brindilles craquaient sous leurs pieds. Ri
sentait des picotements sur sa tête, à l'ouïe de
tes sortes de petits bruits. Il avait sans cesse
cience d'une vie qui l'entourait. C'était com
quelque chose d'immense respirait et bou
dans les sombres profondeurs vertes de la
comme si quelque chose d'indéfinissable épi
mouvements des intrus. Pris d'une panique
daine, Richard se dépêcha de rattraper Otto,
ce moment précis, s'arrêta. Richard trébuc
s'agrippa à un arbuste pour amortir sa chute
l'arbuste lâcha, Richard buta contre son cou
ils tombèrent tous les deux sur un tas de terr
venait d'être retourné. Ils se relevèrent pé
ment. Du bout de ses doigts tremblants, Ri
essuya sa tunique.

— Après tout, cette idée n'était peut-être p
meilleure. Ne crois-tu pas que nous ferions n
de repartir ?

Il s'efforçait de parler d'une voix natu
Otto répliqua d'une voix sifflante: « Non
maintenant, il se passe quelque chose ici et je
savoir ce que c'est. En avant ! »

Richard se mit en route. Dans la demi-l
suivante, il enjamba au moins une centaine c

cines d'arbres, à moitié dissimulées. Sans le prévenir, Otto s'arrêta subitement.

— J'entends quelque chose, murmura-t-il.

Richard perçut un léger tremblement dans les broussailles. Otto mit un doigt sur ses lèvres et se jeta par terre. Richard se rapprocha de lui en rampant. Tout près d'eux, l'épais sous-bois bougeait. Richard retenait sa respiration; ses poumons allaient presque éclater. Pourquoi Otto avait-il eu l'idée de venir explorer les-bois du Prince-Evêque? Derrière lui un cri étouffé sortit des buissons. Des frissons parcoururent son dos. Il ne voulait pas se retourner, mais il le fallait bien. Deux petites mains sales essayaient de séparer les broussailles. Un flot de regret envahit Richard. Pourquoi était-il venu jusqu'ici? Otto tremblait, lui aussi. Au-dessus d'eux, quelqu'un s'exclama: «Oh!» Puis, d'une voix claire que l'excitation rendait plus aiguë, une fillette souffla tout d'une haleine:

— Richard Janssen! Otto! Que faites-vous ici dans cette position?

C'était Trudi Schwartz. Richard sauta sur ses pieds et se mit à nettoyer ses vêtements. Otto roula sur lui-même et s'assit, les mains jointes sur ses genoux. Il fit un grand sourire à Trudi.

— Nous sommes probablement ici pour la même raison que toi, pour explorer.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Trudi? demanda Richard.

— Il se passe quelque chose ici, répondit Trudi. Depuis plusieurs soirs, au crépuscule, je vois des hommes et des femmes pénétrer dans ces bois. Ils viennent de toutes les directions et leur façon de se glisser en cachette dans cette forêt me porte à croire qu'une réunion clandestine doit avoir lieu par

ici. Il ne s'agit pas des gens du Prince-Ev ajouta-t-elle. Toujours est-il que je voulais ce qui se passe.

— Alors essayons de trouver ensemble, dit Richard.

Ils se frayèrent un chemin à travers l'épaule des sous-bois. Tout à coup ils débouchèrent sur une clairière. Des rondins grossièrement étaient placés en longueur sur trois côtés. Un seuil étroit mais profond marquait le quatrième côté.

— Qu'est-ce que cela représente? demanda Trudi émerveillée.

— C'est une église! Otto était surexcité. Sa voix s'éleva:

— Les anabaptistes sont obligés d'avoir des églises secrètes. Il y en a certainement de semblables partout en Allemagne. Mon père disait qu'il y avait des milliers d'anabaptistes maintenant.

— Alors toutes ces personnes allaient vraiment à l'église! s'exclama Trudi avec un air de triomphe.

— Ce n'est pas tout; si elles sont persécutées elles peuvent trouver asile ici, ajouta Otto.

Richard se creusait la tête pour comprendre le dénuement de la clairière.

— Si cet endroit est censé être une église, où sont les bougies, l'encens et les images sculptées?

Otto renifla.

— Les anabaptistes n'ont pas ce genre de choses.

Trudi s'assit sur un rondin qui s'était renversé. Les rayons dorés du soleil filtraient à travers les branches des arbres.

— C'est tellement paisible ici. J'aime cet endroit. On dirait vraiment une église.

— Oui, mais toi tu n'auras jamais besoin de



Des rondins grossièrement taillés étaient placés en longueur sur trois côtés.

te cacher ici, répondit Richard.

Une expression bizarre passa sur le visage de Trudi.

— Non, je ne pense pas.

Richard avait du mal à imaginer que cette courrière pouvait être une église.

— Cet endroit est tellement dénudé. Il n'y a même pas de croix. Que font les gens quand ils viennent ici?

En guise de réponse, il entendit un bruissement dans les broussailles. Les yeux de Trudi s'agrandirent.

— Quelqu'un vient!

— Cachez-vous derrière ces buissons! commanda Otto.

Trudi s'élança derrière les arbustes suivie par Richard et Otto. Ils s'accroupirent tous les trois prenant appui sur les mains. L'air était soudainement venu suffocant. La terreur s'empara de Richard c'était comme si un bandage serré s'enroulait autour de sa tête. Les bruissements cessèrent. S'agissait-il d'hommes ou d'animaux?

On entendit des murmures de voix d'hommes tout proches. La minute suivante, un homme sortit des sous-bois en rampant et se leva. «Oncle Schmidt!» D'une certaine façon, sa présence semblait être en harmonie avec le lieu. Le second homme apparut. Richard reconnut son père et faillit crier. Il comprenait maintenant le mystère de ces jours précédents et les conversations à voix basse. Son père, jadis le plus loyal des catholiques, était devenu un anabaptiste?

TROP DE SECRETS

Frissonnant et tremblant, Richard tomba assis sur ses talons. Si son père était devenu anabaptiste, qu'en était-il de sa mère? Trudi tourna vers Richard un visage fermé et tendu. Tout à coup elle perdit l'équilibre et s'agrippa à un arbuste pour ne pas tomber. Pour Richard, le bruissement des brindilles avait la même résonance que le tonnerre. Que se passerait-il si son oncle Sigmund et son père les découvraient tous les trois, en train de jouer les espions? Richard donna un coup de coude à Otto.

— Partons d'ici, murmura-t-il.

Otto secoua la tête. Ils continuèrent à regarder les deux hommes. Il n'y avait pas autre chose à faire. Le père était agenouillé par terre, à côté du ruisseau. Oncle Sigmund posa sa main sur son épaule.

— T'es-tu repenti de tous tes péchés? As-tu décidé d'y renoncer?

— Oui.

— Veux-tu être baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés et le don du Saint-Esprit?

— Oui, je le veux! répondit le père d'une voix ferme.

Et dans ces bois verts et paisibles, Oncle Sigmund baptisa son frère. Il posa une main sur la tête de Thor Janssen, dans l'autre il serra ses mains jointes, puis il dit doucement:

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et du

Saint-Esprit.

Puis il ajouta d'une voix claire: «Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie.»

Le cœur de Richard tressaillit d'une joie étrange, vive; il sentit en lui une présence vivante qu'il n'avait jamais connue auparavant. Etre anabaptiste, est-ce que c'était comme cela?

Les deux hommes se tenaient à genoux et louaient Dieu avec allégresse. Richard ne pouvait rester ici plus longtemps; il s'éloigna. Otto et Trudi suivirent en silence. A la lisière du bois, Richard s'arrêta et les regarda.

— Voilà ce que font les anabaptistes.

— C'était un baptême merveilleux, s'exclama Trudi. Dans le bois tout semble être tellement proche de Dieu. N'avez-vous pas aussi ressenti la même chose?

Otto fit un signe de tête affirmatif.

— Si. Mais j'ai été très surpris. Je ne m'attendais pas du tout à voir un baptême, et encore moins de la part de moi-même, dit Otto.

— Otto, est-ce que tu aurais le courage de te faire baptiser une deuxième fois? demanda Trudi.

— Certainement. Et pourquoi pas? Un de ces jours, il se pourrait que je surprenne tout le monde, y compris moi-même.

Sa voix se perdit. Ses paroles excitèrent la curiosité de Richard.

— Tu..., tu veux dire que tu te ferais baptiser?

— A condition que je sois vraiment sûr, dit Otto.

— Sûr de quoi? demanda Trudi.

— Il me faudrait savoir avec certitude si c'est l'

prit de Dieu ou le diable qui me pousse à le faire. C'est ce que nous répétait sans cesse notre prêtre quand il parlait contre les anabaptistes.

Trudi voulait en savoir davantage.

— Comment pourrais-tu le dire?

— Je n'en sais rien.

— Et toi, Richard? demanda Trudi.

Richard se reposa la question, silencieusement. Comment pouvait-on savoir? Mais une chose était sûre: il fallait beaucoup de courage pour être anabaptiste. Puis il laissa échapper:

— Je serai baptisé en même temps qu'Otto.

Otto pencha sa tête de côté.

— Ce n'est pas aussi simple. Il faut d'abord bien réfléchir. Tout le monde déteste les anabaptistes et la lapidation n'est pas la pire des choses qui puisse leur arriver.

De retour à la maison, Richard était sous tension; c'était comme si un bandeau invisible lui serrait la tête. Ni lui, ni Otto ne parlaient plus qu'il ne fallait. Ni son père, ni son Oncle Sigmund ne soufflèrent mot de l'après-midi passé dans les bois. A certains moments Richard avait l'impression d'avoir rêvé toute la scène. Cette nuit-là, couché dans son lit, il s'interrogeait.

— Quand le comité découvrira-t-il toute la vérité? Que va-t-il leur arriver? Quand? Quand?

Ces mots bourdonnaient à ses oreilles.

Le jour où les labours de printemps commencèrent, Otto insista pour y participer.

— Tout le monde sera tellement occupé que personne ne fera attention à moi, plaida-t-il. A part ça, il te faudra de l'aide, Oncle Thor.

Le père hésita d'abord, puis il finit par accepter; mais il ne voulait pas qu'Oncle Sigmund vienne.

— Tu ferais mieux de rester à la maison et de vailler ton bois. Il montrait du doigt le berceau qu'Oncle Sigmund fabriquait. Nous ne voulons pas prendre de risques.

Tout comme la moisson, les labours de printemps étaient un événement paroissial. Les gens échangeaient des vœux, se souhaitant de bonnes récoltes et une herbe nourrissante pour les bœufs décharnés, amaigris par l'hiver. On évitait soigneusement les bois du Prince-Evêque et ses terrains avoisinants. Personne ne s'y aventurait, que l'herbe clairsemée y parût cependant épaisse que sur les pâturages de la communauté.

L'air printanier était vif et piquant, et Richard surexcité. Avec Otto, il courait le long des sillons qui délimitaient des bandes de terrain appartenant aux différentes familles.

D'habitude, le premier jour des labours, tout le monde bavardait et riait, mais cette année les gens étaient très prudents.

— Vous êtes au courant? demanda quelqu'un à Monsieur Janssen. Et sans attendre de réponse, le laboureur enchaîna:

— Le Prince-Evêque engage davantage de soldats.

Richard ne comprenait pas pourquoi le laboureur brûlait de donner des explications.

— Je crois savoir qu'une fois de plus, les anabaptistes font preuve d'indiscipline.

Il se mit à rire d'une manière espiègle.

— Les anabaptistes sont de bons travailleurs. En ce qui concerne l'aspect-là devrait convenir au côté «Prince» de notre Prince-Evêque. Mais, puisque le Prince est aussi le même temps l'Evêque, il y a problème.

Le laboureur réprima son rire et expliqua sa plaisanterie en détail:

— Le Prince dit aux anabaptistes: «Payez-moi le fermage et donnez-moi la dîme de vos récoltes»; et l'Evêque leur dit: «Non, vous ne pouvez pas cultiver ces terres: Allez-vous en! Vous êtes des hérétiques.»

Le laboureur riait aux larmes.

— Et le Prince-Evêque est un seul et même homme.

Sous le soleil printanier, les champs retentissaient de crix joyeux, de rires et de conversations. Les femmes et les jeunes filles préparaient les rudimentaires tables à tréteaux pour le repas de la communauté. Les hommes arrivèrent en groupes, les visages empourprés, s'essuyant le front de leurs gants de labour. Ils discutaient, se donnaient des tapes dans le dos et se lançaient des plaisanteries. «Hans, que voici, se prenait pour un bœuf,» s'écria l'un des laboureurs. «Il était tellement emballé qu'il tirait la charrue lui-même! Il croyait que les bœufs étaient attelés, mais ce n'était pas le cas. Il a eu le temps de labourer un demi-mètre avant de s'apercevoir que les bœufs étaient encore sous un arbre!» Ce fut un éclat de rire général.

— Alors comme ça, Hans est un bœuf! Les gens le taquinaient.

— Et bien, je voulais en terminer avec ce champ pour pouvoir passer au mien.

Hans rougit et enfouit ses doigts dans l'étoffe grossière de son col.

Pendant plusieurs jours, les hommes s'aidaient les uns les autres à labourer les différents champs. Certains d'entre eux attelaient leurs maigres bœufs deux par deux et labouraient d'abord le champ de l'un, puis celui de l'autre.

Enfin, ce fut le tour du père de Richard.

Aujourd'hui il allait avoir les bœufs et l'aide de ses voisins. Un homme s'approcha de lui en toussoyant d'un air embarrassé.

— J'aimerais bien vous aider aujourd'hui, Monsieur Janssen, mais ma femme est très malade. Je dois m'occuper des enfants jusqu'à ce qu'elle soit sur pied.

— Ne vous en faites pas, répondit Monsieur Janssen. Il y a assez de monde pour aider.

Un autre homme vint se couler auprès de lui. Il fixait le sol et se grattait la jambe du bout de son pied.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il, mais je suis tombé de Fritz, mon second cheval et c'est comme si j'avais un nœud dans le dos. Je regrette de ne pas pouvoir vous aider.

M. Janssen avait l'air un peu intrigué.

— Mais certainement; je comprends très bien. Prenez bien soin de votre dos!

Fallait-il considérer ces faits comme un avertissement? Richard ne pouvait s'empêcher de se poser la question. Un troisième homme s'approcha.

— J'ai des problèmes avec mes oies, je pense que les doivent être ensorcelées, et à moins de vous les perdre toutes, il faut que j'aie m'en occuper. De nos jours un homme pauvre ne peut pas prendre de tels risques. Alors, mon bon frère Janssen, si vous voulez bien m'excuser, je rentrerai chez moi.

— Pourquoi, pourquoi... commença à balbutier M. Janssen. Y a-t-il une autre raison? Vous pouvez me parler franchement?

Richard se rapprocha un peu. Cet homme savait-il quelque chose?

Le laboureur jeta un regard en arrière.

— Non, non! Les choses sont telles que je les ai

tes. Ces temps-ci, on n'est jamais assez prudent. Vous êtes bien gentil de m'excuser.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous, père? demanda Richard.

Son père jeta un long regard sur son champ.

— Je ne sais pas, et pourtant, il n'y a qu'une réponse possible. Quelqu'un a découvert que nous cachons des anabaptistes, et maintenant, ils ont tous peur de la réaction de l'Eglise.

Il tira son grand chapeau brun sur ses yeux et tripota la charrue.

— C'est exactement comme à Münster, soupira Otto. Des gens, que nous pensions être des amis, ne nous ont plus adressé la parole. Tous ont peur des anabaptistes; il n'y a pas que les catholiques, même les protestants.

— Je crois qu'Oncle Sigmund et Tante Frieda sont très courageux d'avoir une telle foi, dit Richard.

Son père parut surpris, mais content.

— Aimerais-tu devenir un frère?

Richard répondit tout à fait honnêtement.

— Il faudrait que je sois plus courageux que maintenant.

— Et toi, Otto?

— Je n'en suis pas sûr. Il donna un coup de pied dans une motte de terre. Je n'aimerais pas être continuellement pourchassé, mais je dois admettre qu'il faut pas mal de courage pour se joindre aux anabaptistes.

Monsieur Janssen caressa ses maigres bœufs.

— Bien, les garçons, puisqu'il n'y a personne pour nous aider, il faut que nous labourions notre champ nous-mêmes. Je suis bien content maintenant de ce que le Prince-Evêque ne m'ait pas vendu un autre bout de terrain.

Richard venait d'apercevoir deux hommes discutaient à quelque distance de là.

— Regarde, papa, quelqu'un vient pour t'aider, dit Richard.

Son père leva les yeux.

— Tiens, c'est l'inspecteur du Prince-Evêque, voilà Monsieur Schwartz.

— Oh, père, que va-t-il se passer?

Après un geste impatient à l'égard de Schwartz, l'inspecteur se mit à marcher en direction de M. Janssen. M. Schwartz le suivit. Ils avançaient en trébuchant le long des sillons fraîchement creusés. Il fallait qu'ils s'arrêtent à chaque pas pour enlever les mottes de terre humide qui collaient à leurs chaussures.

— Monsieur Janssen? demanda l'inspecteur hâlé d'haleine.

Sans laisser le temps de répondre, M. Schwartz se jeta en avant.

— Que lui voulez-vous? demanda-t-il.

— J'ai des questions à lui poser.

— Et vous, qui êtes-vous? demanda l'inspecteur.

— Hugo Schwartz.

— Ah! Ah! L'inspecteur se tourna vers lui. Je vous cherchais.

— Moi? Pourquoi? M. Schwartz s'agitait.

— Savez-vous qui je suis?

— Non.

— Je suis l'inspecteur du Prince-Evêque.

— Veuillez transmettre à son Excellence que nous efforçons de servir au mieux les intérêts de l'Eglise, dit M. Schwartz d'une voix tremblante.

L'inspecteur porta deux doigts à sa bouche et siffla. Aussitôt, quatre soldats en justaucorps rouges, coiffés de casques pointus et armés de long

piques sortirent en courant d'un bouquet d'arbres qui bordait le champ. Eux aussi traversèrent les sillons et durent s'arrêter pour secouer la terre qui collait à leurs bottes. Ils arrivèrent enfin, à bout de souffle.

L'inspecteur s'adressa à M. Schwartz d'un ton glacial.

— J'aimerais vous dire que le Prince-Evêque se passe des services de groupes non-officiels qui prétendent débarrasser la paroisse des fermiers importuns.

Hugo Schwartz avala plusieurs fois sa salive. Son visage se crispa.

— Mais nous travaillons pour le bien de l'Eglise.

— En ce qui vous concerne, l'Eglise, c'est le Prince-Evêque. Si vous persistez dans vos activités, vous serez proscrit.

Se voir ainsi soutenu ouvertement était une chose si inattendue que Richard se mit à sourire. Hugo Schwartz fronça les sourcils d'un air menaçant et les poings serrés, il s'éloigna à grands pas.

— Vous êtes bien Monsieur Janssen? continua l'inspecteur, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

— Oui.

— Le Prince-Evêque m'a dit que vous avez l'intention de lui acheter du terrain.

Le père hésitait. Richard en devinait la raison. Acheter du terrain, maintenant?

— Oui. Je lui ai présenté ma requête il y a bien des mois.

— Le Prince-Evêque vous accorde ce privilège, et selon l'usage, vous pourrez acheter tout ce que vous labourerez demain.

L'inspecteur s'en alla.

— Richard, consterné, s'exclama: «Mais n'auras que deux bœufs demain!»

Le lendemain, le père ne put labourer qu'un toyable morceau. Quand l'inspecteur revint, son expression avait changé; il semblait maintenant menaçant et hostile. Que s'était-il passé en ce temps? Richard s'interrogeait. Était-il en colère parce que son père n'avait pas pu labourer davantage ou y avait-il une autre raison? Une peur nouvelle rongait Richard.

L'inspecteur vint à la maison, attendit qu'on lui remit l'argent et après l'avoir recompté à deux reprises, il le fourra dans une bourse attachée à sa taille. Puis il prit un rouleau de papier.

— Le Prince-Evêque s'inquiète au sujet de ceux qui ont fréquenté, aidé ou réconforté les membres de la secte clandestine des anabaptistes.

— Mais ce sont des travailleurs acharnés. Ils ne se battent pas entre eux et payent fidèlement leur loyer, dit le père.

— C'est bien vrai, mais en tant qu'Evêque de cette paroisse, le Prince dirige la vie spirituelle de ce troupeau. Si l'un des membres de la paroisse cueillait par exemple un enfant non baptisé, cela pourrait lui en cuire.

L'inspecteur tendit le rouleau à Monsieur Janssen et quitta la maison après un dernier avertissement.

— Le Prince-Evêque est bien déterminé à ne pas tolérer les anabaptistes et leurs croyances pécheuses, ou ceux qui sont de connivence avec eux.

M. Janssen ne répondit pas.

Après le départ de l'inspecteur, il décacheta le rouleau.

— Que dit-il, père? demanda Richard.



Le Prince-Evêque s'inquiète au sujet de tous ceux qui ont fréquenté, aidé ou réconforté des membres de la secte clandestine des anabaptistes.

Il le déroula et commença la lecture. Soudain il tressaillit et son visage blêmit. Il posa le rouleau, cacha la tête dans ses mains. La mère se précipita à son côté.

— Qu'y a-t-il Thor? Es-tu malade?

— Ce n'est rien.

Il repoussa le rouleau et n'en parla plus. Le chard se détourna. Un secret de plus. Ils étaient trop nombreux déjà.

LE GOUT DE L'EXIL

Pendant plusieurs semaines, Richard se fit du souci au sujet du rouleau, mais il n'en parla pas. De temps à autre, M^{me} Walther venait rendre visite à la famille Janssen. Elle paraissait subjuguée et même, lors de ses visites, alors qu'elle avait vu Oncle Sigmund qui taillait son bois, elle avait accepté l'explication de M^{me} Janssen concernant de la parenté en visite.

M. Reinecke, l'assistant du prêtre, un homme grand et légèrement voûté, avait annoncé qu'il reprendrait l'école pour les garçons de la paroisse. Otto réussit à convaincre ses parents de le laisser suivre les cours avec Richard.

— J'espère que M. Reinecke sera aussi bien que le prêtre qui nous enseignait avant. Il n'était pas le moins du monde sévère, dit Richard.

Les deux garçons se dirigeaient vers l'église de Saint-Maurice. Otto sourit.

— Tu veux dire qu'il ne vous battait pas tous les jours?

— Il ne battait jamais personne, mais ce n'est pas pour cette raison que je l'aimais bien. Avec lui, tout paraissait intéressant, même le latin.

Otto fit semblant de gémir d'horreur.

— Ce n'est pas comme avec mon maître à Münster. Il avait l'habitude de nous faire faire des exercices à haute voix pendant des heures et des heures. J'étais parfois tellement enrôlé que je ne pouvais plus rien dire; mes paroles se limitaient à des croassements!

Quelques instants plus tard, Richard monta dans des appartements construits tout près de l'église Saint-Maurice.

— C'est là que nous allons.

Il frappa à une porte qui se trouvait juste à côté de l'entrée. Une petite femme ridée sortit vivement en s'essuyant les mains à son tablier blanc. Elle invita les garçons à aller jusqu'au fond du couloir. Dix ou douze garçons se trouvaient assis par terre dans la salle de classe dénudée. Richard et Otto glissèrent auprès d'eux.

Un peu plus tard, quand la porte de la salle de classe s'ouvrit, ils se levèrent tous d'un bond. M. Reinecke, grand, les joues creusées, escalada les petites marches qui conduisaient jusqu'au lutrin dans un coin de la pièce. Puis il s'éclaircit la voix et prononça plusieurs mots en latin.

— Répétez après moi ! ordonna-t-il.

Les garçons reprirent en chœur.

La gouvernante vint alors à la porte et appela M. Reinecke d'un geste de la main. Il avala plusieurs fois sa salive et quitta la pièce. Quand il revint, son visage était d'un blanc terreux. Il ajusta son tunique d'enseignant, enfonça sa casquette et se mit à manier les livres d'une façon très maladroite. Qu'est-ce qui avait bien pu bouleverser M. Reinecke ? Une fois encore, le maître répéta le mot en latin et les garçons répondirent. Tout à coup, quelqu'un ouvrit tout grand la porte. C'était M. Schwartz, le visage empourpré et gonflé de colère ; il brandissait son poing vers M. Reinecke.

— Sortez immédiatement !

Le maître dit d'une voix tremblante :

— La classe est en congé. Rentrez chez vous par le détour. Que personne ne parle de ce qu'il a vu.

entendu, sous peine de recevoir vingt-cinq coups de fouet.

Il sortit en chancelant. La tête de Richard tournait. De quoi pouvait-on discuter? L'un des autres garçons se retourna et fit le signe de la croix. Maintenant Richard commençait à comprendre. Seuls les garçons les plus audacieux faisaient ce signe quand ils voulaient imiter la terrifiante cérémonie qui consistait à exclure quelqu'un de l'Eglise, l'excommunication.

— Si Monsieur Reinecke va se faire excommunier, j'espère pouvoir assister à la cérémonie, murmura l'un des garçons.

Richard et Otto quittèrent la pièce avec les autres garçons. La voix âpre et courroucée de M. Schwartz leur parvenait d'une pièce attenante. M. Reinecke lui répondait d'une voix grêle. Une porte claqua et ils n'entendirent plus rien.

L'école était finie. Richard n'avait pas le courage de chercher à savoir pourquoi. Avec Otto, il passait son temps à emmener le bétail de la paroisse au pâturage communal.

Les semaines passaient. Un matin, ils croisèrent Trudi.

— Venez à l'église avec moi, leur dit-elle. Elle triturait nerveusement sa courte pélerine.

— Aujourd'hui? Elle n'est pas ouverte.

— Si. Il y a un office spécial. Monsieur Reinecke, ainsi qu'un autre homme, vont être excommuniés. Mon père veut que j'y aille.

Elle frissonna. «Il dit que ça me servira de leçon; de toute façon, j'ai envie de voir à quoi ressemble une excommunication.»

Richard se sentait très intéressé et en même temps honteux. Il avait une occasion de voir com-

ment un homme allait être excommunié. Mais pourquoi fallait-il que ce soit ce pauvre M. Necke?

— Vas-y, Richard, dit Otto. Il vaut mieux nous ne soyons pas vus ensemble. Je reste avec le bétail.

Trudy acquiesça.

— Oui, c'est plus sûr. On parle beaucoup des anabaptistes ces derniers temps. Elle rejeta la tête en arrière et contempla le champ.

— Oh, pourquoi les gens ne peuvent-ils pas croire à ce qu'ils veulent? La manière dont parle mon père me rend malade. Ça me donne envie d'aller voir les anabaptistes du monde entier.

— Trudi, tu as des pensées bien étranges. Allez-y!

La cour de l'église était bondée. Richard ne se souvenait pas d'avoir vu autant de gens de sa vie. Il y avait ceux qui n'étaient pas venus à l'église depuis des mois pour des raisons de santé et qui s'appuyaient sur leurs cannes ou s'appuyaient sur d'autres personnes, dans une attitude impatiente. Il y avait de jeunes mères berçant les bébés pour calmer les pleurs, il y avait les hommes qui discutaient en inclinant ou secouant leurs têtes.

— Y a-t-il quelque part de meilleurs citoyens qu'eux? demanda le meunier.

— Ils rapportent beaucoup de fonds au Trésor mais n'en récupèrent jamais un sou. Ils ne mettent pas le feu aux propriétés. Ils ne portent pas les armes mais soignent les blessés pendant les guerres. Prince-Evêque.

— Ce sont des hérétiques, il faut les punir; répondez-m'en quelque chose.

Deux hommes ouvrirent les portes de l'église.

La foule y pénétra à flots. L'église de Saint-Maurice regorgeait de monde. Des familles entières, depuis le grand-père jusqu'au tout petit, s'engouffraient dans les bancs. Jeunes et vieux, malades et boiteux, tous fixaient d'un regard brillant la porte près de la chaire.

Richard vit sa mère; elle était assise à l'avant et regardait droit devant elle. Avec Trudi, il s'installa quelque part au milieu de l'église. Autour de lui, les gens chuchotaient.

— On dit qu'il a abjuré de tout son cœur.

— Oui, et qui ne le ferait pas sous la contrainte du fouet?

— Chut! Pas si fort. C'est vrai que le fouet est très persuasif.

Un bruissement léger s'élevait de l'assemblée. Des enfants impressionnés et silencieux, assis sur le bord des bancs de bois s'efforçaient de voir et pointaient le doigt vers la porte.

Tout à coup, un bruit se fit entendre à la porte, près de l'autel. L'église devint instantanément silencieuse. Un prêtre entra en chantant d'une voix grave. Les pans de sa robe flottaient au rythme de son pas. Puis vint l'évêque. Des assistants qui portaient des cierges allumés suivaient le prêtre et murmuraient les réponses. Le chant onctueux du prêtre glissait sur l'assistance. Lorsque l'évêque monta en chaire, le prêtre éleva la voix et termina son chant sur une note triomphante. Puis il se tourna légèrement et attendit. Richard sentit le sang battre dans sa tête; il craignait une chose horrible et inconnue. Il entendit un bruit traînant et un grincement de chaînes sur les dalles du sol. M. Reinecke se tenait à la porte, la tête baissée, un rouleau de papier dans la main droite. Sa longue

tunique pendait de ses épaules tombantes.

Le prêtre donna un signal et M. Reinecke faissa. Deux gardes le tirèrent dans l'église placèrent au pied de la chaire.

Sur un signe du prêtre, il ouvrit le rouleau mit à lire: «Librement et par ma propre volonte par obéissance aux commandements de Dieu je me rétracte et abjure mes idées hérétiques concernant le baptême.»

Sa voix se troubla à plusieurs reprises, frémissante. Il s'arrêta, vacillant comme un roseau dans le vent. Ses talons cognèrent sur les dalles quand les gardes le traînèrent hors de l'église. Un soupçon de déception s'éleva dans l'assemblée, comme si les gens avaient été frustrés d'un spectacle. Un spasme de dégoût secoua Richard, mais en même temps il éprouva un sentiment de pitié pour cet homme qui n'avait pas eu le courage de rester attaché à sa croyance anabaptiste. Et pourtant si lui, Richard, avait été à sa place, aurait-il eu le courage de renoncer à sa foi pour plaire à Dieu? N'aurait-il pas voulu être un moine pour Christ comme les anabaptistes?

Avant d'avoir eu le temps de répondre, il vit devant lui un autre homme, dans l'encadrement de la porte. C'était son père! Maintenant, Richard comprenait le sens du mystérieux rouleau: c'était la sommation de comparaître pour l'excommunication. Mais son père se rétractera-t-il aussi? Non, il n'y avait rien de tel. Il fallait pas. Il fallait qu'il tienne ferme dans sa nouvelle foi. Richard se leva un peu, sentant qu'il pourrait être à côté de son père, il pourrait l'aider, mais les gens derrière lui le firent aussitôt assis. Un silence complet régnait dans l'église. Pas un seul bébé ne pleurait. Pour la première fois de sa vie, Richard adressa à Dieu une prière personnelle. «Mon Dieu, donne à mon père le courage de ne pas se rétracter.»

renier sa foi.»

Son père ouvrit le rouleau. «Mon Dieu, ne permets pas qu'il se rétracte.»

Les dents serrées, Richard continuait à prier. «Toi, tu peux l'aider. Il veut faire ta volonté.» Son bras lui faisait mal. C'est à ce moment-là qu'il réalisa que c'était Trudi qui lui serrait le bras de toutes ses forces. Il ferma les yeux et dans un dernier appel désespéré à Dieu, il le supplia de donner à son père la force dont il avait besoin. Son être tout entier s'élançait vers Dieu comme une flèche vivante.

Son père commença à lire. Alors la main invisible de Dieu le saisit. La tête rejetée en arrière, il s'écria: «Je ne me rétracte pas. Le baptême des enfants n'est pas de Dieu. Il faut que les hommes soient baptisés sur la confession de leur foi en Christ.»

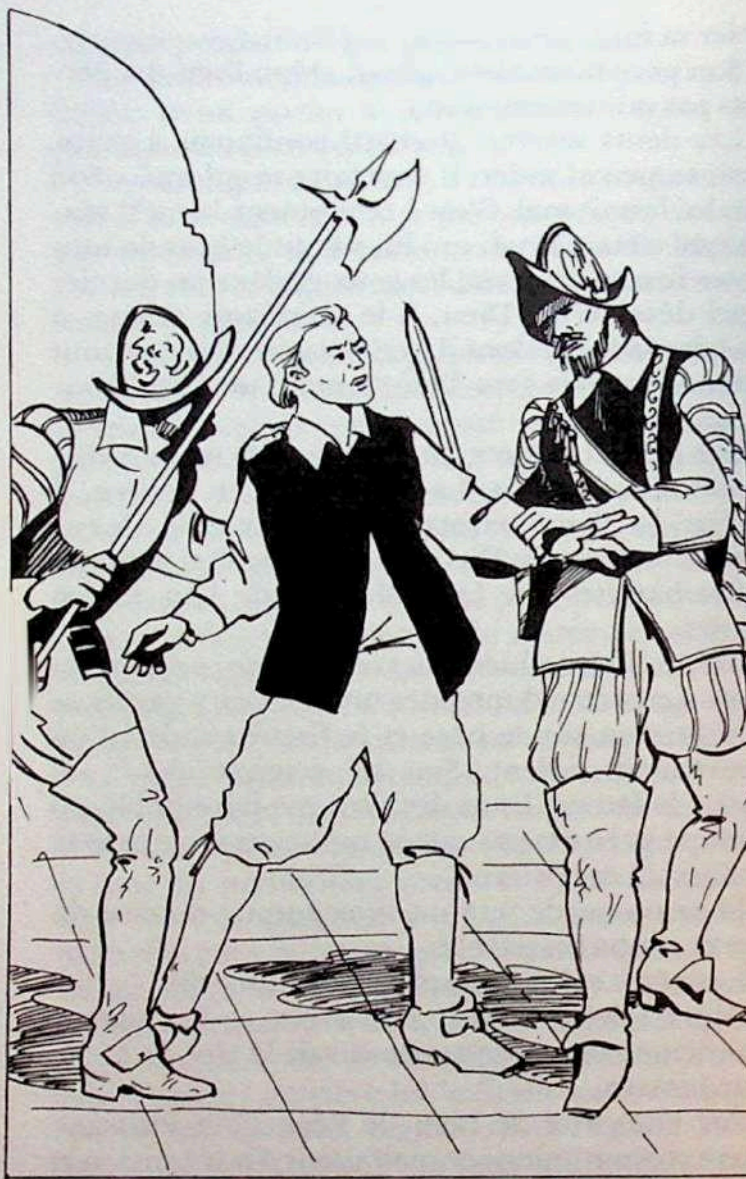
Toute l'assemblée sursauta et se projeta en avant. Le prêtre donna des ordres. Deux gardes se précipitèrent sur le père et le firent reculer d'un mouvement violent. Son cri retentit alors: «Si l'épée, le feu ou l'eau devaient me faire faiblir, ô Dieu, ne permets pas que je quitte cette vie sans la foi. C'est là ma prière...»

Mais un garde jeta un bras autour du cou du père et coupa ses paroles.

Le prêtre et l'évêque parlaient à mi-voix.

Alors l'évêque saisit une croix et la balançait comme une épée nue au-dessus de la tête de Monsieur Janssen.

— Par l'autorité de Dieu, le Père Tout-Puissant, nous excommunions ce malfaiteur Thor Janssen et le livrons au diable. Qu'il soit maudit dans les villes et les campagnes, sur les grandes routes et les sen-



Deux gardes se précipitèrent sur le père.

tiers, dans les maisons et au dehors, en quelque lieu qu'il soit, debout, assis, couché, se levant, marchant, courant, éveillé, endormi, mangeant, buvant et quoi qu'il fasse. Nous le privons de tous les bienfaits de l'Eglise et de sa lumière; nous le livrons au diable et consomons son âme dans les souffrances du feu de l'enfer.

Frissonnant et bouleversé, Richard luttait contre une terreur qui le faisait suffoquer.

L'évêque baissa la croix et saisissant un cierge sur l'autel, il cria :

— De même que ce cierge est privé de sa lumière, qu'ainsi Thor Janssen soit privé de son âme en enfer.

Il jeta violemment le cierge sur les dalles. Ses assistants firent de même. Et aussitôt, les cloches se mirent à retentir. L'évêque continua d'un ton implacable :

— Vous ne viendrez plus jamais à l'église. Aucun chrétien ne pourra vous fréquenter.

Puis levant ses bras, il dit :

— Que personne ne lui adresse la parole. Et comme cette lumière, éteinte en présence de toute l'assistance, que la lumière de sa vie s'éteigne devant la face de Celui qui vit éternellement.

Les gardes se mirent à pousser M. Janssen pour le faire sortir de l'église. Les gens se serraient contre les murs. Des femmes retenaient leurs jupes, comme si un contact avec le condamné eût pu les empoisonner.

Richard se leva d'un bond et suivit son père dans l'étroit passage qui s'était formé entre les gens. Quelqu'un lui emboîta le pas. C'était sa mère. Comme un vent brûlant, un souffle de haine et de peur s'élevait des rangs.

Dans la cour de l'église, son père s'arrêta. Richard et sa mère le rejoignirent. Pendant ce temps la foule sortait de l'église et s'éparpillait sur les côtés. Trudi se tenait tout près, le regard désolé. Quelqu'un siffla le père. Une femme cracha devant lui. La plupart des gens se dispersèrent, mais quelques personnes restèrent dans la cour; elles auraient voulu les secourir, mais la peur les paralysait. Sans parler, les Janssen prirent le chemin de la maison.

Dans la cour de leur ferme se tenaient plusieurs soldats, armés de piques. Le père accéléra le pas.

— Que faites-vous ici dans ma propriété?

— Nous avons reçu l'ordre de ne laisser entrer personne, lui répondit un soldat sur un ton pincé.

— Mais, je suis chez moi. Je suis Thor Janssen. J'habite ici depuis des années.

— Je suis désolé. Vous n'êtes plus chez vous. Votre maison a été confisquée.

— Par qui?

— Par le Prince-Evêque.

Richard sentit sa poitrine se nouer de chagrin et de colère et de révolte. Les mains jointes, sa mère regardait les soldats.

— Mais où irons-nous? dit-elle.

— Ce n'est pas notre affaire.

— Pouvons-nous prendre nos vêtements?

— Vous ne pouvez pas entrer.

— Mais c'est une folie, ce n'est pas juste.

Le père fit un pas vers la maison. Aussitôt les hommes casqués levèrent leurs longues piques.

— Nous avons reçu l'ordre de tuer quiconque essaierait d'entrer. Maintenant, allez-vous en!, dit le chef.

Sa mère avait baissé la tête. Richard se précipita.

auprès d'elle. Il était conscient de la réalité, triste et amère. Les Janssen n'avaient plus ni église, ni foyer. Était-ce là ce que Dieu voulait quand il mettait les hommes à l'épreuve, leur demandant de tout abandonner pour le suivre?

Richard détourna son regard des visages angoissés de ses parents. Était-ce lui le responsable? N'est-ce pas lui qui avait accueilli Otto, tout en le sachant anabaptiste? C'était trop tard maintenant.

La décision qu'il avait prise il y a plusieurs semaines, avait fait de sa famille des proscrits, des exilés.

LE MESSAGER

Les soldats du Prince-Evêque faisaient les cent pas devant la ferme des Janssen. Dans la maison tout était silencieux. Oncle Sigmund, Tante Frieda et les garçons avaient-ils été expulsés? Où pourraient-ils aller maintenant? A part les habits qu'ils portaient, ils n'avaient plus rien. Les deux familles étaient entièrement dépouillées.

Comme un écho des pensées de Richard, son père dit: «Nous n'avons plus ni église, ni maison. Plus rien. Maintenant, nous sommes entièrement dans la main de Dieu.»

Ce qu'il ajouta surprit Richard. «Mais je ressens une paix étrange. Pour la première fois de ma vie j'ai le sentiment d'obéir à un commandement de Dieu.»

Sa mère acquiesça.

— Mais qu'allons-nous faire à présent?

Richard était désorienté. Pourtant, il lui fallait admettre en lui une étrange agitation, une détermination et une confiance nouvelle en Dieu. N'allait-Il pas à coup sûr leur montrer le chemin?

Un cri retentissant les fit tous sursauter. Schwartz accourait, le visage empourpré et bouillonnant. Il menaçait le père du poing.

— C'est vous qu'il faut blâmer, vous et votre fils M. Schwartz suffoquait presque de fureur.

— Pourquoi? demanda M. Janssen d'une voix calme et lasse.

— Le Prince-Evêque a saisi ma maison et mes terres. Il croit que je suis l'un de ces maudits anabaptistes.

tistes. Je vous déteste de tout mon cœur ; vous les anabaptistes ; un jour Dieu me justifiera.

— J'en suis sûr, ' répondit M. Janssen d'une voix douce.

M. Schwartz était furibond.

— C'est parce que vous avez toléré les anabaptistes que tout a commencé, vous avez hébergé des fugitifs. Oui, je suis au courant. Madame Walther m'a tout dit. Et maintenant le Prince-Evêque me prend pour un traître bien que je vous aie dénoncé à son surveillant.

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

«Voilà pourquoi mon père a reçu le rouleau pour l'excommunication», pensa Richard.

— Vous me paierez mes pertes, cela vous coûtera cher. J'y veillerai.

Comme il parlait, deux hommes à cheval s'approchèrent au galop. Richard reconnut l'inspecteur du Prince-Evêque. L'autre homme était armé jusqu'aux dents. Il avait de larges éperons, des protections pour les bras, des gants brodés et un casque surmonté d'un panache aux plumes pourpres et blanches. Du cuir travaillé avec soin couvrait la tête de son cheval et son museau.

M. Schwartz eut un hoquet de surprise.

— C'est le Prince-Evêque !

— Qui est cet homme, demanda le Prince-Evêque à son inspecteur.

— Votre Excellence, il s'agit de Monsieur Schwartz dont je vous ai parlé. Vous possédez maintenant sa maison et ses terres.

— Ah oui. C'est bien fait pour lui.

M. Schwartz eut un mouvement de recul.

— Mais, votre Honneur, je n'ai rien fait. Je suis innocent.

— Il dit qu'il est innocent, répéta l'inspecteur.

— Innocent de quoi? demanda le Prince-Evêque avec une indifférence amusée.

M. Schwartz s'adressa directement au Prince-Evêque.

— Je ne suis pas un anabaptiste.

L'inspecteur l'effleura de son fouet.

— Adressez-vous à moi. Je transmettrai le message, dit-il.

— Je ne suis pas un anabaptiste, mais un soldat loyal, humble...

Le Prince-Evêque leva sa main gantée.

— Dites-lui que vous écouterez ses plaintes. Puis regarda les Janssen. Qui sont ces gens sur la route?

— C'est M. Janssen et sa famille.

L'inspecteur parlait comme si les Janssen n'étaient pas là.

— Il a été excommunié ce matin pour avoir hébergé des anabaptistes.

— Mais lui-même n'est-il pas un anabaptiste?

— Non, votre Excellence.

Ils ne savaient rien du baptême du père. L'angoisse poignait dans le cœur de Richard. Si son père avait fait cela, peut-être que le Prince-Evêque leur aurait brulé la maison. Mais son père parlait déjà.

— Dites au Prince-Evêque que je suis un anabaptiste.

Après un silence atterrant, le Prince-Evêque se pencha en avant et s'adressa directement au père.

— Est-ce que vous réalisez ce que vous venez de dire?

— Oui, répondit-il. J'ai perdu tous mes biens matériels à cause de mes convictions. Voulez-vous aussi me prendre la vie?

Le Prince-Evêque ne répondit pas. Il se tou

vers l'inspecteur.

— N'ai-je pas vendu du terrain à cet homme?

— Si, votre Excellence.

— Je me souviens. Vous lui aviez remis la sommation à comparaître pour l'excommunication au lieu de l'acte de vente?

— C'est exact, répondit l'inspecteur.

— Je m'étais posé des questions concernant ma décision. Je m'aperçois maintenant qu'elle était bonne. Il faut que ces gens apprennent à ne pas défier l'Eglise. Vendez ce terrain à quelqu'un d'autre, à ce Monsieur Schwartz par exemple, si vous trouvez qu'il est innocent.

Un éclat de triomphe illumina le visage de M. Schwartz, puis sa figure s'allongea.

— Je suis innocent, mais je n'ai pas d'argent.

Le Prince-Evêque haussa les épaules et fit pivoter son cheval. Puis il s'éloigna avec l'inspecteur. M. Schwartz s'en alla lui aussi. Les Janssen se retrouvèrent seuls. Un petit garçon accourut vers eux.

— Le «Pôtre» arrive! Le «Pôtre» arrive.

— Le quoi? Richard reconnut le fils du meunier.

— «Le Pôtre!» Le petit garçon frappait du pied d'un air contrarié. Vous ne savez pas ce qu'est un «Pôtre»?

— Oh, tu veux dire un apôtre?

— C'est bien ce que j'ai dit.

Richard baissa les yeux sur le regard bleu et étincelant de l'enfant.

— Où est-il? demanda-t-il. Il fournissait un timide effort pour jouer le jeu.

Le garçon agitait la main.

— Là-bas, au bas de la route. Il porte un long vêtement et une longue barbe jusque'ici. Il montrait ses

genoux. Et il a un bâton recourbé grand co
ça! Il se dressait sur la pointe des pieds, trépig
presque, tellement il se sentait important.

— Comment sais-tu que cet homme est un ap

— C'est mon père qui me l'a dit.

— Où va-t-il?

Le petit garçon parut incertain. Du bout d
pied, il creusait le sol.

— Je ne sais pas, admit-il. Puis il plaqua la
sur sa bouche. «Je ne devais rien dire.» Il par
courant et cria par-dessus l'épaule: «Ne dites r
personne!»

Quelques minutes plus tard, un homme g
et portant une longue barbe montait pénible
la route. A chaque pas, il plantait son bâton
une fermeté quelque peu impressionnante. Il
aimablement d'un signe de tête, puis il lev
yeux.

— Vous avez de graves problèmes, n'est-ce pa

L'expression accablée du père était une rép
suffisante.

— Mais comment le savez-vous?

— J'ai fréquenté beaucoup de gens en diffic
dit-il. Peut-être puis-je vous rendre service, p
puissance de Dieu. Que s'est-il passé?

— J'ai été excommunié et le Prince-Evêque a
fisqué ma maison et mes terres.

— Qu'avez-vous fait pour contrarier l'Eglise
voyageur s'était appuyé sur son bâton et fixa
Janssen d'un regard perçant et très intéressé.

— Je ne crois pas au baptême des enfants, c
père.

Le voyageur sourit et inclina la tête.

— Je pensais bien qu'il s'agissait d'une raison
genre. Comment êtes-vous parvenu à cette co

tion?

Richard respira plus vite. Enfin, il allait pouvoir entendre l'histoire de son père.

— C'est grâce à mon frère. D'abord, je croyais qu'il avait tort, mais en étudiant la Bible, je n'ai trouvé aucune mention du baptême des enfants et j'ai réalisé que la soi-disant Eglise n'était pas la vraie Eglise. Cependant je ne crois pas à la violence et pour ma part, j'aurais tranquillement continué à m'instruire à ma guise; mais quelqu'un m'a dénoncé aux autorités ecclésiastiques. Mon frère fait partie des soi-disant anabaptistes et nous avons recueilli sa famille et... M. Janssen montra les soldats qui montaient la garde devant la maison.

— Voyez vous-même. Ni église, ni maison, ni terres. C'est la volonté de Dieu.

— J'ai connu en Frise un homme qui a beaucoup réfléchi à ces choses.

Le voyageur frappa du bâton pour donner davantage de poids à ses paroles. C'était un prêtre qui a quitté l'Eglise. Il a reçu une grande connaissance concernant le vrai baptême.

La Frise? Richard avait déjà entendu ce mot quelque part.

— Quel est le nom de cet homme?

— Menno Simons.

C'est alors que Richard se souvint.

— Oh, père, c'est l'homme dont le nouveau prêtre avait parlé...

Le voyageur l'interrompt.

— Ah; c'est lui que je cherche.

Ses yeux brillaient de satisfaction.

— Où puis-je le trouver?

— Personne ne sait où il se trouve. Les soldats l'ont emmené.

Le regard du voyageur se ternit. Il baisa ses yeux.

— Je vois. Dans toute l'Allemagne les croyants sacrifient leur vie pour leurs convictions. Mais je ne dois pas retourner auprès de Menno Simons les mains vides. Connaissez-vous d'autres gens comme vous ?

Richard se souvint de la scène du baptême dans les bois du Prince-Evêque, de la clairière, du moulin à eau, de l'église cachée, de cet endroit où se trouvaient les anabaptistes qui voulaient rendre leur culte à Dieu ou ceux qui devaient se cacher. Richard tira sur le justaucorps de son père.

— Parle-lui de l'église dans les bois.

— Comment as-tu découvert cela ? s'exclama le père.

— Je..., nous avons vu ton baptême. Nous n'avons pas fait exprès. Nous étions partis pour chercher une cachette... Richard jeta un coup d'œil vers les bois.

— Otto et les autres y sont certainement. Allons-y voir !

Richard avait raison. Ils trouvèrent Otto et sa famille, mais il y en avait d'autres aussi, y compris le meunier qui avait apporté du grain. Il fallait prévoir des provisions pour les anabaptistes qui fuyaient la persécution. Ils accueillirent tout d'abord le messager de Menno Simons avec un flot de questions avides.

— Nous enseignerait-il, si nous allions le voir ? demandèrent-ils.

— Il ne renverra personne, assura le messager, mais n'oubliez pas qu'il est lui-même pourchassé et que les lieux où il se trouve doivent rester secrets. Mais si vous le cherchez au nom de l'Église...

vous le trouverez. (1)

Pendant que les autres parlaient encore, Richard attira Otto vers un rondin renversé.

— Comment vous êtes-vous échappés?

Otto se mit à rire et le taquina.

— Tu ne devineras jamais!

— Otto, dis-le moi. Nous avons vu les soldats avec leurs longues piques. A ce souvenir, Richard frissonna.

— Trudi est venue nous avertir avant leur arrivée.

— Trudi? Richard s'émerveillait de son courage. Comment a-t-elle su?

— Elle avait entendu son père qui en a parlé à des hommes de la paroisse. Ecoute Richard peux-tu trouver un moyen de retourner dans la maison? Mon père y a laissé dans la couture de son justaucorps une liste de noms. Si le Prince-Evêque met la main sur ces noms, il confisquera les maisons de tous les gens de la liste. Pense à un moyen de retourner dans ta demeure!

Non loin d'eux, le messager de Menno Simons avait réuni le petit groupe.

— Notre croyance n'a pas été étouffée, par quelque moyen que ce soit, dit-il. Le nom d'anabaptiste est méprisé par ceux qui n'ont aucune idée de la vraie foi, mais la croyance des «frères» continue à se répandre en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Suisse. Beaucoup d'entre eux ont souffert la mort de la main de leurs persécuteurs, cependant, chaque jour, des croyants viennent grossir nos rangs par centaines. Si tous ensemble nous restons attachés à cette croyance et même si nous sommes

(1) L'auteur de ce livre a raconté la vie de Menno Simons dans «Prédicateur de la nuit» publié par les Editions «Le Phare» à Flavion-Florennes, collection «Le Phare-Junior», n° 12.

peut-être physiquement séparés les uns des autres, rien ne pourra nous séparer de Dieu ni nous résister à Sa volonté.

— Amen, murmurèrent les auditeurs.

— Nous ne devons pas provoquer la persécution par des actes étranges et contre nature. Nous n'avons pas de discours extravagants, nous ne faisons pas de paroles incohérentes, et nous ne persuadons personne par la force. Nous nous munissons de paix et non d'armes; nous ne pousserons personne à l'attaque, mais en même temps, nous nous ceindrons d'endurance, de courage et avant tout de foi.

Pendant que le messenger de Menno Simons faisait ainsi, la liste qu'Otto avait mentionnée restait sans cesse à la mémoire de Richard. Une telle liste provoquerait certainement une attaque. Comment pouvaient-ils, lui et son cousin, révéler ces noms? Pourquoi n'attendraient-ils pas la tombée de la nuit pour s'introduire dans la maison?

Otto accepta immédiatement cette proposition.

À la nuit tombante quelques personnes retournèrent dans leurs foyers. D'autres rapportèrent la nourriture et de quoi faire le lit des Janssens.

Un peu plus tard, Otto dit à Richard: «Nous ferions mieux de ne rien dire à personne concernant notre projet. Ils seraient tous troublés.»

Tout en se glissant furtivement à travers les champs, ils virent que les soldats avaient fait un feu de camp et même à distance, leurs voix parvenaient jusqu'aux garçons.

— Ils sont ivres, s'exclama Otto. Ce sera d'autant plus simple pour nous.

C'était bien vrai. Deux gardes étaient allés

dans la cour arrière; la boisson les avait plongés dans un profond état d'hébétude. Les deux garçons les enjambèrent et pénétrèrent dans la maison.

— Où est le justaucorps d'Oncle Sigmund? murmura Richard.

— Il doit être en haut, lui répondit Otto.

Ils n'eurent aucun mal à le trouver. Richard le donna à Otto en disant:

— Nous ferions bien de prendre aussi quelques habits, de la literie et un peu de nourriture.

Le fait de se trouver dans cette maison entourée de soldats bruyants lui donnait conscience d'une audace qu'il ne se connaissait pas. Il emballait et triait du linge et des vêtements avec une hâte fiévreuse. Tout à coup, il entendit des pas au rez-de-chaussée. Otto était certainement descendu.

— Qui est-ce?

Richard sursauta. Otto se trouvait juste derrière lui.

— Il y a quelqu'un d'autre dans la maison.

Les garçons tendirent l'oreille. On entendait quelques pas furtifs, puis une pause, puis d'autres pas. Ce n'était certainement pas un soldat ivre.

— Que fait-il? murmura Richard.

— Je n'en sais rien. Attendons.

— Reste ici. Je vais descendre.

Richard descendit à tâtons et derrière la porte, il s'arrêta. Un léger bruissement lui fit tendre l'oreille. Quelqu'un les avait-il vu entrer dans la maison? L'intrus se préparait-il à les attaquer? Richard retenait sa respiration, la tête lui faisait mal. Non loin de lui, il entendit un souffle lourd et sentit la proximité de l'intrus.

— Voilà! dit quelqu'un d'une voix âpre.

On aurait dit la voix de M. Schwartz, mais c'était impossible. Les pas s'éloignèrent rapidement vers l'arrière de la maison, puis ce fut le silence. Richard n'avait pas le courage de bouger. L'air commençait à faire très chaud, c'était désagréable. Les soldats ivres avaient certainement remis du combustible sur le feu. Un craquement léger inquiéta Richard. Avec une infinie précaution, il se pencha à l'avance. Une clarté orange éclata. L'aveugle l'éblouit. Un soldat avait-il ouvert la porte de la cuisine? Alors Richard comprit ce qui se passait.

— Otto! cria-t-il. Il y a le feu.

Otto descendit précipitamment, les bras chargés de vêtements.

Les flammes jaillissaient d'un tas de copeaux qui se trouvait à côté de la porte d'entrée. D'autres flammes flambaient dans chaque coin de la pièce. Les soldats se penchaient pour éteindre le feu avec frénésie, mais à mesure qu'ils éteignaient les flammes, d'autres jaillissaient ailleurs deux fois plus hautes encore.

Celui qui avait mis le feu avec tant de soin visait la destruction complète de la maison et de tout ce qu'elle renfermait.

UNE DECISION PENIBLE

Richard prit le justaucorps des mains d'Otto et s'en servit pour rabattre les flammes près de la porte de la cuisine. Otto piétinait les copeaux enflammés pour les éteindre. Les deux garçons travaillaient dans un silence désespéré.

Tout à coup, ils entendirent à l'extérieur un appel frénétique. C'était la voix d'une fillette.

— Réveillez-vous! Levez-vous! suppliait-elle, mon père est dans la maison.

Richard se redressa et regarda Otto.

— On dirait la voix de Trudi. Que fait-elle ici?

— Réveillez-vous. Elle suppliait encore.

— Co... comment? lui répondit un garde dans un grognement d'ivrogne.

— Allez-vous-en! Ne venez pas nous ennuyer. Nous surveillons cette maison pour le Prince-Evêque. Personne ne peut entrer.

— Mais ne comprenez-vous pas? La maison est en feu et mon père est à l'intérieur. Il faut le sortir de là.

— Allez vous-en, mademoiselle. Il n'y a personne dans la maison! Nous l'avons gardée toute la journée.

— Mais puisque je vous dis que mon père y est! Son insistance frisait l'hystérie. Je l'ai suivi et je l'ai vu entrer dans la maison. Si vous ne voulez pas m'aider, je m'en occuperai toute seule.

Elle poussa un peu la porte. Aussitôt une volée d'étincelles jaillit. Trudi sursauta et sortit à reculons. Richard la vit défaire son écharpe et l'enrou-

ler autour du visage. Derrière elle, les gardes se mirent à bouger en grognant. Richard ne voulait pas se faire voir, mais il ne voulait pas non plus que Trudi entrât dans la maison.

— Empêche-la de venir, dit Otto, c'est beaucoup trop dangereux.

Mais la porte s'ouvrit. Les yeux grands ouverts derrière son écharpe, Trudi entra d'un pas assuré. Richard lui saisit le bras.

— Ne nous trahis pas, Trudi. Otto et moi sommes seuls ici. Nous essayons d'éteindre le feu. Il doit y avoir ça sa question. Ton père n'est pas ici.

Trudi était figée sur place; Richard se demanda si le choc avait engourdi ses sens.

— Je vais vous aider, dit-elle d'un ton brusque et décidé.

Même avec l'aide de Trudi, les deux garçons purent maîtriser les flammes. Ils descendirent par les brassées de vêtements et de linge jusqu'à ce que l'étroit escalier fût, lui aussi, envahi par les flammes.

— Il n'y a plus rien à faire, dit Richard. Il faut que nous partions. Peu importe si les gardes nous voient.

— Ne t'en fais pas pour ça, lui répondit Trudi. Les autres sont ivres-morts. La fumée la fit tousser et elle se frotta ses yeux embués de larmes.

— Mais où irez-vous? Où sont les autres?

— Dans les bois.

— Tu veux parler de l'église cachée? L'air de Trudi irrita Richard. Mais bien sûr. Où vont-ils, tu que nous allions si nous ne voulions pas être découverts?

Otto les interrompit.

— Nous ne pouvons pas perdre davantage.

temps. Trudi, tu vas sortir et essayer de distraire les gardes si jamais ils sont réveillés. Pendant ce temps, nous allons nous ruer dans les champs avec tout ce que nous pouvons transporter.

Trudy acquiesça et se hâta de sortir. Les gardes marmonnaient, mais ils paraissaient vraiment trop ivres pour réaliser ce qui se passait. Richard et Otto saisirent chacun un ballot d'habits et se précipitèrent à une bonne distance de la maison. Trudi les rattrapa. Otto se mit à fouiller dans sa pile de vêtements.

— Où est la liste, Richard? Elle était dans le justaucorps de mon père.

Avec un large sourire empreint de tristesse, Richard lui tendit le vêtement de cuir abîmé.

— Je m'en suis servi pour combattre le feu. Mais la liste est intacte dans la doublure. Elle n'est pas brûlée.

Ils se retournèrent vers la maison en flammes. La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement et l'éclat des flammes illumina la cour. Les gardes se réveillèrent en hurlant et se levèrent péniblement. Quelques minutes plus tard, les soldats du Prince-Evêque couraient dans tous les sens, ils criaient des instructions et se bousculaient les uns les autres.

— Comment le Prince-Evêque réagira-t-il quand il trouvera sa nouvelle maison détruite par le feu? dit Otto d'un air songeur.

— Il s'en prendra aux gardes.

Richard donna un coup de coude à Otto. Il ne voulait pas qu'il donne à Trudi l'occasion de découvrir qu'ils savaient la vérité concernant l'origine de l'incendie.

Trudi éclata en sanglots.

— C'est mon père qui a mis le feu à la maison. Il a

rempli un sac de copeaux. Je l'ai suivi et je l'ai pénétrer dans la maison. Elle avala péniblement sa salive. Les gardes étaient occupés à boire.

Pendant quelques instants, elle observait curieusement les soldats qui luttèrent contre le feu.
— Et ensuite? demanda Richard.

— Comme mon père n'était pas rentré pour souper, je suis revenue; à ce moment-là, la maison brûlait. Elle se tordait les mains. Oh! Pourquoi mon père ne laisse-t-il pas les anabaptistes en paix? Mais il les déteste et s'efforce de détruire leur église cachée.

— Mais le Prince-Evêque n'a-t-il pas confisqué la maison de ton père, pensant qu'il était anabaptiste?

— Justement. Maintenant, il redoublera d'efforts pour lui prouver sa loyauté envers l'Eglise. Il ajouta: «Il est peut-être loyal, mais il fait des choses affreuses. Je ne sais plus où j'en suis. Le Prince-Evêque apprend que c'est lui qui a mis le feu à la maison, que se passera-t-il encore?»

Otto lui prit le bras.

— Trudi, le mieux que tu puisses faire maintenant, c'est de retourner chez Madame Waltham. Tu feras comme si rien ne s'était passé!

Richard était de son avis.

— Personne ne saura quoi que ce soit concernant ton père. Nous nous taisons Trudi, et toi, tu ne diras rien à notre sujet. Nous aurions tous des excuses supplémentaires et ne pourrions en venir à bout.

Il entassa une brassée d'habits sur une couverture dont il noua les quatre coins et jeta le paquet sur ses épaules.

— Nous retournons dans les bois.

Trudi sursauta.

— Vous ne pouvez pas partir maintenant. Regardez! Tout le voisinage s'est déplacé pour voir le feu.

Ils se tournèrent vers la maison en flammes.

— Quelqu'un a certainement réveillé tout le village. Sinon, comment auraient-ils su? dit Otto.

Les gens tournaient en rond, tout en regardant le feu. Ils se tenaient à une distance qui les mettait hors de danger. La maison en flammes exerçait sur Richard une fascination morbide. Il souffrait de la voir brûler, pourtant il ne pouvait s'en détacher.

— Otto, nous allons nous séparer et nous mêler à la foule. Il ne faut pas que quelqu'un nous voie ensemble. Comme ça, nous saurons peut-être ce qui va se passer. Trudi, toi aussi tu tendras bien l'oreille. Richard poussa le baluchon sous un buisson. «Nous le reprendrons plus tard.»

Ils se séparèrent et se dirigèrent vers le brasier. Richard rejoignit les spectateurs qui se trouvaient devant la maison.

Une petite fille tirait les jupes de sa mère.

— Mère, est-ce qu'ils vont brûler toutes les maisons?

— Non, bien sûr que non. Uniquement les méchantes maisons.

— Qu'est-ce qu'elle a fait de méchant, cette maison?

— Rien. La maison n'a rien fait du tout.

— Alors, maman...?

— La maison n'y est pour rien, mais de méchantes personnes y habitaient..., des anabaptistes. Elle baissa la voix et son dernier mot n'était plus qu'un murmure.

Mais l'enfant insistait.

— Alors, pourquoi font-ils souffrir la maison?

La mère tira sa fille.

— Viens, nous devons rentrer.

— Mais je veux voir brûler la maison!

Richard vit d'anciens amis et des voisins groupés près de la maison. Sur leur visage, il y avait une émotion mêlée de peur. Comment aurait-il pu s'empêcher de penser au châtimeut de Dieu? M. Schwartz allait et venait d'un air important, sa houette trapue se profilait sur les flammes. Pourquoi avait-il incendié la maison? Était-ce par amour pour l'Eglise ou par esprit de vengeance à l'égard de son père? Dans son for intérieur, Richard connaissait la réponse.

Trois personnes, y compris Trudi sa propre sœur, savaient que c'était M. Schwartz qui avait mis le feu à la maison. Si le Prince-Evêque découvrait la vérité, M. Schwartz serait sévèrement puni, et pourrait même être emprisonné dans un donjon.

Richard écoutait les commentaires des spectateurs.

— C'était la maison la mieux construite de toute la paroisse.

— Oui, M. Janssen est un excellent menuisier.

— C'est dommage qu'il soit devenu anabaptiste, ajouta quelqu'un.

— Excommunié, privé de terres, la maison détruite,...

— C'est peut-être lui qui a mis le feu, suggéra un autre voisin.

— Ah non, lui...? Non!

Les exclamations fusaient de tous côtés.

— Je ne sais pas s'il est hérétique ou non, mais il a des idées bizarres concernant le baptême, mais il est honnête.

Et quelqu'un ajouta d'une voix basse:

— Par contre, ce vaniteux Monsieur Schwartz ne m'inspire pas confiance.

Richard sentit un coup de coude. C'était Otto. Il lui mit un justaucorps entre les mains.

— Emporte-le dans les bois aussi vite que possible. C'est la liste.

Richard avait relevé une certaine urgence dans les paroles d'Otto.

— Pourquoi cette hâte? Que se passe-t-il?

— Je parlais des noms avec Trudi, Monsieur Schwartz a surpris notre conversation et maintenant il veut la liste. J'ai réussi à l'éviter pour un moment. Il me prend pour toi. Il ne faut surtout pas qu'il nous voie ensemble!

Richard ne s'attarda pas davantage. Il prit le justaucorps et partit vers les bois. Un peu plus loin, il dut s'arrêter. Une grande agitation régnait. L'inspecteur du Prince-Evêque, flanqué de douze soldats à cheval s'avançait vers la maison. Les gens s'écartèrent et à quelque distance de là, ils se regroupèrent en un demi cercle, les visages tendus et angoissés.

L'inspecteur fit claquer son fouet.

— Vous, les soldats ivres! Pourquoi avez-vous mis le feu à la maison de Monsieur Schwartz

M. Schwartz se précipita en avant et saisit la bride du cheval de l'inspecteur.

— Je suis Monsieur Schwartz, dit-il. Ce n'est pas ma maison. Elle appartient à Thor Janssen, l'hérétique.

— Par ordre du Prince-Evêque, cette maison devait vous appartenir à partir de demain. Il a découvert votre loyauté à l'égard de l'Eglise et voulait vous récompenser.

L'inspecteur secouait la tête.

— C'est vraiment dommage. C'était la plus belle maison de toute la paroisse. Mais ne vous inquiétez pas. Il leur en cuira, à ces soldats qui ont mis le feu!

M. Schwartz était consterné, pâle comme un mort.

— Ma maison, ma propre maison! murmura Trudi.

Un soldat se jeta aux pieds de l'inspecteur.

— Nous n'avons pas mis le feu à la maison! Pleurant et tournant vers ses compagnons: N'est-ce pas vrai?

— Non, Monsieur, nous n'avons pas mis le feu à la maison. Mais nous savons qui l'a fait.

— Qui? Dépêchez-vous de répondre.

Le soldat pointa son doigt sur Trudi.

— Voilà la personne! Je l'ai vue entrer dans la maison.

— Trudi! Un étrange mélange d'anxiété et de désespoir marquait le visage de M. Schwartz. Monseigneur l'inspecteur, il s'agit de ma fille. Il est impossible qu'elle ait mis le feu!

Il saisit Trudi par les épaules et se mit à l'écouter jusqu'à ce qu'elle criât de douleur. «Dis-moi que tu n'étais même pas sur place.»

Trudi se dégagea.

— Je n'ai pas mis le feu. Son mépris mordant provoqua le déchaînement de M. Schwartz. «Mais j'étais sur place!

M. Schwartz fit un pas en arrière. Ses lèvres se bougeaient, mais aucun son n'en sortait.

— Alors vous voyez bien! Le garde s'essuya le front avec le dos de sa main.

— Ce n'est pas vrai. Il est impossible que ma fille ait mis le feu. M. Schwartz jeta autour de lui un regard vitreux, hébété. Elle ne saurait comment le prendre.

Il se reprit et montrant du doigt Otto.

- C'est lui qui a mis le feu, lui, Richard Janssen, le fils de l'anabaptiste hérétique. C'est son père qui l'a envoyé. C'est lui que vous cherchez.

— Qu'on m'amène le garçon, dit l'inspecteur.

Deux soldats mirent pied à terre, saisirent Otto et l'amènèrent auprès de l'inspecteur.

Richard observait la scène, abasourdi. Ses pensées tourbillonnaient. Devait-il se manifester et révéler son identité? Mais la liste des noms était cachée dans sa tunique. Que se passerait-il si l'inspecteur le faisait fouiller? Le Prince-Evêque se saisirait de la liste et beaucoup de vies seraient alors en danger. Il valait mieux rapporter la liste à Oncle Sigmund. Mais qu'advierait-il d'Otto? Pouvait-il le laisser seul pour affronter l'interrogatoire, peut-être le châtiment et la prison?

Une fois de plus, il lui fallait prendre une décision. Laquelle était la meilleure cette fois-ci, celle dont les conséquences seraient les moins néfastes? Richard se rendait clairement compte qu'il se préoccupait des autres, mais les choses ne s'en trouvaient pas simplifiées? Quelle était la volonté de Dieu?

UNE CORRUPTION BENIGNE

Richard avait décidé de rapporter la liste à l'archevêque Sigmund; pourtant il s'attardait pour voir les soldats du Prince-Evêque combattre l'incendie. Le cheminée s'effondra avec un fracas retentissant. Des étincelles pleuvaient sur les spectateurs qui s'écartèrent en se bousculant. Otto en profita pour s'échapper et plongea dans l'obscurité. Les hommes du Prince-Evêque se mirent à crier, leurs chevaux se cabraient en hennissant. Deux cavaliers précipitèrent vers leur monture.

— Laissez-le courir, cria l'inspecteur, Restez tranquilles, éteignez ce feu.

Stimulé tant par l'espoir que par la peur, Richard courut après Otto et le rattrapa à la lisière du bois. Les deux garçons se jetèrent à terre, épuisés.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Richard. Nous ne retrouverons pas notre chemin dans l'obscurité.

— Nous ferions mieux de passer le reste de la nuit ici, dit Otto.

A la pointe du jour, ils rejoignirent la clairière et avec force paroles, ils racontèrent l'incendie.

La mère ne pleura pas. « Tout est entre les mains de Dieu, » répétait-elle et son visage calme exprimait une foi profonde. Leur principale préoccupation concernait un endroit où ils pourraient vivre. — J'aimerais aller en Frise, dit M. Janssen. Menno Simons dont on nous a parlé semble être un vrai conducteur spirituel.

— Et pourquoi pas Strasbourg? suggéra Oncle Sigmund. Melchior Hoffmann a plus de deux mille disciples et pourtant il a déjà passé huit ans en prison.

Les deux hommes s'absorbèrent dans la lecture de la liste que les garçons avaient rapportée.

— Y a-t-il aussi une carte? demanda Richard.

— Non, il n'y a que les noms des «frères» et des régions où ils habitent. Chaque jour, la famille dans laquelle nous serons nous indiquera la suivante, expliqua Oncle Sigmund. Mais pour plus de sécurité, il vaudrait mieux partir en deux groupes, à une demi-journée d'intervalle.

Les deux familles décidèrent de se rendre en Frise pour rejoindre Menno Simons. Après de ferventes prières qui suppliaient Dieu de les guider et de les protéger, Oncle Sigmund et les siens partirent les premiers. Mais à midi, Otto revenait déjà.

— Le chemin de la Frise est bloqué. Les soldats du Prince-Evêque ont établi leur camp en plein milieu. Il faut aller à Strasbourg maintenant.

Il s'assit sur un rondin pour reprendre haleine. «Suivez-nous vers le milieu de l'après-midi», dit-il en les quittant.

A l'heure du départ Richard partit en éclaireur pour voir si la route était libre. Il découvrit avec horreur toute une troupe de cavaliers du Prince-Evêque qui barraient le chemin de Strasbourg. Il courut vers ses parents pour les avertir. Sa mère se troubla.

— Mais qu'allons-vous faire? C'est impossible de vivre dans les bois. Où pouvons-nous aller?

— Il y a un endroit auquel personne n'a pensé, dit Richard.

— Lequel?

— Münster.

— Münster? répéta la mère. Nous ne pouvons aller à Münster. Nous ne serions pas du tout en sécurité.

Mais le père était d'accord avec Richard.

Premièrement les autorités ecclésiastiques s'attendraient pas à une telle hardiesse.

Deuxièmement, dans une grande ville comme Münster, la famille pourrait certainement passer sans attirer l'attention. Leurs convictions religieuses pourraient rester secrètes.

Aller à Münster s'avéra plus facile encore que ce que Richard avait pensé.

Son père s'était souvenu de certains «frères» dont il avait lu le nom sur la liste d'Oncle Sigmund. Grâce à leur aide, il établit un atelier de menuiserie dans une rue secondaire, non loin de la cathédrale et de la place du marché attenante. La famille s'installa dans les pièces au-dessus de l'atelier.

— Vous aurez énormément de travail, dit un jour le forgeron à M. Janssen. Il faisait partie des «frères» et habitait dans la même rue. Il avait dit vrai. En peu de temps, les commandes affluèrent: étagères, commodes, tabourets, coffres, châssis de fenêtres, montants de portes, etc...

L'atelier du menuisier devint bientôt pour les «frères» le centre d'organisation des réunions clandestines. Il fallait que chaque culte ait lieu la nuit et dans un endroit différent: une mansarde, une arrière-boutique ou même au bord de la rue, au centre de la ville.

Un après-midi, Richard se pressait dans les rues pavées et tortueuses de la ville. Il devait avertir différents «frères» qu'un culte aurait lieu la nuit dans l'atelier du forgeron. Il marchait la

baissée à cause du vent.

Tout à coup il faillit heurter une fillette pelotonnée contre une colonne sous une arcade. Elle leva vers lui un regard épouvanté, puis elle le reconnut, surprise :

— Richard Janssen, que fais-tu ici ?

Richard écarquilla les yeux. Cette fillette au visage pâle et aux joues amaigries, était-elle vraiment Trudi ?

— Trudi, ne t'inquiète pas pour moi, je t'expliquerai plus tard. Et toi, pourquoi te trouves-tu à Münster ?

Son visage s'assombrit.

— Je me suis enfuie de chez mon père, Richard. Je n'y retournerai jamais.

— Mais où iras-tu ? De quoi vas-tu vivre ?

— Je trouverai bien du travail ici dans l'une ou l'autre famille.

Elle fit une pause puis reprit : « Richard, es-tu un « frère » maintenant ? »

Cette question imprévue le fit sursauter. Il chercha une échappatoire.

— Mon père et ma mère sont des « frères ».

— Mais toi, Richard ? As-tu été rebaptisé ?

Trudi réussissait toujours à toucher un point sensible, se dit Richard. Pourquoi ne s'était-il pas fait baptiser ? Il n'en savait rien, mais il expliqua à Trudi qu'il remplissait la fonction de messenger de la communauté clandestine. Il espérait qu'elle n'essaierait pas d'en savoir plus. Trudi se hâta d'ajouter :

— Je veux faire partie des « frères ». C'est la volonté de Dieu pour moi. Il y a un moment déjà que j'en suis convaincue. Mais je n'avais pas suffisamment de courage pour quitter mon père. Elle frissonna,

puis posant sa main sur le bras de Richard, elle dit :
«Richard, ne veux-tu pas te faire baptiser avec moi?»

Richard était vraiment embarrassé. Depuis plusieurs semaines, les «frères» se réunissaient dans différentes maisons pour des cultes clandestins. Sa mère avait été baptisée. Richard croyait en leurs paroles. Pourquoi ne pouvait-il donner à Trudi une réponse affirmative? La main de Trudi sur son épaule était glacée.

— Trudi, tu es malade. Tu ne peux pas rester ici. Viens, nous allons à la maison.

Trudi ne protesta pas. M^{me} Janssen la mit de suite au lit et la soigna jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. Un peu plus tard elle dit à Richard : «Il n'y a aucune raison pour que Trudi aille travailler dans une famille inconnue.

— Oh mère, j'espérais que tu ferais cette proposition. Trudi peut donc rester avec nous?

— Bien sûr, cette pauvre enfant est sans mère.

Trudi s'était très bien adaptée. C'était comme si elle avait toujours fait partie de la famille. Elle lisait la Bible avec eux et assistait aux réunions clandestines des anabaptistes.

— Je me ferai baptiser en même temps que toi, Richard, lui dit-elle un soir, alors qu'ils revenaient d'un culte. Quand vas-tu prendre position devant Dieu?

— Ne me presse pas, Trudi. J'ai comme l'impression que je dois encore attendre. Je ne sais pas comment t'expliquer.

Trudi acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je comprends ce que tu veux dire. Je n'en parlerai plus, mais quand tu seras prêt, dis-le moi; nous ferons baptiser ensemble. «Est-ce que je

rai vraiment quel sera le moment opportun?» se demanda Richard. «Comment le reconnaîtrai-je?»

Un jour le forgeron vint leur annoncer une nouvelle inquiétante.

— Ils viennent de constituer un nouveau comité chargé de dépister tous les frères anabaptistes qui restent à Münster. Pour ceux qui sont pris, c'est l'exil ou pire encore.

— Pensez-vous que nous devons continuer à nous rencontrer clandestinement? demanda M^{me} Janssen.

— Laissons aux autres la possibilité d'exprimer leur point de vue, dit M. Janssen. Nous nous retrouverons tous ici cette nuit.

Monsieur Janssen envoya Richard pour faire passer le message aux anabaptistes. «Il fallait qu'ils viennent tous. C'était une question de vie ou de mort.» Richard se mit en route pour la tournée familière. Près de l'église Saint-Lambert, il croisa un homme trapu; sa démarche orgueilleuse lui rappelait quelqu'un. Pris de panique, Richard jeta un coup d'œil en arrière. Pourquoi Monsieur Schwartz était-il à Münster? Était-il à la recherche de Trudi? Ou travaillait-il pour le comité, dans sa haine implacable à l'égard des anabaptistes? Et chose plus importante, avait-il reconnu Richard? Cette question agaçait le garçon. Impulsivement, Richard contourna l'église Saint-Lambert. Il vit Monsieur Schwartz entrer à l'hôtel de ville, situé un peu plus haut dans la même rue. Pourquoi se rendait-il au Conseil municipal? Richard resta caché et attendit son retour. Plusieurs bourgeois sortirent en même temps que lui et ils se mirent à discuter ensemble. Quelques soldats du Prince-Evêque qui flânaient par là se redressèrent et s'ap-

prochèrent du groupe. Richard était intrigué. S'agissait-il du nouveau comité? Il se précipita dans la maison se demandant s'il fallait parler de ce qu'il venait de dire à Trudi ou espérer que Monsieur Schwartz n'ait pas reconnu ou pire encore, poursuivi la conversation dans la maison, la décision lui fut épargnée. Sa main et celle de Trudi étaient sorties. Elles étaient probablement au marché non loin de là.

Quelqu'un frappa. Qui était-ce? Richard se leva et dit derrière la porte et avec précaution, il fit un bruit et ouvrit le verrou. Dans la faible lumière, il aperçut une petite houette d'un garçon de sa taille. Il le reconnut.

— Otto! d'où viens-tu?

Otto se pressa d'entrer, le visage sinistre.

— Il s'est passé quelque chose de terrible. Monsieur Schwartz a récupéré la liste des noms.

— Comment a-t-il pu? Explique-moi tout Otto.

— Le conducteur spirituel à Strasbourg est décédé il y a quelques semaines. Nous avons découvert que vous étiez ici et nous avons décidé de revenir.

Richard l'interrompit.

— Comment avez-vous su que nous étions ici?

— Des «frères» qui se déplaçaient ont fait parler. Otto poursuivit son histoire. Arrivés à Strasbourg, ils ont pris contact avec des gens de la liste. Les parents étaient allés chez le forgeron. Je les ai convaincus pour venir vous retrouver. C'était incroyable; Monsieur Schwartz est apparu, venant de Strasbourg, je ne sais d'où et il a saisi la liste; avant que je ne réagisse, quoi que ce soit, il était reparti. Comment une telle chose a-t-elle pu se passer? Je ne comprends plus rien.

Richard intervint.

— Moi, je comprends. Et il raconta à Otto son entrevue contre avec Monsieur Schwartz qu'il avait eu lieu jusqu'à l'hôtel de ville. Il ajouta: Les soldats

Prince-Evêque vont probablement fouiller une maison après l'autre. Alors, une idée tout à fait nouvelle vint le frapper: Il a certainement remis la liste au Conseil municipal.

Otto poussa un gémissement. Et jusqu'au retour de M^{me} Janssen et de Trudi, les deux garçons ne parlèrent presque plus.

Ils leur racontèrent toute l'histoire. La mère ne dit rien et sa première surprise passée, Trudi elle aussi, resta silencieuse.

— Mais je suis venu pour..., est-ce que vous auriez de la place pour nous loger? demanda Otto.

— Naturellement. Va chercher tes parents. Je vais préparer avec Trudi de quoi vous héberger.

Quand l'agitation provoquée par l'arrivée d'Oncle Sigmund et Tante Frieda se fut calmée, les deux familles discutèrent de l'intervention de Monsieur Schwartz.

— Si la liste est entre les mains du Conseil municipal, nous n'aurons pas beaucoup de temps pour nous organiser dit M. Janssen. Mais pour le moment, nous ne pouvons rien faire.

Pendant que les adultes faisaient des projets pour la réunion, Richard, Trudi et Otto se retirèrent dans l'entrepôt pour bavarder. Quand ils entendirent des pas dans l'escalier, Richard s'exclama:

— C'est certainement le premier des «frères» qui arrive. Puis il entendit un salut railleur et guttural. Trudi serra les poings et bondit sur ses pieds.

— C'est mon père! Que faire? Où puis-je me cacher? Son regard effaré fit le tour de la pièce. Otto la fit asseoir.

— Attends, Trudi. Écoutons d'abord.

Monsieur Schwartz s'éclaircit la voix.

— Ce n'est pas la peine d'essayer de me dire
quoi que ce soit, Monsieur Janssen, dit-il. Au
d'hui j'ai suivi votre fils de maison en maison.

Richard murmura :

— Qui a-t-il suivi? Est-ce toi ou moi?

— Aucune importance lui répondit Otto
même ton.

— Mais j'imagine sa surprise s'il nous voyait
semble!

— Que nous voulez-vous? lui demanda M. Janssen.
Ne nous avez-vous pas fait assez de mal, à moi et à
ma famille? Nous sommes des citoyens respectueux
des lois. Nous payons nos dettes et nos impôts.

— Monsieur Janssen, vous savez que vous le
baptistes, vous serez bannis, ou pire encore si le
Conseil municipal vous découvre, n'est-ce pas?

— Oui, bien sûr répondit M. Janssen.

— Peut-être pourrions-nous parvenir à un peu
d'accord. J'ai ici une liste sur laquelle figurent un
certain nombre de vos frères anabaptistes...

Richard entendit le bruit d'une chaise qui
renversait. Son père avait certainement sauté sur
ses pieds.

— Que dites-vous?

— Monsieur Janssen, il n'y a pas de raison que
le Conseil municipal sache absolument tout. Je suis
très heureux de vous vendre cette liste pour un
prix raisonnable. Je peux vous garantir que vous
ne serez pas inquiétés. Dans le cas contraire...

Il s'arrêta.

Otto et Richard se regardaient d'un air hébété.
Richard savait qu'ils avaient tous les deux la même
pensée! Monsieur Schwartz les avait déjà traités au
Conseil, mais il n'y avait pas parlé de la liste.

noms. Avant qu'ils aient pu l'arrêter, Trudi se précipita dans la pièce où se trouvait son père en criant: «Non, non!» Richard entrebâilla la porte pour voir à la dérobée ce qui se passait. Otto se tenait juste derrière lui.

— Je ne te laisserai pas faire une chose pareille, père.

Trudi serrait et desserrait les poings.

L'effet de la surprise et une joie évidente illuminèrent le visage de Monsieur Schwartz.

— Trudi! Tu es en vie! Je pensais que...

Son visage se crispa, puis se durcit. Ainsi c'est ici que tu te cachais. J'aurais dû y penser. Maintenant, ma fille, ne t'occupe pas des affaires des hommes.

Trudi croisa les bras.

— Père, tu ne prendras pas un sou et tu nous remettras cette liste. Si tu ne le fais pas, j'irai raconter au Prince-Evêque ce que tu as fait.

Son ton avait une signification implacable. Monsieur Schwartz était furieux et rageait.

— Tu ne sais pas ce dont tu parles.

— Oh, si, je sais!

Trudi pensait certainement à l'incendie allumé par son père. Elle ne savait pas qu'il avait déjà trahi les Janssen. L'angoisse de l'incertitude tenaillait Richard. Devait-il parler ou non?

Monsieur Schwartz avala sa salive, puis regarda une personne après l'autre. Son visage prit un air rusé.

— Ma fille, n'oublie pas que je suis ton père. Il faut que tu rentres avec moi.

— Tu es mon père, c'est vrai. Mais je ne te dois rien. Maintenant moins que jamais. Souviens-toi les donjons du Prince-Evêque sont sombres et profonds.

Monsieur Schwartz s'assit et se cacha le visage dans les mains. Pensait-il à sa trahison? Si les soldats venaient, ils emmèneraient aussi Trudi.

— Viens avec moi, rentrons, suppliait Monsieur Schwartz. Je n'ai que toi. Je n'ennuierai plus personne, je te le promets.

Trudi fixa son père, le temps d'une centaine de battements de cœur.

— Très bien. Je rentrerai avec toi. Je vais me préparer.

Elle quitta la pièce. Richard tremblait d'émotion, il était bouleversé. Comment Trudi, cette fille si pondérée et sûre de sa nouvelle foi, pouvait-elle renoncer à tout ce qu'elle croyait et partir avec son père, cet ennemi juré des anabaptistes? Pourtant, elle n'avait pas hésité à se sacrifier pour sauver ses amis. Richard se demanda s'il serait capable de faire la même chose. Toutes ces journées et semaines d'indécision jaillirent dans sa mémoire. Pouvait-il se tenir là et assister au sacrifice de son père? Il courut vers les autres.

— Monsieur Schwartz, commença-t-il, Trudi n'ira pas avec vous.

Monsieur Schwartz fronça les sourcils.

— Pourquoi pas?

— Parce que... Il allait dire «parce que vous avez déjà trahi la famille.»

— Richard, arrête! Trudi se précipita dans la cour. Veux-tu tout gâcher?

Elle tendit la main pour prendre la liste. Son père la lui remit à contre-cœur. Richard hésita. La liste était sauvée. Du reste, il n'était pas certain que Monsieur Schwartz ait trahi la famille Janssen. Il suivit du regard Trudi et son père qui disparaissaient. Ils croisèrent un groupe d'hommes armés.

qui eux, montaient. Le premier d'entre eux cria :

— Où est Thor Janssen ?

Celui-ci apparut sur le pas de la porte.

— Me voici.

— Par ordre du Prince-Evêque, nous vous arrêtons comme étant l'un des conducteurs spirituels de la secte hérétique des anabaptistes. Il se tourna vers les soldats qui l'accompagnaient : « Enfermez cet homme dans la tour pour la nuit : Demain, conduisez-le à l'hôtel de ville pour l'interrogatoire. »

Les soldats le firent sortir.

Atterré, Richard s'appuya contre un des montants de la porte. Comme il commençait à réaliser l'arrestation de son père, une pensée angoissante se mit à le tourmenter : « Si j'avais parlé, j'aurais pu sauver Trudi. Parce que je me suis tu, j'ai manqué à mes engagements envers Trudi, envers mon père, envers moi-même... et envers Dieu. »

LE PIEGE

Des cris et des bruits de pas précipités parvenaient aux oreilles de Richard. Il entendit la voix de Trudi; elle paraissait toute proche. L'instant d'après elle montait l'escalier en courant, suivie de son père. Elle se retourna vers lui d'un mouvement rapide.

— Tu avais déjà parlé aux autorités avant que je ne sois venu ici. Tu savais que les soldats étaient en route pour arrêter M. Janssen. Ses yeux lançaient des éclairs. Et sachant tout cela, tu as osé demander de l'argent et me faire une promesse que tu n'avais aucune intention de tenir.

Elle fit une moue de dégoût.

— Je suppose que tu vas me dire que c'est pour l'Eglise que tu agis ainsi. Dieu te demande-t-il de mentir, de convoiter et de voler?

Après cette attaque inattendue de la part de Trudi, M. Schwartz fut incapable de parler.

Trudi continua: «Père, je ne rentrerai pas avec toi. Je suis une anabaptiste maintenant».

Son père fit un pas vers elle. Trudi recula d'un air de dégoût.

— Ne te rends-tu pas compte que partout en Europe on arrête les anabaptistes?

Une certaine peur se glissa dans le ton irrité de M. Schwartz.

— Beaucoup d'entre eux ont été condamnés à mort. Trudi, tu es ma fille. Il faut que tu viennes avec moi. Je te sauverai. Personne ne saura jamais que tu as eu affaire à ces hérétiques.

M. Schwartz tira de sa poche un grand mouchoir carré et s'essuya le front.

— Je sauverai aussi la famille; je parlerai au Conseil et je leur expliquerai. Je...

— Père, va-t-en s'il te plaît. Tout est entre les mains de Dieu maintenant.

M. Schwartz sortit, la tête baissée. Assise sur la marche supérieure, Trudi pleurait dans son tablier. Richard ne savait que dire. Otto vint vers eux.

— Il y a une sorte de combat près de la place du marché. Nous l'avons vu en regardant par la fenêtre.

Un peu plus tard un homme monta vers eux en courant. Richard reconnut l'un des anabaptistes.

— Où est Madame Janssen? Lorsque la mère arriva, il s'appuya contre le mur de la cage d'escalier et délivra son message en haletant; votre mari est sauf, dit-il. Nous venions à la réunion quand nous l'avons vu entre les mains des soldats. Nous savons tous que la persécution a repris et nous ne devons pas nous laisser faire comme des agneaux qu'on mène à la boucherie.

— Que s'est-il passé ensuite? Qu'avez-vous fait? dit la mère en se serrant les mains.

— Nous l'avons enlevé de force et certains frères le cacheront.

La mère avait un visage rayonnant d'espoir.

— Que faut-il faire maintenant? Croyez-vous que les soldats reviendront ici?

L'anabaptiste secoua la tête.

— Personne n'en sait rien. Nous ne pourrions cacher M. Janssen que pendant quelques heures. A son retour, je vous conseille vivement de partir de Münster.

Après qu'il les eut quittés, la famille se re pour planifier le départ. La mère, Tante Fri Trudi se mirent à coudre de l'argent dans le tures des vêtements. Dans de petits sacs répartirent du fromage et des céréales de telle te que chacun eût des provisions suffisantes plusieurs jours. Oncle Sigmund dessina une sommaire pour chacun d'entre eux.

— Cette fois-ci, il faut que nous nous dirig vers la Frise. C'est peut-être là que Dieu veut que nous allions dès le début, dit-il, j'ai eu l'impression que nous triompherons de ce obstacle.

Richard savait que pendant toute cette discussion chacun tendait l'oreille pour essayer d'entendre les pas de son père.

Quand il revint un peu après minuit, il dit rien au sujet de l'endroit où ses amis l'avaient caché. «On nous posera peut-être des questions. Moins chacun en saura, mieux cela vaudra.»

Il approuva les plans pour le départ. Il avait aussi un sac de pièces d'argent que la mère n'avait pas trouvé.

— Je me doutais bien que tôt ou tard il nous arriverait une chose pareille. Ce sera beaucoup plus si nous pouvons payer notre voyage.

A l'aube, les préparatifs pour ce long voyage vers la Frise étaient terminés.

— Il faudra que nous partions en plein jour, dit le père. Nous trouverons des corbeilles pour nous dans des paysans qui rentrent chez eux après une journée de marché.

Otto souleva une question que tous avaient oubliée:

— Que se passera-t-il avec la liste des noms?

M^{me} Janssen poussa un soupir.

— Ne pouvez-vous pas la laisser à l'un des «frères»?

— Au forgeron... il saura quoi en faire, suggéra Richard.

Ils étaient tous d'accord.

Otto dit à Richard: «Je vais la lui porter. Toi, tu me suis.»

Les deux garçons descendirent, ayant l'œil au guet sur les soldats du Prince-Evêque. Puis Otto se mit en route et Richard le suivit. Quand il vit Otto arriver à proximité de l'atelier du forgeron, il poussa un soupir de soulagement. Bientôt la liste aura changé de mains. Tout à coup il constata avec horreur qu'Otto revenait sur ses pas, terrifié, le visage blême. Monsieur Schwartz courait après lui à une vitesse implacable. Otto fourra la liste dans les mains de Richard.

— Il m'a vu sortir la liste et il la veut à tout prix. Cours dans la direction opposée. Il ne nous a pas vus. Nous pouvons encore le berner.

Richard glissa la liste dans sa tunique, mais M. Schwartz les avait déjà rattrapés. Les deux garçons lui firent face. Son regard incrédule allait de l'un à l'autre, il était consterné.

— Ainsi, vous êtes deux.

Richard n'osa pas repartir. M. Schwartz aurait su tout de suite qui avait la liste.

— Lequel de vous deux est Richard Janssen?

Les garçons ne répondirent pas. Richard souriait. Il avait compris que Monsieur Schwartz était complètement dérouté. Il savait que quelle que soit la direction qu'il choisirait pour s'enfuir, Otto prendrait l'opposé. Lequel des deux M. Schwartz poursuivrait-il alors?



*Monsieur Schwartz courait après lui à une vitesse
cable.*

Richard rencontra le regard d'Otto et après un léger signe de tête, les deux garçons s'enfuirent dans des directions opposées. M. Schwartz jeta un coup d'œil angoissé vers Richard, puis il poursuivit Otto.

Richard se retourna à temps pour s'apercevoir que M. Schwartz avait changé d'avis et courait maintenant après lui.

Alors la panique le saisit. La liste commençait à l'encombrer. Quel chemin devait-il prendre? Comment se débarrasser de ces noms? Il s'élança dans les rues tortueuses qu'il connaissait si bien, puis plongea dans des ruelles écartées et décrivant ainsi un cercle, il revint jusqu'à l'atelier du forgeron. Si seulement il arrivait à se débarrasser de la liste! Ce qui se passerait ensuite lui importait peu. Il courut jusqu'à épuisement. Inutile! M. Schwartz était juste derrière lui. Il prit alors un raccourci et s'élança dans l'atelier du forgeron.

— Quelqu'un me poursuit, cria-t-il.

Le forgeron se redressa. Il se tenait devant un foyer où le feu chauffait à blanc.

— Je vais m'occuper de lui. Le forgeron courut à la porte.

A la lueur du feu, Richard scruta la pièce, essayant de découvrir une cachette. Les caisses en bois pleines de fers à cheval ne convenaient pas. Un peu plus loin, une échelle permettait d'accéder à une étagère, mais cet endroit était trop visible. Il restait une seule possibilité, par terre à côté du foyer, dans une grande bouilloire en fer. Richard y glissa la liste et remit le couvercle.

Dehors, on entendait des pas lourds qui s'approchaient de l'atelier.

Richard se cacha derrière une grosse caisse en

bois. Il entendit les voix devant la porte.

— Mais je l'ai vu entrer par une de ces
rugissait M. Schwartz. Ouvrez la porte. Ces
sifflèrent aux oreilles de Richard.

— Vous ne pouvez pas entrer. Il fait trop.
Moi-même j'ai dû sortir pour prendre l'air.
dez que la chaleur baisse.

— Je ne peux pas attendre.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer dans m
lier. Je vous l'interdis.

Richard eut une idée subite. Pourquoi ne
barrasserait-il pas de la liste une fois pour t
Il prit le couvercle de la bouilloire mais o
glissa entre ses doigts et tomba avec un bru
tallique. Les deux hommes se retournèrent
quement. Richard attrapa la liste et se pr
vers le feu. M. Schwartz bondit vers lui et le
la gorge.

— Richard ou qui que tu sois, donne-m
noms! C'est la dernière fois que vous m'av
né.

Richard se dégagea et jeta le rouleau dans
Pendant l'espace d'une seconde, la liste se
forma en une lueur, puis noircit, se recroq
et disparut pour toujours.

Le forgeron prit des pinces dont les extr
étaient chauffées à blanc. M. Schwartz se r
gna en grommelant des menaces, et sortit d
lier.

Les familles Janssen décidèrent de quitter
le par la porte de Saint-Maurice qui leur
familiaire. Lorsque les murs de la ville comm
rent à s'estomper, Otto et Richard partir
éclaireur. La porte de la ville, normaleme
verte à cette heure de la journée, était fermé

Les garçons s'approchèrent de deux gardes.

— Nous aimerions quitter la ville, dit Richard.

L'un des gardes poussa son compagnon du coude. De larges sourires gagnèrent leur visage.

— Mais bien sûr, bien sûr, dit l'un d'eux avec une politesse affectée. Quand vous voudrez. Les gens sont libres d'aller et de venir. Des anges gardent la cité. Son ton ironique inquiétait Richard.

— Ne sommes-nous pas libres de partir? Y a-t-il une loi qui l'interdit? demanda Otto.

— Non, pas du tout. Aucune loi ne l'interdit. Si vous insistez vraiment, vous pourrez partir. Nous ouvrirons la porte intérieure et la refermerons derrière vous. Puis, nous ouvrirons la porte extérieure. A partir de ce moment-là, vous agirez de votre propre chef. Ces paroles avaient une résonance inquiétante.

— Se passe-t-il quelque chose d'anormal en dehors de la ville? demanda Richard.

Une fois de plus, le garde poussa son compagnon.

— S'il se passe quelque chose? Vous aurez la réponse. Grimpez sur cette échelle et voyez par vous-même.

C'est ce que firent les deux garçons. Debout sur le parapet, ils virent une nuée d'hommes à une distance d'un jet de pierre du mur d'enceinte. Ils allaient et venaient, s'interpellaient ou affûtaient leurs armes, assis sur des pierres. Des tentes sur lesquelles flottaient des bannières rouges, jaunes et vertes avaient surgi. Les champs étaient parsemés de feux de camp. Ici et là, des femmes tournaient le contenu d'immenses marmites posées sur des trépieds. Bien qu'il connût la réponse, Richard demanda:

- Est-ce que ce sont les soldats du Prince-Evêque ?
— Qui veux-tu que ce soit ? cria le garde.

Un soldat aperçut les garçons. « Sautez, vous rattraperons ! » Il étendit ses bras. Ses jambes bouffantes et leur doublet jaune, vert et rouge paraissaient faire deux fois la taille de l'homme. Tous les soldats portaient des pantalons bouffants jusqu'aux genoux, des justaucorps aux couleurs vives, des casques en métal et de longues lances.

Richard jeta un coup d'œil sur le campement et se retourna.

- Nous ne pouvons pas partir.
— Je ne vous le conseille pas, dit le garde en s'avançant. Avez-vous vu les anges ?

Richard se détourna.

- Ils sont déguisés, voilà tout, lui cria le garde. Ils ressemblent aux soldats du Prince-Evêque, mais en réalité, ce sont des anges. Ils enverront tous les hérétiques droit au ciel.

Le garde éclata de rire.

- Qu'est-ce qu'ils attendent ? demanda Richard.
— Eh bien, mon garçon, ils attendent des anges artistes. Le Prince-Evêque dit qu'ils se manifesteront bientôt. Il a posté des soldats à chaque porte de ville. De cette façon-là, il les accrochera tous.

Les garçons descendirent de l'échelle.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne voulez pas partir ? demanda un garde.

— Non, pas maintenant, dit Richard d'une voix hésitante, et les gardes partirent d'un gros rire.

Les garçons apportèrent ces nouvelles décevantes aux deux familles qui les attendaient.

- Mais nous n'avons pas l'audace de retourner, s'exclama M^{me} Janssen.

— Et nous ne pouvons pas continuer, avec tous ces soldats du Prince-Evêque qui campent là-bas.

Richard.

Où aller alors?

Richard observait les fermiers, leurs femmes et leurs enfants qui s'en retournaient après le marché. Chaque fois qu'un grand groupe arrivait à la porte, les gardes le laissaient passer. Un chariot très haut, aux côtés fortement inclinés, passa en grinçant.

Alors Richard se demanda: «Ne pourrions-nous pas partir un à un? Un fermier pourrait nous emmener, Otto et moi, etc...»

Le père reprit aussitôt son idée.

— C'est exactement ce que nous ferons. Je crois que si nous nous séparons, nous pourrions passer sans problèmes.

— Oncle Thor, ne pourrions-nous pas tous nous retrouver à l'église secrète? demanda Otto. Nous pourrions nous attendre là-bas.

— Et s'il arrivait quelque chose? demanda Tante Frieda d'une voix tremblante.

— Après deux jours d'attente, chacun devra essayer de se rendre en Frise du mieux qu'il pourra.

Monsieur Thor Janssen paraissait résolu et les deux familles acceptèrent ce projet. Un autre grand chariot s'arrêta non loin de la porte. Otto et Richard demandèrent au fermier de les emmener. Son regard méfiant mit Richard en alerte.

— Jusqu'à l'église de Saint-Maurice, pas plus loin!

Le fermier réfléchit quelques instants.

— Je prendrai l'un des deux seulement.

— Vas-y d'abord. Je partirai avec le suivant.

Otto poussa Richard sur le chariot. Celui-ci sentait le foin moisi et le fumier de volaille, mais pour Richard c'était une odeur de liberté. Son cœur battait fort. Réussirait-il à sortir de la ville ou non?

UNE DECISION COURAGEUSE

Le chariot fit une embardée et s'arrêta en face des portes intérieure et extérieure.

— Qu'avez-vous dans votre chariot? demanda le garde.

— Un garçon fugitif.

Richard refoula sa terreur. Pourquoi le fermier l'avait-il trahi?

A sa grande stupéfaction, le garde se mit à rire.

— Passez!

Maintenant, Richard entendait des rires et des conversations bruyantes. Ils traversaient rapidement le campement des soldats. Sa peur s'apaisa quand le chariot s'arrêta, il sauta à terre. Il n'était pas très loin de l'église de Saint-Maurice.

— Merci, merci beaucoup, cria-t-il au fermier.

— J'ai dit que tu étais un fugitif. C'est ce que je pensais être la vérité. Maintenant, dis-moi ce que tu en est. Es-tu un fugitif?

— Oui.

— Où veux-tu aller?

— En Frise.

— Pourquoi? Le fermier avait l'air presque étonné.

— Il y a là-bas un homme que je suis censé reconnaître.

— Où sont tes parents?

— Ils attendent de quitter Münster.

— Comment s'appelle cet homme?

Devait-il répondre? D'une certaine façon, Richard sentit qu'il devait dire la vérité.

— Il s'agit de Menno Simons.

— Ah! Sa longue expiration était bien plus claire que des mots. Il y a quelque temps, nous avons hébergé l'un de ses messagers. Depuis, beaucoup de réfugiés ont passé dans ma ferme. La proximité de nombreux arbres et de buissons semble en faire un endroit idéal pour se cacher. Viens avec moi. Allons voir ce que ma brave femme pourra nous donner à manger.

La femme du fermier, petite, grassouillette et bien affairée ne parut pas surprise par la présence de cet hôte inattendu. Richard se trouva bientôt attablé pour le souper, dégustant du fromage frais, des gâteaux d'avoine chauds et des pommes cuites. Après la dernière bouchée, il poussa un soupir de satisfaction.

La femme lui montra un endroit où il pourrait dormir.

Le lendemain matin, il voulut payer son hébergement mais le fermier refusa d'un geste de la main.

— Je ne suis pas prêt de croire que ces morceaux de métal servent à quelque chose. On ne peut ni les manger, ni les donner au bétail.

— Alors, je vous donnerai un coup de main aujourd'hui.

— Non, merci. Il vaut mieux que tu partes. Il y aura vraisemblablement davantage de gens qui viendront cette nuit. Il soupira. Ne t'en fais pas. Je les aiderai. Depuis que le messager de Menno Simons est passé ici, je ne suis plus le même homme. Ça paraît bizarre. J'ai eu la meilleure récolte de tous, cette année.

D'un cœur léger, Richard se dirigea vers les bois du Prince-Evêque. Il rejoignit la clairière et s'installa pour attendre Otto, Trudi, et les autres. Il se

roula en boule et pendant un moment il s'assit à la nuit tombante il se réveilla, bizarrement conscient d'une présence toute proche de lui. Il espéra que ce fût un membre de la famille. Il entendit un souffle lourd, puis des voix.

— Il n'y a personne ici, dit un homme profondément mécontent. Je l'ai vu venir par ici, voir le lieu. Voici le lieu de rencontre secret des anabaptistes dont je vous avais parlé. Le voici !

Avant que Richard ait pu s'échapper, un soldat le prit par le bras et me l'empoigna. Les uniformes aux couleurs sombres et les casques en métal des deux hommes lui firent comprendre qu'ils étaient des soldats du Prince-Evêque.

L'un des soldats lui dit : « Nous allons te garder sous bonne garde, après quoi nous irons prendre quelques anabaptistes de plus. Ils sortent de la ville par le puits à flots, des douzaines et des douzaines par jour. »

Les deux soldats emmenèrent Richard. Ils marchèrent près de la maison du sympathique fermier, puis devant l'église de Saint-Maurice et retournèrent au campement près de la porte Saint-Maurice. Là, des soldats se mirent à huer le petit garçon. L'un d'eux s'écria : « Est-ce là tout ce que vous avez réussi à prendre en une nuit ! »

Les deux soldats grommelèrent une réponse et conduisirent Richard vers un feu de camp, au-dessus duquel une femme tournait de la nourriture dans une marmite suspendue à un trépied.

— Voici un prisonnier. Surveillez-le. S'il essaie de s'enfuir, il aura tôt fait de se rendre compte que nos lances sont bien affilées.

Richard s'assit près du feu, les genoux sous son menton. La nourriture exhalait une agréable odeur, mais il ne demanda rien à manger.

femme lui jeta un regard, puis retourna à sa marmite.

— S'ils ne sont pas en train de se battre, ils mangent, grommela-t-elle.

— Est-ce que vous travaillez ici? demanda Richard.

La femme renifla.

— Bien sûr que oui. Je suis l'une des cuisinières du camp. Mon mari fait partie des hommes du Prince-Evêque. Pour quelqu'un qui risque sa vie à longueur de journée, le salaire est rudement bas, mais nous avons de quoi manger.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu voulais faire?

— Quitter Münster.

— Pourquoi? Es-tu un anabaptiste tentant de s'enfuir?

Elle poussa vers lui un bol fumant de nourriture.

— Tiens, il n'y a pas de raison que tu meures de faim. J'en prendrai un peu, moi aussi.

Elle mangea bruyamment, puis bâilla.

— Je m'en vais dormir, un peu. Tu peux rester près du feu si tu veux. Mais n'essaie surtout pas de t'enfuir.

Richard s'assit près du feu en serrant ses genoux dans ses mains.

Où étaient Otto et Trudi? Les autres allaient-ils aussi se faire prendre? Est-ce que tous leurs projets, leurs désirs de faire la volonté de Dieu étaient anéantis? Il se souvint des réunions clandestines des anabaptistes, où on parlait en chuchotant des martyrs qui étaient morts à cause de leur foi. Cela ne lui avait jamais paru bien réel, et pourtant maintenant il était là, prisonnier du Prince-Evêque. Il est vrai que les soldats du Prince-Evêque

étaient des hommes embauchés pour faire tier des armes comme d'autres hommes exer la profession de menuisier, par exemple; ils naient à gagner leur pain. Peut-être l'un ou d'entre eux se laisserait-il soudoyer.

Richard palpa les pièces cousues dans s que. Il fallait que cet argent lui suffise pour jusqu'en Frise. Mais à quoi pensait-il? Il plus nulle part. Il était prisonnier. Il sou s'assoupit, mais réussit malgré tout à entre feu pendant toute la nuit. Le matin, la fer remercia et lui permit de tourner la bouillie cons d'avoine.

Un soldat, un bol à la main, vint chercher petit-déjeuner.

— Un prisonnier, hein! Il nous faudrait un solide comme toi pour faire les courses. Qu que tu en dis?

Alarmé, Richard bondit sur ses pieds.

— Pour le compte du Prince-Evêque? JAMA pourrai travailler pour lui.

— Pourquoi pas? Le soldat fit signe à la fen donner quelque nourriture à Richard. N parlerons avec le capitaine; il est là-bas. Il du doigt une grande tente. Attends ici, ord il.

Des voix irritées s'entendaient à l'intérieur tente.

— Mettez les chaînes à Monsieur Schwartz manda une voix glaciale.

M. Schwartz ici? Le désespoir envahit R M. Schwartz les suivrait-il tous jusqu'à la monde?

— Mais pourquoi? Pourquoi? implora Schwartz. Je n'y pouvais rien.

— Emmenez-le. Que le Conseil municipal s'occupe de son cas!

Un soldat ouvrit brusquement les pans de la tente. M. Schwartz sortit en chancelant; deux soldats le tenaient fermement.

Il regarda Richard, sans comprendre d'abord, puis il sourit d'un air triomphant.

— Voici le coupable! M. Schwartz s'arracha à l'emprise des soldats et se mit à crier en direction de la tente; «C'est ce garçon qui a brûlé la liste.»

Le capitaine sortit précipitamment de la tente.

— C'est vous-même qui avez brûlé la liste.

— Mais... M. Schwartz s'embrouillait, sa gorge se serra.

— Je n'ai pas brûlé les noms, je le jure. C'est ce garçon qui les as brûlés.

La peur et la supplication ponctuèrent ses paroles. A moins que ce soit l'autre garçon!

En dépit de lui-même, Richard était peiné pour le père de Trudi. Il s'adressa au capitaine.

— Monsieur, je...

Le capitaine le réduisit au silence.

— Tu parleras quand on te le demandera! Puis il fit signe aux gardes.

Monsieur Schwartz se tordait les mains, clamant son innocence d'une voix qui s'éleva en un cri de terreur.

Le capitaine fit la grimace et se tourna vers le garde de Richard.

— Est-ce là ce que vous appelez le travail d'une nuit? Un prisonnier?

Richard sentit monter en lui un espoir délicieux, troublant. Les autres s'étaient-ils enfuis? Une joie soudaine le submergea. Peut-être trouverait-il avec l'aide de Dieu un moyen de se libérer et



M. Schwartz sortit en chancelant; deux soldats le tenaient fermement.

de rejoindre sa famille en Frise? Il prit la résolution de ne jamais abandonner, d'essayer encore et encore.

Le capitaine lui fit signe d'entrer dans la tente.

— Vous les anabaptistes, vous êtes des gens étranges. Vous avez une religion métissée, elle n'est ni de Rome ni de Martin Luther, elle contient juste assez de vérité lui permettant de prouver qu'elle vient de Satan. Je comprends que des jeunes de ton âge puissent se déclarer prêts à être rebaptisés. Quand as-tu été rebaptisé?

— Je n'ai pas été rebaptisé, dit Richard.

— Non? Mais alors, qu'est-ce qu'un bon catholique comme toi vient faire par ici?

Une pensée tentante vint à l'esprit de Richard. Ce serait facile de faire croire au capitaine qu'il était catholique. En un sens c'était vrai. Il n'avait pas été rebaptisé. Ne valait-il pas mieux se rallier à l'idée du capitaine? On le relâcherait et il pourrait se rendre en Frise. A quoi pouvait-il servir en tant que prisonnier? Dieu ne voulait-il pas qu'il admette l'erreur du capitaine? Y avait-il un meilleur moyen d'obtenir la liberté?

Richard eut très chaud. Il avait envie d'entrer dans les idées du capitaine, mais il y avait la suite. Comment allait-il pouvoir vivre avec la pensée de ce qui s'était passé? Comment pourrait-il affronter le nouveau conducteur spirituel, Menno Simons? Cet incident serait constamment présent à son esprit. Et puis, il y avait Trudi! Pourrait-il la regarder en face, elle qui s'était volontairement sacrifiée pour sauver Richard et ses parents? Non, il était temps qu'il pense par lui-même et agisse en fonction de sa foi.

— Mais peut-être vas-tu mourir, ... aujourd'hui

même, lui murmura le tentateur.

Une petite voix intérieure lui répondit:

— Y a-t-il un autre moyen de prouver ta foi devant Dieu? Les anabaptistes, malgré tous leurs dangers, meurent courageusement s'il le faut. En un an, tu peux rattraper des mois d'indécision.

Richard essaya de calmer le tremblement de sa lèvre supérieure.

— Monsieur, je ne suis plus catholique maintenant. Je suis anabaptiste et à la première occasion je me ferai rebaptiser.

L'EXIL

Dès qu'il eut pris position pour Dieu, Richard eut l'impression qu'un poids immense venait de tomber de ses épaules. Il se redressa et le cœur léger, il regarda le capitaine.

— Mais mon garçon, ne sais-tu pas que tes paroles pourraient signifier ton arrêt de mort?

Sans faiblir dans sa confiance toute récente, Richard dit:

— Allez-vous tuer tous les anabaptistes?

Le capitaine le fixa du regard.

— Le Prince-Evêque ne tue pas pour le plaisir de tuer. Ce qu'il veut, c'est le respect de la loi, de l'ordre et de l'obéissance à l'Eglise.

— A l'Eglise ou à Dieu? Sa propre hardiesse surprit Richard.

Le capitaine soupira.

— A Dieu, évidemment. Mais je ne vais pas passer ma journée à discuter ici avec un garçon. Il fronça les sourcils. Tu aurais pu me laisser dans l'idée que tu étais catholique! Maintenant, tu serais libre.

— Non, je ne pouvais pas. Plus maintenant. D'ailleurs, ce n'était pas vrai.

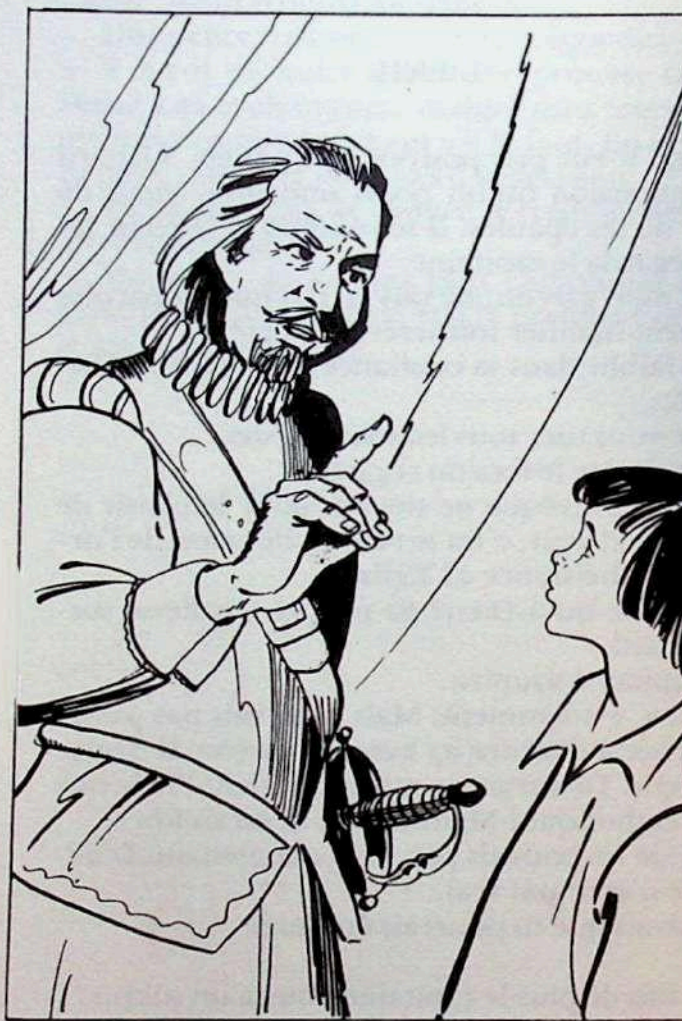
— Tu savais que tu pourrais être tué?

— Oui.

Une fois de plus le capitaine poussa un soupir.

— Vous les anabaptistes, vous avez un courage inébranlable. Je dois l'admettre.

Il tambourinait sur la garde de son épée. «Je pense t'envoyer à l'hôtel de ville. Le Conseil municipal pourra décider de ton sort.» Il appela deux gardes. «Emmenez-le à l'hôtel de ville.»



— Mais mon garçon, ne sais-tu pas que tes paroles
raient signifier ton arrêt de mort?

Les deux gardes marchaient à vive allure. Tout au long du chemin et malgré le soleil, Richard sentit sur son visage le souffle d'un vent glacial. Près de la place du marché, l'un des soldats montra du doigt la haute tour de l'église Saint-Lambert.

— Regarde là-haut!

Richard leva les yeux.

— Que vois-tu?

— La tour de l'église.

— Quoi d'autre?

Quelque chose dans la voix du garde mit Richard mal à l'aise. Il observa attentivement la tour.

— Je vois toutes les sculptures.

— Il y a six ans, on a mis trois de tes anabaptistes dans trois cages et on les a pendus haut et court au sommet de la tour; leurs os sont encore là-haut. Est-ce que tu savais cela?

— Non, je ne le savais pas.

Richard fut secoué d'un tremblement incontrôlable. Il serra les dents. Il ne leur montrerait pas qu'il avait peur.

— Les cages sont encore là-haut! Regarde-les!

Le garde le pressait. Cet ordre exerçait sur Richard une fascination irrésistible. Il leva les yeux et vit les trois cages noircies tout au sommet de la tour. Elles ressemblaient à des jouets. Les gardes échangèrent de menus propos jusqu'à leur arrivée sous les arcades de l'hôtel de ville.

— Allez, entre! dit l'un des gardes au jeune prisonnier.

A la vue de Richard, un garde de l'hôtel de ville se mit à siffler.

— C'est tout ce que vous avez réussi à ramasser aujourd'hui? Vous auriez dû voir le groupe qui est arrivé hier. Est-ce que vous vous engraissez du sa-

laire du Prince-Evêque en oubliant votre de

L'un des gardes se mit à rire.

— Ne t'inquiète pas. Nous te ramènerons t'occuper pendant pas mal de temps.

Il poussa Richard en avant.

— Le capitaine veut qu'on le mette dans la Conseil.

— Mais elle est déjà pleine de monde, rép garde. De toute façon, ce n'est pas à moi c der.

Il montra devant lui la porte à deux b

— Va là-bas et frappe trois fois. Quelqu'un pera de toi.

Richard avait l'impression que la voût pièce extérieure de l'hôtel de ville allait le de près. Les visages sculptés qui se trouva sommet des quatre colonnes de pierre gnaient d'un air méchant. Cependant, un rayon de soleil qui entrait par la fenêtre cir réchauffait tout le corps.

Sur le côté gauche, il vit un escalier et hé Conseil se réunissait-il en haut ou en bas?

— Tout droit, le jeune! dit le garde d'un to

Arrivé à la porte à deux battants, il frap coups. Il entendit le bruit sec d'un loque s'avança dans une pièce entièrement obscu ressemblait à une caisse. Que s'était-il passé il l'objet d'une plaisanterie cruelle? Y ava donjons à l'intérieur de l'hôtel de ville? rester définitivement en prison? Cette ob inhabituelle lui fit battre des paupières. Un lumière rayonnait d'une haute fenêtre int et Richard vit qu'il se trouvait entre deux Que devait-il faire? Il se mit à tâtonner e juste devant lui un marteau de porte en f

poussa. De l'autre côté, quelqu'un ouvrit.

Richard se trouvait dans une immense pièce oblongue. Sur trois côtés étaient alignés des bancs de bois dont les dossiers étaient sculptés. Une faible lumière pénétrait dans la pièce par les fenêtres garnies de baguettes de plomb. Il surprit un mouvement derrière lui et se retourna. Il vit un groupe de personnes debout et qui attendaient. Il eut du mal à reconnaître son père, sa mère, Oncle Sigmund, Tante Frieda, Otto et Trudi. Il eut un mouvement de surprise et les regarda plus attentivement. Ils étaient tous là lui adressant des sourires d'encouragement. Deux gardes se tenaient près d'eux, leurs piques tournées vers le plafond.

Richard se raidit; il venait d'entendre un bruissement dans le hall extérieur. Les hommes du Conseil entrèrent un à un et prirent place sur les sièges en bois. Ici et là, l'un ou l'autre d'entre eux ajustait derrière son dos un coussin pourpre ou vert.

Le membre du Conseil qui devait présider s'installa derrière un long bureau et quand tous les hommes furent assis, il ouvrit la séance.

— Qui a quelque chose contre ces gens?

On entendit un autre bruissement à la porte. M. Schwartz entra d'un air majestueux, la tête haute.

— Moi, dit-il.

— Déposez votre plainte.

— Cela fait des années que ces gens sont anabaptistes à outrance; comme vous pouvez le constater, il s'agit de deux frères, et de leurs fils respectifs. Moi-même, j'ai participé, il y a des mois, à la lapidation de Münster, au cours de laquelle l'un d'entre eux a été chassé, et pourtant aujourd'hui, il se retrouve ici. L'autre s'est associé avec les anabaptistes et a été excommunié.

M. Schwartz s'animait à l'ouïe de ses paroles. Mais ce n'est pas tout. Le fils de ce me a détruit une liste de noms d'une valeur inestimable pour le Conseil, puisqu'il s'agit des noms des anabaptistes qui, à l'heure actuelle, affectent encore la ville de Münster. M. Schwartz pavanait devant les hommes du Conseil, battant les bras et gesticulant. «Mais voici le pire de tout, ils ont mis le feu à la maison du Prince-Évêque».

L'audace de M. Schwartz rendait Richard plus fier. Il brûlait de crier la vérité, mais il se contenait. Trudi par contre, se précipita.

— Père, tu mens!

Un murmure parcourut le Conseil. Le président frappa sur son bureau pour rétablir le silence.

— Qui est cette fille?

M. Schwartz était accablé; ses bras retombèrent le long de son corps.

— Ma fille.

— Pourquoi se trouve-t-elle avec ces gens?

M. Schwartz se mit à répondre mais le président l'interrompit.

— Qu'elle parle elle-même. Essayons de voir pourquoi ces anabaptistes agissent de la sorte.

Trudi se tenait droite et ferme.

— Je fais la volonté de Dieu.

— Mais pour faire la volonté de Dieu, il faut être un bon catholique. Ne te rends-tu pas compte de tes égarements?

— La volonté de Dieu n'est pas une erreur!

Trudi tenait bon, malgré les questions pressées du président.

M. Schwartz l'interrompt.

— Il faut que la ville soit débarrassée de ces gens, sinon nous nous retrouverons en 1648 comme il y a six ans.

Le président lui lança un regard furibond.

— Est-ce que cette mesure inclut votre fille?

— Oui, bien entendu. Il faut qu'elle soit punie, elle aussi. Non..., non! Que dis-je? M. Schwartz chancela et porta une main à sa tête. Peut-être qu'on pourrait simplement les bannir!

Le président leva la main.

— C'est le jugement du Conseil et non celui d'un laïc qui déterminera le châtiment qui sera assigné. Il se tourna vers les hommes du Conseil. L'un d'entre vous a-t-il quelque chose à dire pour leur défense?

L'un des bourgeois se leva.

— Je possède plusieurs meubles sculptés avec soin par ces hommes. Ils sont tous les deux d'excellents artisans.

Un autre se pencha en avant et regarda méchamment celui qui venait de parler. Richard put voir le dossier de son siège. La sculpture représentait Christ portant un globe.

— Il faut tuer les loups, dit-il, les anabaptistes sont des loups.

Un troisième homme se manifesta d'un air songeur.

— Les anabaptistes louent Dieu quand on les maltraite. Ils meurent joyeusement pour leur religion. Il y a quelque chose qui ne va pas avec ces gens. Pour parler de Dieu d'une manière aussi pieuse, ils doivent être franchement mauvais.

Le président leva la main.

— A-t-on trouvé sur ces gens des écrits interdits?

— Non, Votre Honneur.

— Voyons! Qu'ont-ils à dire pour leur propre défense?

Oncle Sigmund s'avança d'un pas.

— Christ a dit qu'il laisserait croître le bon avec l'ivraie jusqu'à la moisson, de peur qu'en arrachant l'ivraie, le bon grain ne soit aussi arraché. Nous ne pouvons ignorer la Parole de Dieu. Nous servons le Christ, nous vivons pour Lui. Le mal le faut, nous mourrons pour Lui, Lui qui a donné Sa vie pour nous.

— Les autres sont-ils d'accord avec ces paroles ? demanda le président.

Richard sentit monter en lui une fureur qu'il n'aurait jamais soupçonnée. Son « oui » était fort et résolu que les réponses des autres.

— Le Conseil décrète que la famille Janzen est bannie de Münster pour toujours. Aucun membre de la famille ne pourra jamais revenir, qu'il ne vienne pour faire du commerce, acheter, vendre ou travailler. Ils ne pourront plus rompre le pain ni passer la nuit dans quelque maison que ce soit. Le président avait prononcé la sentence en insistant sur chaque mot. Il poursuivit: « Quant à Hugo Schwartz, qu'il continue à vivre dans la paroisse de Saint-Maurice mais qu'il aille se confesser le vendredi à l'église Saint-Lambert et ce jusqu'à la fin de ses jours, à moins que son zèle ne le conduise à se faire justice lui-même. » Hugo Schwartz baissa la tête et après un dernier long regard pour ses amis, il quitta la salle du Conseil.

Quelques instants plus tard, plusieurs gardes encerclèrent la famille et l'escortèrent jusqu'à la porte de Saint-Maurice. Les gardes les firent marcher en silence. Avec un bruit retentissant, les portes de la ville se refermèrent sur eux. La famille Janzen était définitivement bannie de Münster.

Richard, Otto et Trudi marchaient côte à côte. Ils avançaient péniblement. Quand ils pa-

près des endroits qui leur étaient familiers, devant l'église de Saint-Maurice, devant les fermes de leurs anciens amis ou voisins et par-dessus tout près des bois qui abritaient l'église secrète (elle ne l'était plus depuis que le Prince-Evêque l'avait découverte), Richard crut que son cœur allait éclater de tristesse, et pourtant il se sentit vivifié par une joie toute nouvelle. Une vie nouvelle l'attendait. Trudi regarda en arrière.

— Oh, comme je souhaiterais que mon père pût voir la lumière, soupira-t-elle.

Ce fut son dernier regard en arrière.

Les longues journées de marche leur procurèrent un sentiment de paix. Trudi allait de découverte en découverte: les contours bleus et verts des lointaines collines, le lit profond d'une rivière, des groupes de maisons au sommet d'une butte ou une ville entière adossée au flanc d'un coteau. La beauté de la nature avait sur chacun d'eux un effet apaisant.

Chaque soir, il fallait trouver un endroit pour passer la nuit et se restaurer, c'était l'aventure. Plus d'une fois, un fermier bienveillant les laissait dormir dans le foin. Les gens partageaient la nourriture avec eux et souvent, il fallait presque les obliger d'accepter de l'argent en contrepartie.

Après bien des semaines ils arrivèrent en Frise, un pays plat traversé par de nombreux canaux. La petite troupe des Janssen s'installa dans la ville où habitait Menno Simons. Bientôt Oncle Sigmund et son frère trouvèrent du travail en tant que menuisiers. Au début ils avaient demandé à la famille de ne pas prononcer le nom de Menno Simons, mais dès qu'ils eurent tous appris la langue du pays, M. Janssen décida de s'informer. Richard sortit avec

lui pour une première tentative. Ils arrêtaient
passant près d'un canal.

— Où pouvons-nous trouver Menno Simons?
— Menno Simons?

L'homme fit un mouvement bizarre et
coup d'œil par-dessus son épaule. «Je ne sa-
ment pas.»

— Mais vous avez certainement entendu parler
lui? Il est célèbre d'un bout à l'autre des
septentrionales.

— Non, non, je vous en prie, n'en parlez
ne sait pas ce qui va se passer maintenant
sommes tous surveillés.

M. Janssen interpella prudemment un
passant.

— La paix soit avec vous.

L'homme se retourna, levant lentement
comme s'il voulait parer des coups. Il examina
guement Richard et son père.

— Qui êtes-vous? dit-il enfin.

— Nous sommes des nouveaux venus.

— D'où?

— De Münster.

— Pourquoi êtes-vous venus?

— Nous cherchons un homme qui pourra
aider.

— Qui?

— Menno Simons.

L'homme fit un brusque mouvement en
et avala péniblement sa salive.

— Ne savez-vous pas qu'il est interdit de pro-
cer le nom de Menno Simons?

— Est-ce que la persécution a commencé?

— Non.

L'homme poussa un soupir.

— Le gouverneur de la Frise a décrété l'année dernière, le 7 décembre 1542, que quiconque donnerait asile ou nourriture à Menno Simons serait tenu pour hérétique. Je vous donne un conseil: quittez cet endroit.

— Non, nous ne partirons pas avant de l'avoir trouvé, dit le père.

L'homme était songeur.

— En ce moment il y a des espions partout.

— Je comprends, dit M. Janssen. Nous ne vous ennuierons pas davantage. La paix soit avec vous.

— Un instant. L'homme réfléchit un moment. Vous avez salué comme les «frères». Je vous emmène auprès de Menno Simons.

Il les conduisit dans une petite maison près d'un canal. Menno Simons écrivait des messages pour ses disciples.

— Voici des gens de Münster, à la recherche de la lumière.

Une ombre passa sur le visage serein de Menno Simons.

— Je me suis fait du souci pour les «frères» de Münster, bien que je n'y sois jamais allé.

Richard regarda le visage paisible et serein de cet homme. Ils avaient parcouru une distance incroyable pour pouvoir le rencontrer. Ét Richard sut que maintenant, tout irait bien.

Une fois de plus les réunions clandestines reprirent.

Menno Simons exhortait souvent les disciples en leur disant: «Bientôt viendra le jour de notre délivrance et toutes les larmes seront essuyées de nos yeux. Louez Dieu et relevez la tête, vous qui souffrez pour l'amour de Jésus.»

Il n'aimait pas le terme d'«anabaptiste». Lors

d'une réunion, il fit des reproches à ses d
«Il faut que nous nous débarrassions de
d'anabaptiste. C'est un titre détestable qu
n'avons jamais choisi. A partir de main
nous nous appellerons «Les Frères».

Après la réunion, Richard chuchota à
— Nous pourrions demander le baptême.

Cette nuit-là, Otto, Trudi et Richard se
avec les «frères» au bord d'un canal. Ils atte
d'être baptisés.

— Le baptême ne vous confère pas la grâce
quait Menno Simons. Il est une institution
qui est le signe visible de la nouvelle naissa
rituelle d'un chrétien.

Il baptisa d'abord Trudi, puis Otto et e
chard. Au moment de son baptême, Rich
l'impression qu'une lumière le pénétrait.

— Ce n'est pas l'eau qui importe, se dit-il,
qu'elle représente. C'est alors qu'il saisit le
la communauté clandestine des «Frères
Eglise qui vivait d'abord dans son cœur et c
autres. C'était là l'Eglise vraie, réelle. Il se s
vifié, rempli d'une force et d'une espéran
velles et regarda Trudi et Otto. La joie pais
illuminait leurs visages lui révéla qu'eux au
naient de faire la même découverte.

NOTES HISTORIQUES

Ces notes ne se trouvent pas dans l'édition américaine.

J.L.

LA REFORMATION appelée aussi LA REFORME :

Jésus-Christ vint sur la terre pour établir un contact plus étroit entre Dieu et les hommes. Il leur révéla le chemin du salut : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. » (La Bible, Jean 14 : 6). « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » (La Bible, Jean 11 : 25-26).

Jésus-Christ chargea ses apôtres d'aller prêcher son enseignement reçu de Dieu : « Allez par tout le monde et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » (La Bible, Marc 16 : 15-16).

La mission des apôtres était donc claire :

1° Annoncer l'Évangile à chacun dans le monde entier,

2° Baptiser celui qui avait cru.

L'Église chrétienne naquit à la Pentecôte lorsque l'apôtre Pierre prêcha l'Évangile à la foule assemblée à Jérusalem. Environ 3.000 personnes acceptèrent son message et furent baptisées (La Bible, Actes 2 : 41).

L'Église chrétienne, à l'origine, n'était ni catholique romaine, ni protestante. Petit à petit, au cours des siècles, elle évolua, se divisa et s'éloigna de l'enseignement de Jésus-Christ.

La Bible, qui seule relate l'enseignement de Christ et des apôtres, devint un livre ignoré, dont la lecture fut même interdite en langue populaire.

Aussi, au XVI^{ème} siècle, les deux grandes Églises qui représentaient l'Église de Jésus-Christ : l'Église catholique romaine, en Europe occidentale (Espagne, Italie, France, Allemagne, Suisse, Pays-Bas) et les Églises catholiques orthodoxes, en Europe orientale (Russie, Roumanie, Grèce, etc...) s'étaient très éloignées de l'enseignement de Jésus-Christ. Dans l'Église catholique romaine, le pape ainsi que le clergé régnaient en maîtres absolus sur les empereurs, rois, princes, états, et naturellement sur le peuple. L'INQUISITION se chargeait de faire la police et de pourchasser ceux qui n'acceptaient pas les croyances et lois imposées par l'Église romaine.

Des tentatives de réforme furent faites, les unes au sein même de l'Église catholique romaine, d'autres, à l'extérieur, par des séparations.

Au cours des siècles se maintinrent ou se créèrent des assemblées chrétiennes indépendantes de l'Eglise catholique romaine. Ces groupements religieux, aux noms divers (Hérétiques, Gnostiques, Manichéens, Cathares, Bogomiles, Novatiens, Donatians, Bogoumites, Cathares aussi Albigeois), Vaudois, Hussites, etc..., s'efforcèrent d'être une plus ou moins grande fidélité à vivre l'enseignement de Jésus-Christ directement d'après la Bible. Ils furent considérés comme hérétiques ou «sectes pernicieuses» par l'Eglise catholique romaine, et persécutés à ce titre.

Parmi les **PRECURSEURS DE LA REFORMATION** on cite **Jean Wiclef** (1324-1384), **Jean Hus** (exécuté en 1415), **Jérôme de Prague** (exécuté en 1416), **Jérôme de Prague** (exécuté en 1498). Ces hommes s'élevèrent contre les abus de l'Eglise catholique. La plupart payèrent de leur vie leurs protestations et leurs tentatives de réforme.

Après une période de **décadence, de déformation**, la **réformation** s'imposait au sein de l'Eglise catholique romaine.

LA REFORMATION ou **REFORME** n'a pas été initiée secrètement par un groupe de conspirateurs. Mais, à différents endroits, au **XVI^e** siècle, des hommes de Dieu se soulevèrent contre les erreurs de leur temps. Le premier, **LUTHER** (1483-1546), curé et professeur à l'université de Wittemberg (Allemagne), s'éleva, en 1517, contre le trafic des indulgences; **Ulrich ZWINGLI** (1484-1531), prêtre à Zurich (Suisse), s'éleva en 1522, contre les jeûnes obligatoires; **Balthasar MAIER** (1480, exécuté en 1528), prêtre à Waldshut, s'éleva contre les pèlerinages. D'autres **REFORMATEURS** continuèrent à surgir malgré les persécutions: **Guillaume FAREL** (1504-1565), **Jean CALVIN** (1509-1564), dont le ministère fut surtout à Genève. Néanmoins, son influence s'étendit dans de nombreux pays, en particulier par ses écrits.

En résumé, la **REFORMATION** fut un mouvement de retour aux sources, à la Bible, à l'enseignement de Jésus-Christ et du christianisme primitif.

Parmi les vérités évangéliques remises en valeur par la **REFORME**, relevons les suivantes :

- 1° Le salut de l'homme est donné gratuitement par Dieu, sur la base de la foi en Jésus-Christ.
- 2° Jésus-Christ est le seul intermédiaire entre Dieu et les hommes.
- 3° La Bible est la seule autorité.
- 4° Le sacrifice de Jésus-Christ ayant été effectué une fois pour toutes, la messe n'est plus nécessaire.

L'INQUISITION :

Cette institution catholique romaine avait pour objectif de rechercher et de punir les hérétiques. Dès le XIII^{me} siècle, l'Inquisition était à l'œuvre et faisait en France la chasse aux Albigeois. Dans la bulle pontificale *Ille humani generis* du 8 février 1232, le pape s'adressant aux évêques écrit : « Nous avons décidé d'envoyer des Frères Prêcheurs contre les hérétiques de France et des provinces voisines... » Dominicains et Franciscains devinrent des agents de l'Inquisition. Pour le pape, la poursuite de l'hérésie est l'affaire de l'Eglise et non point celle des princes qui doivent se soumettre aux décisions du clergé.

L'Inquisition appelée aussi le **Saint-Office**, devait d'abord employer envers les coupables, les peines spirituelles. Si ce moyen ne suffisait pas, elle les livrait aux autorités (le bras séculier). Les coupables étaient, selon la gravité des cas, enfermés dans des cachots, soumis à la torture ou exécutés.

Durant sa longue existence l'Inquisition a fait exécuter plus de cent mille non-catholiques : Albigeois, Juifs, Maures, Protestants, etc... L'un des plus célèbres inquisiteurs fut le cardinal Thomas de Torquemada, de l'ordre des Dominicains. Grand-Inquisiteur en Espagne, au XV^{me} siècle, il fit exécuter plusieurs milliers de personnes.

L'EXCOMMUNICATION :

Action de l'autorité ecclésiastique pour retrancher de l'Eglise catholique romaine les pécheurs et les hérétiques.

L'excommunié était mis au ban de la société. On ne pouvait ni boire ni manger avec lui, pas même le saluer ; on devait s'éloigner de lui. Il était même interdit de prier pour lui dans les prières publiques de l'Eglise. Ceux qui communiquaient avec un excommunié encouraient une excommunication mineure.

Les sentences d'excommunication étaient affichées aux portes des églises.

L'autorité ecclésiastique frappa d'interdit des états dont le souverain avait été excommunié. Toute la population du pays était privée des services religieux et des sacrements (à l'exception du baptême et de l'extrême-onction). Les églises étaient fermées et les prêtres célébraient la messe en l'absence des fidèles. Il n'était plus possible de se marier. On n'accordait la sépulture qu'aux clercs, aux enfants et aux étrangers.

LE PROTESTANTISME :

Le nom de « protestant » fut d'abord donné aux luthériens, en 1529, lors de la diète de Spire, puis plus tard aux réformés.

Aujourd'hui, sous la dénomination «protestantisme» globés les divers mouvements qui se sont séparés de la Religion Catholique Romaine au XVI^{me} siècle, ou qui se sont séparés, en suite, constitués au sein de ces mouvements, sans renoncer aux principes de base de la Réforme.

Le protestantisme compte plusieurs branches, dont les origines sont souvent liées aux lieux de leur création et à la personnalité de leurs premiers responsables. Il existe de nombreuses grandes branches. Selon l'ordre chronologique, elles sont les suivantes :

Le **Luthéranisme** (Allemagne, Pays nordiques), l'**Anabaptisme** (surtout développé aujourd'hui dans les pays anglo-saxons sous divers noms); le **Calvinisme**, le **Presbytérianisme** (Ecosse, France, Suisse, Pays-Bas), le **Anglicanisme** (Pays anglo-saxons). En marge de ces grandes branches, il existe des dénominations de moindre importance créées après la Réforme : Quakers, Méthodisme, Armée du Salut, etc.

Certains groupements religieux de constitution récente que le protestantisme font usage de la Bible sans n'étant pas «protestants», par exemple : les Moraves, la Science Chrétienne et les Témoins de Jéhovah.

L'ANABAPTISME :

Malgré l'Inquisition et les persécutions, des groupements religieux clandestins - dont certains étaient nettement politiques - se maintinrent en dehors de l'Eglise Catholique Romaine jusqu'au temps de la Réforme, par exemple les Vaudois.

A partir de la Réformation, catholiques et luthériens utilisèrent indistinctement l'appellation d'anabaptistes pour désigner divers groupements ou individus «non conformistes». Parmi eux furent des rêveurs mystiques, de sincères évangélistes, des panthéistes spiritualistes, des anticléricals, des théocrates millénariens ou de simples agitateurs. Le seul fait que les adhérents de ces différents groupements rejetaient le baptême des enfants (maintenu par les Réformateurs Luther, Zwingli et Calvin), était suffisant pour les désigner par le sobriquet d'anabaptistes.

L'écrivain calviniste Guy de Brès, dans un ouvrage pour combattre les anabaptistes, écrivait en 1565 : «Je ne pourrais du tout impossible de réciter toutes les sectes dissidentes et les opinions contraires et pernicieuses qui sont attribuées aux anabaptistes. Car on en trouvera bien peu qui s'accusent entr'eux... Néanmoins, afin de n'être trop long, et de ne pas ennuyer les lecteurs de tant de diversités de sectes, je nommerai seulement que quinze de nom.»

Parmi les divers groupes d'anabaptistes, nous avons relevé les suivants :

1° **Thomas Münzer et les Prophètes de Zwickau** : Thomas Münzer, ancien prêtre, pasteur luthérien à Zwickau (Saxe), s'éleva contre le baptême des enfants. Mais il ne pratiqua pas le baptême des croyants. Il s'associa à une révolte de **paysans** qui réclamaient une réforme complète de l'Eglise et de l'Etat. L'insurrection fut écrasée impitoyablement par les princes, et Münzer exécuté en 1525.

Dès cette époque, pour les autorités, «anabaptiste» signifie «révolutionnaire».

2° **Les «Frères» de Zurich** : En janvier 1523, Zurich, en vertu d'un arrêté du Conseil cessait d'être catholique et devenait «évangélique». Ainsi automatiquement, par un simple arrêté, toute la population, hier encore catholique, devint malgré elle, une vaste Eglise protestante de multitude. Zwingli espérait petit à petit réformer les usages, mais ne voulait rien modifier sans l'accord de l'Etat. Des collaborateurs de Zwingli (Conrad Grebel, Félix Manz, etc...) réclamèrent une réforme radicale. Il fallait supprimer le baptême des enfants et constituer une Eglise composée uniquement de croyants baptisés sur confession de leur foi en Jésus-Christ. La question du baptême fut portée devant le Conseil d'Etat où adversaires et partisans du baptême des enfants exposèrent leurs opinions. Le Conseil décréta le 17.1.1525 que le baptême des enfants devait être maintenu.

Le 21 janvier 1515, un groupe de chrétiens se rassembla. Grebel baptisa Jörg Blaurock, lequel à son tour baptisa Grebel et d'autres frères.

Ainsi naquit la première Eglise protestante de **Professants** créée en marge des **Eglises protestantes de multitude**. Celles-ci étaient toutes, à l'époque, liées à l'Etat, selon le principe : «La religion du pays est celle de son prince.» Si le prince, ou le gouvernement, décidait de changer de religion, chacun devait aussi changer de religion.

Les «Frères» de Zurich mirent l'accent sur les points essentiels suivants :

1° L'Eglise, c'est un endroit où l'on choisit d'être. Ce sera l'assemblée de ceux qui librement, par conviction personnelle, ont accepté de devenir chrétiens, et sont désormais «frères» en Jésus-Christ.

2° L'on devient chrétien en acceptant personnellement Jésus-Christ comme Sauveur, par la foi en son sacrifice expiatoire,

3° Le baptême est le signe de cet engagement, il ne peut être donné qu'au croyant décidé à mener une vie de disciple dans l'obéissance à Dieu et à Jésus-Christ,



BALTHASAR HUBMAIER
Théologien anabaptiste allemand,
exécuté à Vienne en 1528.



Dix-huit anabaptistes brûlés à Salzburg (Autriche) en 1528.



Johan KNEL fut brûlé à Londres le 2 mai 1550, car il était « mennonite ».



Jeunes filles anabaptistes demeurant dans l'évêché de
conduites au lieu de leur exécution (vers 1550).



Exécution d'Anneken HEYNDRICKS, en 1571.

4° Le principe de l'amour fraternel et de la non-violence doit être appliqué dans toutes les circonstances de la vie,

5° L'Etat n'a pas à s'ingérer dans les affaires de l'Eglise. C'est aux chrétiens qu'il appartient de diriger l'Eglise.

Parti de Zurich, cette sorte d'anabaptisme s'est rapidement étendue à travers le Centre et le Nord de l'Europe. Mais la persécution s'abattit tout aussi rapidement sur ces «Frères» confondus avec les disciples de Münzer et plus tard, avec les révolutionnaires de Munster.

En 1527, à Schleithem, les «Frères» adoptaient une confession de foi en 7 articles, traitant du baptême, de l'exclusion, de la fraction du pain, de la séparation du monde, des pasteurs, de l'emploi du glaive et du serment.

Les «Frères», tout comme plus tard les mennonites, leurs successeurs spirituels, ne se considéraient pas comme «Protestants». Ils furent surnommés «Anabaptistes» (ceux qui baptisent à nouveau) ou «Catabaptistes» (ceux qui renversent le baptême) par leurs adversaires.

Catholiques et protestants (Luthériens, Zwingliens et Calvinistes) vont désormais être d'accord lorsqu'il s'agira de persécuter les anabaptistes.

En 1529, par l'Edit de Spire, l'empereur Charles-Quint lança un nouveau décret contre les anabaptistes, d'une grande violence. En voici quelques extraits :

«...Bien qu'il soit défendu sous peine de mort, de se rebaptiser soi-même ou de rebaptiser un autre chrétien, baptisé selon l'ordre de l'Eglise... malgré nos avertissements et mandats, la secte des anabaptistes, interdite et condamnée il y a déjà plusieurs siècles, augmente de jour en jour et gagne continuellement en puissance et en influence. Afin de prévenir ce grand mal et tout ce qui pourrait en résulter... nous ordonnons ce qui suit : Tout anabaptiste, tout rebaptisé, ayant atteint l'âge de raison, soit homme ou femme, doit être mis à mort, soit par le glaive, soit par le feu, soit par tout autre moyen, sans aucune justice inquisitoriale préalable. Tout prédicateur, fauteur, réceleur d'anabaptisme, qui persiste ou récidive, doit être condamné à la peine de mort et ne doit jamais être grâcié... Nous ordonnons, en outre, que chacun fasse baptiser ses enfants selon l'usage chrétien. Ceux qui s'y opposent sous prétexte que le baptême n'a point d'importance, seront regardés comme des anabaptistes et jugés comme tels, on ne doit sous aucun prétexte les grâcier, ni leur assigner un autre lieu de séjour... »

3° Les Houttériens : En 1528, des anabaptistes créèrent en Moravie, des assemblées de chrétiens pratiquant la communauté des biens, selon Actes 2 : 44-45. Jacob Houtter

(exécuté en 1536) devint un des responsables de ces c...
Ils furent surnommés «Houttériens» et tout con...
«Frères» de Zurich, pratiquaient la non-violence. Les...
dants des Houttériens d'Europe sont maintenant étab...
l'Amérique du Nord, où ils pratiquent toujours...
munauté des biens. Ils vivent en «colonies» de fermiers...
agriculteurs.

4° Les Munstériens : En 1534, des anabaptistes illu...
d'un autre genre que les «Frères» de Zurich - deven...
breux dans la ville allemande de Munster, y prirent le p...
Ils voulaient établir la «Nouvelle Jérusalem». La...
assiégée durant 16 mois. Les nécessités du siège am...
l'institution, par décret, de la communauté des biens.

Après la mort, au cours d'un combat, du chef Ja...
thys, à qui succéda **Jan Bockelson (dit Jean de**
bientôt proclamé roi, un régime polygamique fut insti...

Le 25 juin 1535, Munster tomba aux mains de...
geants.

Cette révolte d'un groupe d'illuminés couvrit de bo...
semble des anabaptistes. Une nouvelle vague de terreu...
sur l'Europe où la chasse aux anabaptistes reprit de pl...
Entre 1535 et 1546, environ 100.000 anabaptistes...
exécutés.

5° Les Mennonites : Dans les Pays-Bas, les anab...
furent regroupés par différents prédicateurs dont Me...
mons.

En 1544, par un mandat, la régente de la Frise, An...
pulsas différents groupes d'anabaptistes, mais toléra la p...
des «Mennisten». Une distinction venait d'être faite e...
Mennonites, adeptes de la non-violence et les autres a...
tistes.

6° Les Baptistes : Des anabaptistes, dont des men...
répandirent leurs convictions en Grande-Bretagne. Là...
furent persécutés. C'est en 1602 qu'une église séparat...
constituée à Gainsborough, au sein d'une régi...
précédemment des réfugiés anabaptistes avaient ém...
continent, et où leurs idées s'étaient répandues. Comm...
église devait adopter quelques années plus tard la prat...
baptême des croyants, c'est elle qui est considérée com...
glise-mère du **baptisme**.

Les baptistes se sont répandus surtout dans les pays anglo...
Rien qu'aux Etats-Unis, il y avait plus de 29 millions de bapt...
1975.

Erlliche schöne
Christliche Gesez/ wie sie
in der Gesezknüß zu Passaw im
Schloß von den Schwieriger Brüdern
durch Gottes gnad gericht vnd gesung
gem worden.



Le prédicateur anabaptiste Hans HASLIBACHER, peu avant son exécution (1571).

L'AUSBUND (1ère édition de 1564)

Ce recueil de cantiques de langue allemande est toujours utilisé en Amérique du Nord par les Amish. 51 hymnes, les premiers, furent écrits par des anabaptistes emprisonnés en Bavière (1535-1540). →

Psal. 139.

Dic Brolgen haben mit strich gelegt/ Das garm haben
se mit mit feilen aufgespannen / vnd da ich gehen soltz
haben sie mit fallen zugerüstet/ Darumb sprach ich zum
HERRN: Du bist mein Gott/ &c.



Le prédicateur anabaptiste Hans HASLIBACHER, peu avant son exécution (1571).

L'AUSBUND (1ère édition de 1564)

Ce recueil de cantiques de langue allemande est toujours utilisé en Amérique du Nord par les Amish. 51 hymnes, les premiers, furent écrits par des anabaptistes emprisonnés en Bavière (1535-1540).



Ettliche schöne
Christliche Gesenz/ wie sie
 in der Gefengniß zu Passaw im
 Schloß von den Schweizer Brüdern
 durch Gottes gnad geticht vnd gesun-
 gen worden.

Psalm. 130.

Die Stolgen haben mir strick gelegt/ das garn haben
 sie mir mit seilen auffgespannen / vnd da ich gehen solt
 haben sie mir Fallen zugerüster/ Darumb sprich ich zum
HERRN: Du bist mein Gott/ etc.

M. D. LXIIII

MELCHIOR HOFMANN (1495 ? -†1543) :

Prédicateur anabaptiste allemand très doué. Il voyagea beaucoup et écrivit plusieurs ouvrages qui firent sensation.

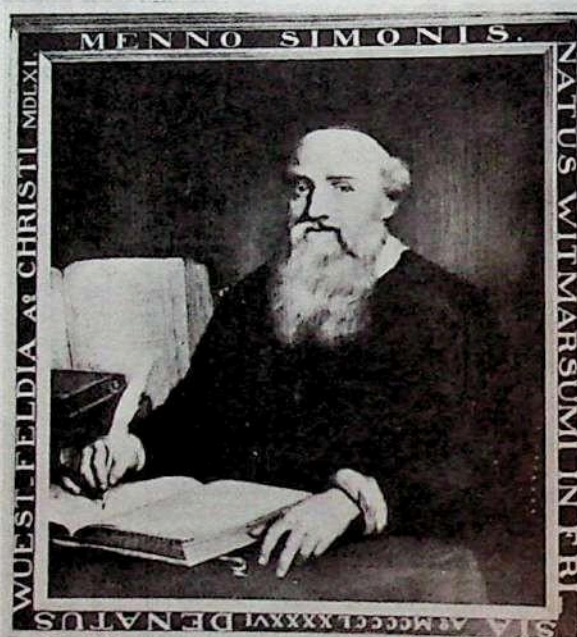
Il prédit le retour de Jésus-Christ et le commencement du royaume de Dieu à Strasbourg. Il prêcha dans cette ville où il fut prisonné de mai 1533 jusqu'au jour de sa mort, fin 1543.

MENNO SIMONS :

Ancien prêtre catholique, Menno Simons fut l'un des chefs des anabaptistes dans les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne.

Il naquit à Witmarsum (Frise) vers 1496. Il fut ordonné prêtre en 1524. En 1531, il devint curé à Witmarsum.

En janvier 1536, il quitta l'Eglise catholique et se rattacha au mouvement anabaptiste. Rapidement il y devint un responsable (« évêque »).



MENNO SIMONS
(1496-1561)

Réorganisateur et conducteur spirituel
des anabaptistes pacifiques
surnommé mennonites.

De 1536 à 1543, Menno Simons exerça le ministère de serviteur de Dieu dans les deux Frise (Leeuwarden), les provinces de Groningue et de Hollande ; puis de 1543 à 1546, dans le nord de l'Allemagne.

De 1546 à 1561, il servit Dieu dans le Holstein et sur la côte de la Baltique.

Longtemps traqué par les Autorités (en 1542, 100 florins d'or sont offerts à celui qui le fera capturer) Menno Simons fut souvent obligé de changer de logement. En 1554, il s'installa à Wüstenfelde où il mourut le 31 janvier 1561.

L'influence du théologien Menno Simons fut grande par ses écrits et par son ministère itinérant d'évêque. Il fut un des réorganiseurs des assemblées anabaptistes pacifiques dont les adeptes furent surnommés « mennonites » ce qui les distinguait des munstériens.

La famille mennonite mondiale compte, en y incluant les Amish et les Houttériens, plus de 600.000 membres baptisés sur profession de foi dont 308.000 vivent en Amérique du Nord. Les Amish sont issus des anabaptistes suisses et alsaciens. Ils sont presque tous fermiers et cultivateurs. Ils mènent une vie très simple, certains ne font pas usage de l'électricité et des automobiles. Ils portent tous le même genre de vêtements et habitent en Amérique du Nord.

FRISE :

Province (capitale : Leeuwarden) du nord des Pays-Bas où les mennonites — qui furent plus nombreux autrefois — groupent 3 % de la population.

Les premiers anabaptistes remontent aux environs de 1530. Un de leurs responsables, Menno Simons, habita dans la Frise jusqu'en 1543. Il y fut d'abord prêtre catholique, de 1524 à 1536, puis prédicateur anabaptiste.

En 1544, la régente de la Frise expulsa différents groupes d'anabaptistes, mais toléra la présence des « mennisten » (mennonites).

Beaucoup d'anabaptistes se réfugièrent dans la Frise, en particulier des Flamands, à partir de 1550.

STRASBOURG :

La Réforme y fut introduite très tôt par des prédicateurs tels que Zell, Bucer et Capito. En 1529, la messe fut abolie et, en 1531, Strasbourg adhéra à la ligue de Smalkalde qui groupa des villes et des princes protestants d'Allemagne.

Jean Calvin fut pasteur de la paroisse protestante française de Strasbourg (entre 1538 et 1541).

Jusqu'en 1534, le baptême des enfants ne fut pas imposé aux parents.

Jusqu'en 1540, la Cité libre de Strasbourg offrit aux anabaptistes

une hospitalité et une tolérance rares à l'époque. Elle devint le refuge.

Malgré plusieurs ordonnances contre les anabaptistes (1528, 1535), ces derniers ne furent pas les victimes d'exécutions capitales.

En 1540, 69 anabaptistes connurent l'emprisonnement.

Strasbourg fut un centre important de rayonnement anabaptiste en Allemagne du Sud.

LE PROBLEME DU BAPTEME : Il s'agit d'un problème sur lequel les protestants ne sont pas encore parvenus à mettre d'accord.

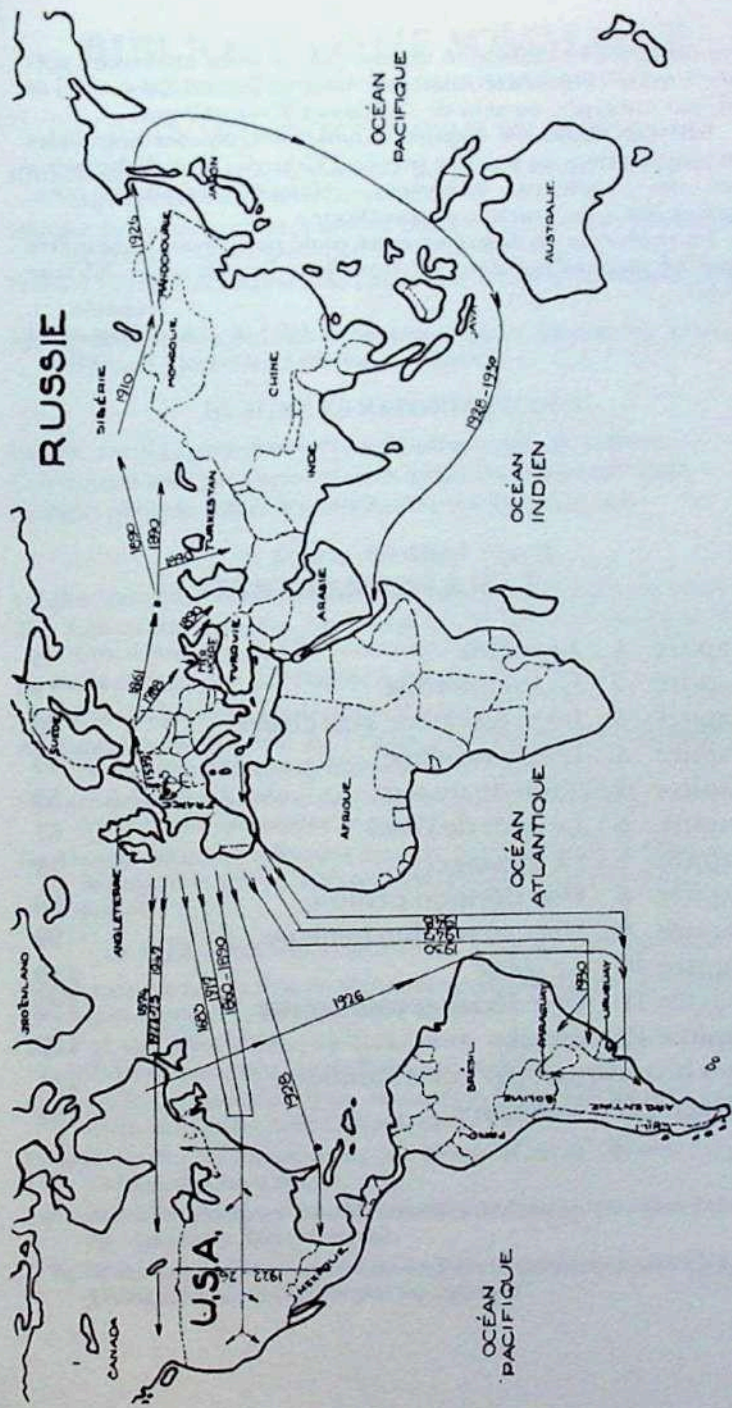
La majorité des historiens reconnaissent qu'à l'origine du christianisme, le baptême n'était accordé qu'aux adultes. C'est plus tard que l'on introduisit le baptême des enfants. Le sens du baptême aussi changea. Ce qui était une « cérémonie » de Jésus-Christ : l'engagement public à son service, devint un « sacrement » accordant la grâce d'être purifiés et de vivre en Dieu, tel qu'il est au commencement, le baptême originel.

Lors de la Réforme, Luther, Zwingli, Calvin, l'Eglise anglicane, conservèrent l'usage du baptême des nourrissons, lui donnant des significations différentes. Les anabaptistes radicaux de la Réforme - rejetèrent énergiquement cette pratique. Pour eux, ce baptême n'était pas biblique.

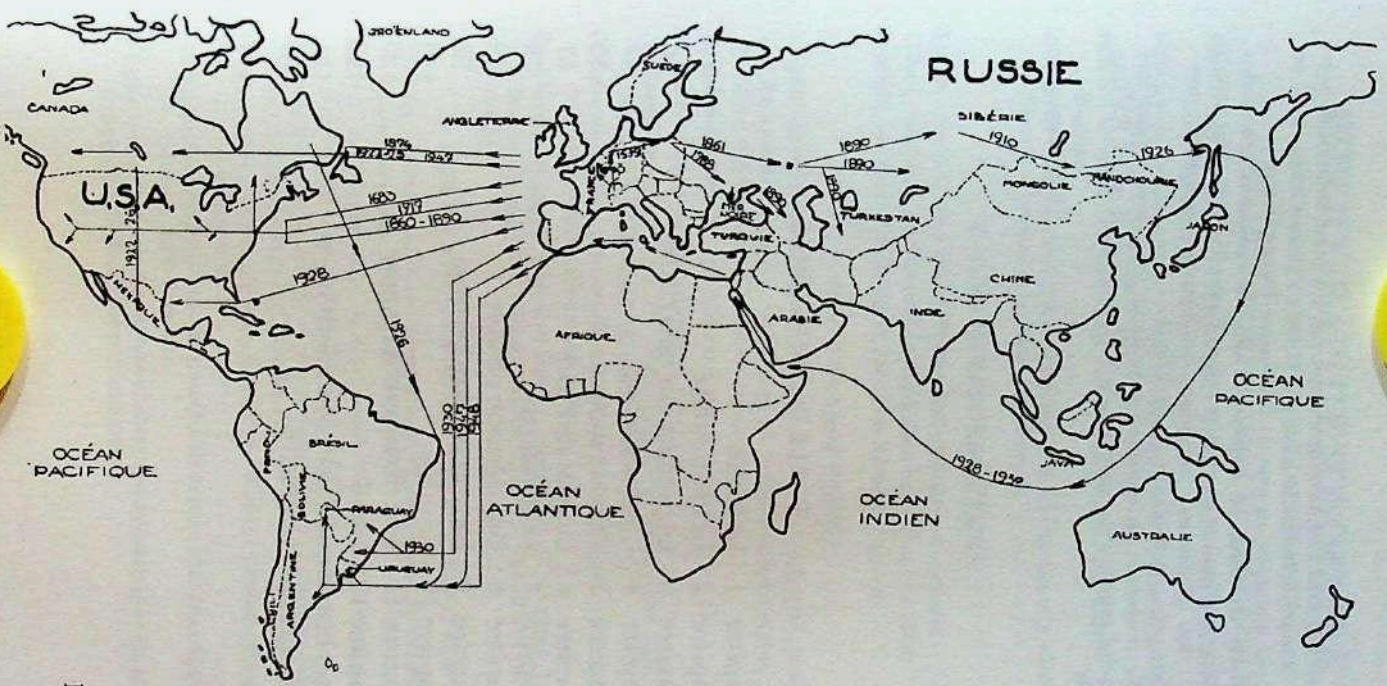
Plus de quatre siècles ont passé depuis la Réforme. Les séparations entre protestants ne sont plus aussi tranchées. Les luthériens, réformés (calvinistes) et anglicans continuent à pratiquer le baptême des nourrissons, une évolution de la pensée s'est faite. Aujourd'hui, certaines églises réformées n'imposent plus le baptême des enfants et laissent aux parents le choix entre le baptême ou la présentation du nourrisson. Des églises de doctrine calviniste ont même complètement abandonné le baptême des enfants au profit du baptême des croyants.

La question la plus importante n'est cependant pas celle du baptême, quoique pour partisans et adversaires du baptême des nourrissons, il s'agisse d'une question de foi. Aujourd'hui, le grand problème est celui de l'autorité de la Bible, de la divinité de Jésus-Christ. Au sein du protestantisme, l'on rencontre divers courants théologiques qui influencent la pensée des croyants. L'un d'entre eux n'accepte plus l'autorité souveraine des Saintes Ecritures, rejette la divinité de Jésus-Christ, les miracles de la Bible. Un autre courant, dit « évangélique », au contraire, affirme que la Bible toute entière est la Parole de Dieu, que Jésus-Christ est le seul moyen de salut.

Aussi, maintenant des « évangéliques » de



MIGRATIONS DES MENNONITES



MIGRATIONS DES MENNONITES

dénominations collaborent animés par un désir commun à toute créature le salut par la foi en Jésus-Christ fait, par exemple, au sein de l'Alliance Évangélique.

Billy Graham est baptiste. Dans ses croisades m d'évangélisation, ce pasteur prêche l'Évangile en collaboration avec des anglicans, luthériens, réformés, baptistes nonites, etc... de courant «évangélique».

Le problème du baptême reste donc posé, mais il p examiné aujourd'hui dans un autre état d'esprit qu'au siècle.

Jules L

. . .

TABLE DES MATIERES

Chapitre 1 :	Le fugitif
Chapitre 2 :	La foi interdite
Chapitre 3 :	Le prédicateur sans chaire
Chapitre 4 :	L'église cachée
Chapitre 5 :	Trop de secrets
Chapitre 6 :	Le goût de l'exil
Chapitre 7 :	Le messager
Chapitre 8 :	Une décision pénible
Chapitre 9 :	Une corruption bénigne
Chapitre 10 :	Le piège
Chapitre 11 :	Une décision courageuse
Chapitre 12 :	L'exil
Notes historiques, par Jules Lambotte J ^r	
Bibliographie sommaire	

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

(SOURCES DIVERSES DE DOCUMENTATION)

a) SUR LE PROTESTANTISME EN GENERAL

Histoire générale du protestantisme, par E.G. Léonard (Paris, Presses Universitaires de France), 3 volumes.

Histoire du protestantisme, par Jean Boisset (Paris, Presses Universitaires de France - Collection «Que sais-je ?», N° 427).

Précis d'Histoire de l'Eglise, par J.M. Nicole (Nogent-sur-Marne, Institut Biblique).

Abrégé de l'Histoire de l'Eglise chrétienne, par E. Jordan et J. Kreitmann (Flavion-Florennes, Editions «Le Phare»).

b) SUR LES REFORMATEURS

Luther, par R.J. Lovy (Paris, Presses Universitaires de France).

Calvin, mon ami, par Denise Hourticq (Genève, Labor et Fidès).

Zwingle, par Jean Rilliet (Paris, Librairie Arthème Fayard).

c) SUR L'ANABAPTISME

L'Eglise ignorée, par E.H. Broadbent (Nyon (Suisse), Editions «Je Sème»).

The Radical Reformation, by George H. Williams (Philadelphia (Etats-Unis d'Amérique), The Westminster Press).

La vision anabaptiste, par Harold S. Bender.

Le drame anabaptiste, par Georges Rousseau.

Anabaptisme et Réforme de l'Eglise au XVI^e Siècle, par Jean Seguy (Montbéliard (France), Editions «Christ Seul»).

Histoire des Eglises baptistes dans le monde, par Georges Rousseau (Paris, Société des Publications Baptistes).

De Thomas Müntzer à Menno Simons, par Ch. et Cl. Ummel, Jacques Baumann et Pierre Widmer (Montbéliard, «Les Cahiers de Christ Seul»).

d) SUR MENNO SIMONS ET LES MENNONITES

Prédicateur de la nuit (Vie de Menno Simons), par Louise A. Vernon (Flavion-Florennes, Editions «Le Phare»).

Story of the Mennonites, by C.H. Smith (Newton, Kansas (Etats-Unis d'Amérique), Mennonite Publication Office).

Qui sont les Mennonites? D'où viennent-ils?, par J.C. Wenger (Montbéliard, «Les Cahiers de Christ Seul»).

Ce que croient les Mennonites, par Pierre Widmer (Montbéliard, «Les Cahiers de Christ Seul»).

Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France, par Jean Seguy (Paris - La Haye, Edit. Mouton).

L'Eglise anabaptiste ou mennonite en Pays neuchâtelois, par Cl. L. et Ch. Ummel. Le Locle. (Edité par les auteurs).

- The complete writings of Menno Simons, 1.092 p. (Scottsdale, d'Amérique), Herald Press).
- The Bloody theater or martyr's mirror, by van Bragt (Martyr anabaptistes au XVI^{me} siècle, 1.157 p.) — (Scottsdale d'Amérique), Herald Press).
- The Mennonite Encyclopedia (en 4 volumes). Encyclopédie un rapportant à la vie et à l'histoire des anabaptistes. (Scott Unis d'Amérique), Herald Press).
- Principes et doctrines mennonites, par Pierre Widmer et John (Flavion, Editions «Le Phare»).
- Le 450^{me} anniversaire de la fondation de la 1^{ère} église anabavion-Florennes, Editions «Le Phare»).

e) SUR LA NOTION DE L'ÉGLISE, LE BAPTEME,

- Je bâtirai mon église, par Alfred Kuhn. L'Église selon le pla (Saint-Légier sur Vevey (Suisse), Editions Emmaüs).
- Il faut que vous naissiez de nouveau, par Alfred Kuhn (Lausa pour la Lecture de la Bible).
- Le baptême, par Alfred Kuhn (Paris, Société des Publications M)
- Le Maître de l'Histoire, par J.A. Blanc (Flavion, Editions «Le P
- Voici mon peuple, par Harold S. Bender (Bâle, Editions « Flavion, Editions «Le Phare»).

NOUS PUBLIONS...

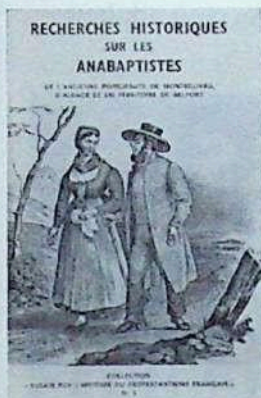
DES LIVRES DE POCHE (romans récits)
 DES LIVRES HISTORIQUES
 DES LIVRES RELIGIEUX
 DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE PEDAGOG

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
 Envoi gratuit sur simple demande

NOTRE ADRESSE
EDITIONS «LE PHARE»
 LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES (a.s
 5531 - FLORENNES-FLAVION, BELGIQUE
 Téléphone: (082) 68.83.01

Attention: Depuis 1977, le village de Flavion a d'exister en tant que commune indépendante. Il est d'une partie de la ville de Florennes. L'adresse postale meure provisoirement la suivante:
 5531 FLORENNES-FLAVION, BELGIQUE.

AUTRES LIVRES SUR LES ANABAPTISTES
PUBLIES PAR LE MEME EDITEUR



**RECHERCHES HISTORIQUES
SUR LES ANABAPTISTES DE
L'ANCIENNE PRINCIPAUTE DE
MONTBELIARD, D'ALSACE
ET DU TERRITOIRE DE
BELFORT AVEC SITUATION
DES MENNONITES
FRANÇAIS EN 1969**

par Charles MATHIOT et
Roger BOIGEOL

480 pages - 125 photos et cartes.
Existe en édition brochée
et en édition reliée simili-cuir.

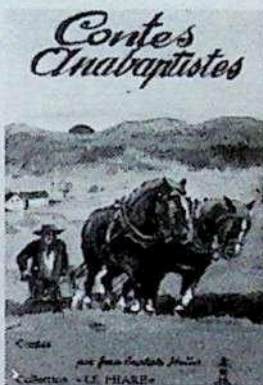
**CONTES
ANABAPTISTES**

par Jean-Baptiste MULLER

Dix contes décrivant les milieux
ruraux mennonites français.

160 pages.

(Collection «Le Phare», N° 6)



CHEMIN SOLITAIRE

par Robert FARELLE

Les Mennonites face au problème
de la non-violence, au temps de
la Réforme et de l'Inquisition.

160 pages

(Collection «Le Phare», N° 3)



EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR
DANS LA COLLECTION «LE PHARE»
(Livres pour jeunes de plus de 16 ans et pour adultes)

N° 15

ILS N'ONT PAS RESISTE

par Anni DYCK

32 récits authentiques montrant la mise en application du Sermon sur la Montagne.

Histoires vécues de Ponce Pilate à nos jours.

160 pages
10 illustrations



• • •

DANS LA COLLECTION « LE PHARE-JUNIOR »

N° 12

PREDICATEUR DE LA NUIT

par Louise A. VERNON

Cet ouvrage relate les aventures arrivées à Menno Simons, un prédicateur anabaptiste. Pourchassé par la police, Menno Simons doit errer de lieu en lieu, mais continue fidèlement son ministère de prédicateur.

160 pages - 14 illustrations.



Il a été tiré sur les presses de l'Imprimerie Mercurius à Anvers (Belgique) 5.000 exemplaires, dont 500 reliés, de la première édition de 1983.
Achevé d'imprimer le 18 novembre 1983.

Dépôt légal: D/1983/0580/4

COMMUNAUTE CLANDESTINE



Louise A. Vernon est Américaine. Elle s'est spécialisée dans la préparation de romans consacrés à de grandes personnalités et à des faits de l'histoire de l'Eglise : Wycliffe, Gutenberg et l'invention de l'imprimerie, Erasme, Luther, Tyndale, Menno Simons,

George Fox, John Wesley, etc...

Dans cet ouvrage l'auteur fait découvrir le monde peu connu des anabaptistes.

Le récit se passe au XVI^e siècle, en Allemagne. Trois adolescents : Richard, Otto et Trudi vivent, malgré eux, ces heures dramatiques où se succèdent expulsions, réunions secrètes, arrestations, excommunications, fuite, rencontres clandestines.

Ces jeunes racontent leurs aventures, leurs craintes, leurs découvertes et leurs joies.